

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MARIE-CLAUDE BLACKBURN

B. sp. en lettres

**TROIS NOUVELLES DÉLIRANTES
ÉCRIRE LE SIGNIFIANT MANQUANT DE LA PSYCHOSE**

HIVER 2002



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Ce mémoire a été réalisé
à l'Université du Québec à Chicoutimi
dans le cadre du programme
de maîtrise en études littéraires.

RÉSUMÉ

On entend souvent parler de psychose d'un point de vue strictement médical. Pour la psychiatrie, c'est une maladie mentale reconnaissable à certains symptômes et à la façon dont ceux-ci affectent le comportement humain. On dit qu'il y a déséquilibre chimique dans la région du cerveau. On soigne à grandes doses de médicaments.

On entend moins souvent parler de psychose d'un point de vue strictement psychanalytique. Pour les scientifiques, les études soigneusement menées par Freud ou Lacan importent peu. On dit que c'est là de la parapsychologie. Qu'on ne guérit pas un délirant seulement par la cure.

Le mémoire que vous avez devant vous n'est pas un plaidoyer en faveur de la psychanalyse. Pas plus qu'il n'est un réquisitoire contre la médecine traditionnelle. C'est une approche de la psychose, non pas nouvelle, mais différente. Une approche par la création.

Vous ferez la connaissance de trois héros psychotiques. Émile, qui travaille comme un fou. Louis, une folle. Et Polo, fou des courriels. De véritables délirants. Qui agissent, parlent et pensent comme des délirants.

Pour créer de tels personnages, il a cependant fallu l'aide d'une théorie. Nous avons choisi de travailler avec la psychanalyse. Avec Freud et le fondement sexuel de la psychose. Avec Lacan aussi et son approche linguistique. Après tout, si le texte littéraire s'ouvre à l'investigation psychanalytique, le contraire est également possible : se servir des principes de l'analyse pour écrire une oeuvre.

Le délire n'est pas simple à comprendre. Tous les livres consultés, ceux présentant les concepts comme ceux faisant la démonstration de cas, ont permis d'apporter quelques réponses aux « comment » et aux « pourquoi » de la construction du système délirant. Mais c'est véritablement par l'écriture « d'histoires de fous » que nous avons réalisé que la psychose n'est pas le désordre que l'on croit, mais bien une réelle organisation, une structure étonnante qui se cache derrière une apparente démente.

Les mythes ont la vie longue et facile. La médecine d'aujourd'hui, tout autant que la psychanalyse d'hier, en ont fait tomber plusieurs. Nous aussi avons au départ certaines fausses croyances. Mais ce fut un réel plaisir de les démystifier.

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont tout d'abord à M^{me} Francine Belle-Isle qui a si bien su m'encadrer durant ces trois dernières années. Ses cours passionnants ont été, pour moi, l'occasion de découvrir la psychanalyse. Je me considère privilégiée d'avoir pu compter sur sa grande expertise, son talent et son sens développé de la critique. Combien de fois m'a-t-elle expliqué le fonctionnement du délire? Je ne saurais dire, mais je n'oublierai jamais sa patience et sa façon toute particulière d'éclairer ce qui était, pour moi, nébuleux. Merci à vous, Madame Belle-Isle.

Je dois également remercier mon compagnon de vie, Dominic. Sans lui, l'ordinateur aurait connu le pire des sorts. Sans lui, je n'aurais peut-être pas terminé ce mémoire. Merci de supporter mes sautes d'humeur et d'être là, avec moi.

Merci aussi à ma mère, Christiane. Elle qui a toujours su m'encourager. Elle qui a toujours su m'aimer. Je suis fière d'elle comme elle est fière de moi.

Merci à l'Université du Québec à Chicoutimi ainsi qu'à mes professeurs pour la grande qualité de l'enseignement reçu. À cela, s'ajoute le fait que j'ai pu étudier dans une région que j'aime et que je ne voulais pas quitter.

Et, finalement, merci à mon imagination. Sans toi, ma chère, je n'aurais rien pu faire.


Marie-Claude Blackburn

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
--------------------------	----------

PREMIÈRE PARTIE : THÉORIE

CHAPITRE 1 : DÉFINITION FREUDIENNE DE LA PSYCHOSE.....	10
---	-----------

1. Le cas célèbre d'un paranoïaque : Daniel-Paul Schreber.....	10
2. Le narcissisme et l'homosexualité.....	12
2.1 La constitution du délire.....	13

CHAPITRE 2 : DÉFINITION LACANIENNE DE LA PSYCHOSE.....	15
---	-----------

1. La forclusion du Nom-du-Père.....	15
1.2 Retour au cas Schreber.....	19
2. Le destin narcissique du sujet vu par Lacan et son effet sur le langage.....	20
2.1 Le stade du miroir.....	21
2.2 Le langage de la psychose.....	22
3. Perte de la réalité chez le sujet psychotique.....	26
3.1 L'imaginaire et le symbolique.....	27

3.2	Un exemple.....	29
4.	L'hallucination et le réel.....	30
4.1	Pourquoi le psychotique répond à l'hallucination : exemple de l'Annonciation.....	32
	CHAPITRE 3 : LE DÉLIRE ET SON MÉCANISME.....	34
1.	L'imposante étude linguistique de Freud.....	34
2.	La métaphore délirante de Lacan : sur le versant du message.....	36
	DEUXIÈME PARTIE : CRÉATION	
	CHAPITRE 4 : TROIS NOUVELLES DÉLIRANTES.....	41
	<i>Le bras droit</i>	42
	<i>Louis</i>	93
	<i>www.interné.com</i>	112
	TROISIÈME PARTIE : ÉTUDE CRITIQUE	
	CHAPITRE 5 : RETOUR SUR LA DÉMARCHE D'ÉCRITURE.....	132
1.	Retour aux nouvelles : <i>Le bras droit</i>.....	132
1.1	L'élément déclencheur de la psychose.....	133
1.2	« Ne reste que tuer ».....	134
1.3	L'intrigue.....	135

1.4	Les personnages.....	137
1.5	La structure du récit.....	139
1.6	Le récit et les métarécits.....	141
1.7	Les signes de la paranoïa.....	143
2.	Retour aux nouvelles : <i>Louis</i>.....	144
2.1	Les personnages.....	146
2.2	La structure du récit.....	147
2.3	Les idées délirantes.....	148
3.	Retour aux nouvelles : <i>www.interné.com</i>.....	153
3.1	L'intrigant Polo.....	154
3.2	La structure de la nouvelle.....	155
3.3	L'érotomanie.....	158
CONCLUSION.....		161
BIBLIOGRAPHIE.....		169
ANNEXE : NOUVELLE SUR LA PSYCHOSE MANIACO-DÉPRESSIVE.....		171

INTRODUCTION

Le présent mémoire, dont la rédaction a été amorcée il y a quelques mois et qui s'intitule *Trois nouvelles délirantes. Écrire le signifiant manquant de la psychose*, a pour sujet la psychose et ses différentes formes de délires : délire de persécution dans la paranoïa, délire érotomane (illusion délirante d'être aimé) et délire de jalousie. Plus précisément, ce mémoire porte sur l'écriture de trois nouvelles littéraires, écriture ayant permis l'actualisation du mécanisme propre à la formation du délire. Que nous parlions de persécution, d'érotomanie ou de jalousie, il existe, pour chacun de ces « états », une structure commune dont l'exploitation est tout à fait intéressante dans le cadre d'une création littéraire. Ainsi, ce qui ne semble être au départ qu'un simple thème (le délire psychotique) devient une véritable dynamique textuelle. Comme défi à relever, la rédaction de nouvelles délirantes tente de montrer que la psychose n'est pas une dérive sans structure mais que, bien au contraire, elle est une réelle organisation et que cette organisation peut être mise en représentation à l'intérieur d'un processus d'écriture.

I. OBJECTIFS

Ce projet comporte trois volets principaux : un volet recherche, un volet création et un volet critique. Les objectifs du volet recherche sont les suivants :

- 1. Faire se représenter les enjeux théoriques et les mécanismes créateurs de la psychose.**

Grâce à une bonne documentation et à la prise d'informations judicieuses, brosser le tableau des principaux traits structuraux de la psychose à partir des définitions qu'en ont données Sigmund Freud (la psychose se rattache à la constitution d'un délire) et Jacques-Marie Lacan (le mécanisme fondamental de la psychose est la forclusion).

- 2. Comprendre le délire.**

Expliquer comment le délire, selon l'analyse linguistique qu'en a fait Freud, est une tentative de reconstruction du monde extérieur par restitution de la libido aux objets. Également, expliquer comment Lacan part de la définition freudienne du délire pour la

ramener à la dimension de la signification et du signifiant.

3. Faire la démonstration du mécanisme de projection propre à la formation du délire.

Montrer en quoi consiste le mécanisme du délire (Freud évoque ce mécanisme sous le terme de projection), procédé articulé comme le temps second de la transformation grammaticale d'une proposition de départ. Intégrer à cette démonstration la position lacanienne qui, à partir de la déduction grammaticale de Freud, relie le mécanisme du délire à la dimension du message.

Le principal objectif du volet création consiste à actualiser, par l'écriture de trois nouvelles, les mécanismes de projection propres à trois délires : la paranoïa, l'érotomanie et la jalousie. Plus précisément, l'objectif sera de faire passer dans le discours le premier temps du procédé rattaché à la formation du délire (la contradiction d'une proposition de départ), ainsi que le temps second (la projection proprement dite). Tout cela ajouté au défi non négligeable d'avoir à adopter une posture d'énonciation et de focalisation proche du sujet psychotique.

Quant à la partie critique, elle vise la compréhension, grâce à l'auto-analyse, de

l'ensemble du procédé d'écriture qui a permis l'élaboration des nouvelles. Il y est question des trames narratives, des plans précédant chaque session de rédaction, des personnages, etc. Les nouvelles sont scrutées à la loupe afin de permettre une meilleure compréhension des phénomènes psychotiques dont elles sont tirées. Et, bien sûr, le retour à la théorie n'est pas négligé puisqu'il permet d'expliquer en profondeur comment les différents délires ont été transposés dans chacun des récits.

II. APPROCHE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

1. Orientations théoriques

C'est donc à travers la théorie psychanalytique que nous avons tenté de mettre au jour les mécanismes psychiques menant au délire. Et même si l'orientation théorique du mémoire relève en grande partie de la conception lacanienne, Freud, un incontournable en matière de psychose, n'est pas pour autant négligé. Bien au contraire. La compréhension du délire ne peut véritablement se faire qu'en mariant la théorie freudienne et la théorie lacanienne.

2. Méthode scientifique privilégiée

Après avoir fait l'analyse de ce qu'est la psychose; de ce qu'est le délire et de ce qu'est le mécanisme de projection dans la formation des trois délires dont il est question dans ce mémoire, la méthode scientifique privilégiée fait appel à l'expérimentation. Les structures délirantes sont mises à l'épreuve lors de l'atelier d'écriture afin de faire la démonstration d'une organisation propre à la psychose. Les nouvelles sont donc ici « l'expérience scientifique » qui permet d'éprouver les composantes du délire.

3. Principales sources bibliographiques

Pour élaborer la partie théorique du mémoire, nous avons pris appui sur quatre ouvrages incontournables : *Cinq psychanalyses* de Sigmund Freud; *Le Séminaire : livre III - Les Psychoses* de Jacques Lacan; *Principes d'une psychothérapie des psychoses* de Serge Leclaire et *Mémoires d'un névropathe* de Daniel-Paul Schreber. De ce dernier ouvrage, nous avons retenu plus précisément la partie traitant du cas Schreber. De plus, nous ne pourrions passer sous silence *Le Dictionnaire de la psychanalyse*, publié sous la direction de Roland Chemama, référence essentielle lors de l'élaboration d'un travail en psychanalyse.

III. CONTENU DE LA PARTIE THÉORIQUE DU MÉMOIRE

C'est en analysant *Mémoires d'un névropathe* du président Daniel-Paul Schreber, un paranoïaque, que Freud a élaboré sa théorie de la psychose. Ainsi, parce qu'il observe que le persécuteur de Schreber a d'abord été un objet d'amour pour ce dernier, il émet l'hypothèse qu'une poussée de libido homosexuelle réprimée serait à l'origine de la maladie. Le psychotique a une libido essentiellement tournée sur son propre corps et le délire, associé en particulier à la paranoïa, est un moyen pour le sujet de se défendre contre le retour de cette libido homosexuelle rejetée. Freud dit que le délire est une tentative de guérison parce qu'il essaie de reconstruire un investissement libidinal par restitution de la libido aux objets.

Dans la position lacanienne, c'est la question de la « forclusion » qui est à l'origine du délire psychotique et qui permet que soit élaborée la thèse captivante de l'inconscient structuré comme un langage. Associée à un « rejet » dans le vocabulaire freudien, la forclusion est ce qui a été rejeté de l'ordre du symbolique, ce qui n'est pas venu au jour de la symbolisation. Elle est également définie comme « un défaut » qui permet de distinguer la structure de la psychose de celle de la névrose.

Pour Lacan, ce qui a été ainsi exclu, c'est le père comme symbole, un signifiant qui, dans la psychose, réapparaît du réel sous la forme d'une hallucination au moment où le sujet est confronté au désir de *l'Autre* dans une relation symbolique. Le sujet fait face à un signifiant

asémantique et c'est en répondant à ce signifiant, en essayant de lui rattacher un signifié, qu'il construit son délire.

Afin de bien expliquer le mécanisme du délire, Freud a élaboré une imposante étude linguistique à laquelle Lacan a apporté sa pleine contribution. Il a nommé le mécanisme « projection » en référence « au temps second d'un procédé de transformation grammaticale d'une proposition de départ » (Chemama, 1995, 66). En fait, Freud a fait remarquer que, dans les différentes formes de délire, « tout revenait à contredire une proposition unique "moi un homme, je l'aime lui un homme" » (Chemama, 1995 : 264). Selon que la contradiction porte sur le sujet, le verbe ou l'objet, nous voyons apparaître les différentes configurations des délires paranoïaque, érotomane et de jalousie.

IV. CONTENU DE LA PARTIE CRÉATION DU MÉMOIRE

De tous les genres de la prose, la nouvelle est sûrement l'un des plus captivants. Pas au niveau de la lecture, mais bien au niveau de l'écriture. Ce n'est pas par hasard que ce type de récit a été retenu pour la réalisation d'un mémoire de fin d'études de premier cycle (il est possible de consulter en annexe la nouvelle tirée de ce mémoire qui avait pour thème la psychose maniaco-dépressive) et ce n'est pas non plus par hasard que nous l'avons choisi dans

le cadre de ce travail de deuxième cycle. Du latin *novella* « renseignement sur un événement arrivé depuis peu et, de ce fait, porté pour la première fois à la connaissance de quelqu'un », la nouvelle se distingue par sa brièveté, sa rapidité d'action, son intensité dramatique ainsi que sa base réaliste. Le fait que l'histoire soit saisie à un moment significatif de son développement et que la finale soit inattendue font que ce genre d'oeuvre est privilégié pour mettre en valeur un instant capital de la vie (dans le cas des trois récits qui constituent ce mémoire, un moment de crise, de délire est mis au premier plan). La nouvelle représente un véritable défi d'écriture. Parce qu'elle est concise, elle exige de la part de l'écrivain une utilisation adéquate et stratégique de l'espace. La nouvelle requiert également la légèreté et la délicatesse d'écriture, en même temps que l'exactitude et la pénétration du trait. Autrement dit, la nouvelle demande de la structuration et une capacité de construire quelque chose qui se tient dans un nombre limité de pages. On oublie donc les longues digressions, les grandes descriptions détaillées de personnages, de lieux ou d'objets. Comme en ce qui concerne le délire, il convient de s'en tenir à l'essentiel et de cibler précisément les éléments qui feront partie du récit. Les trois textes présentés au quatrième chapitre de ce mémoire permettent de rendre compte de ces caractéristiques. Mais pour l'instant, arrêtons-nous à la théorie psychanalytique, théorie qui a fait naître l'inspiration d'un mémoire en création.

PREMIÈRE PARTIE

Théorie

CHAPITRE I

DÉFINITION FREUDIENNE DE LA PSYCHOSE

1. Le cas célèbre d'un paranoïaque : Daniel-Paul Schreber

Il est sage que notre propos débute par un résumé de l'histoire du président Daniel-Paul Schreber, puisque Freud, tout autant que Lacan, en ont fait leur mentor et que ce mémoire a été en partie inspiré par les mémoires de ce célèbre paranoïaque.

C'est en 1903 que sont publiés les *Mémoires d'un névropathe*, histoire d'une paranoïa écrite de la main même de celui qui en souffre : un juge éminent de la cour d'appel de Saxe, le président Daniel-Paul Schreber. Nous retiendrons de sa vie trois principaux éléments : l'absence d'enfants au sein de ce qui semble être le bonheur conjugal, le suicide de son frère à l'âge de trente-huit ans et le despotisme de son père qui marqua sans aucun doute son enfance.

La maladie de Schreber fit son apparition alors qu'il venait d'être nommé président de la Cour d'appel. Elle se manifeste d'abord par quelques rêves et des symptômes, comme l'hypocondrie, déjà éprouvés quelques années auparavant, pour se muer ensuite en un véritable

délire paranoïaque.

Dans ce délire, Schreber avait des rapports avec Dieu (divisé en un Dieu supérieur et en un Dieu inférieur) qui lui envoyait des messages grâce à un « langage des nerfs » : la langue fondamentale. Au cours de ces entretiens, s'impose un jour à Schreber l'idée saugrenue « que, tout de même, ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement ». (Schreber, 1903 : 46) Schreber devait, en quelque sorte, être transformé en femme; devait devenir la femme de Dieu. Ce faisant, il pourrait alors remplir sa mission divine : procréer un monde schrébérien afin de sauver le monde.

Durant toute l'évolution du délire, Schreber ressent des malaises, ainsi que des persécutions physiques (certains en rapport avec sa transformation en femme), qu'il attribue au docteur Flechsig, un « assassin d'âmes » selon lui. Ce brillant médecin, longtemps aimé de Schreber et de sa femme, avait contribué jadis à la guérison du président dans les premiers temps de sa maladie.

Schreber est resté en maison de santé jusqu'en 1902, année où un jugement lui a rendu sa liberté. Il décide alors de raconter par écrit sa maladie et il faut avoir lu ses mémoires pour réaliser à quel point cette initiative a permis de faire avancer les recherches en matière de psychose.

2. Le narcissisme et l'homosexualité

Freud est celui qui a défini la structure psychique de la psychose selon trois pôles : perte de la réalité, régression de la libido sur le *moi* et constitution d'un délire comme tentative de guérison. Parce que la perte de la réalité est la conséquence à la fois de la régression de la libido sur le moi et de la formation du délire, nous aborderons cette partie de la théorie en analysant le deuxième pôle de la définition freudienne, soit celui désigné comme étant un retour pour le sujet à un stade antérieur de sa vie libidinale.

Pour Freud, le point faible des psychotiques, et plus particulièrement des paranoïaques, se situe dans une fixation au stade de l'autoérotisme, du narcissisme et de l'homosexualité, stade obligatoire de toute construction libidinale. La pulsion sexuelle, au lieu de se diriger vers d'autres personnes ou, si l'on veut, vers des objets extérieurs, se satisfait sur le corps propre du sujet. Le malade se prend donc lui-même comme objet d'amour, ce qui fait de la psychose une maladie profondément narcissique.

Freud nomme « refoulement » (*verdrängung*) l'opération par laquelle la libido se trouve détachée des objets dans le monde extérieur. Or, ce qui advient dans les psychoses n'est pas de l'ordre d'un refoulement « ordinaire », ce qui fait que la libido reste pour un temps flottante, « puis vient renforcer par régression les divers points de fixation qui se sont produits au cours de son développement et, surtout, le fantasme de désir homosexuel, primordialement refoulé dans l'enfance ». (Chemama, 1995 : 65) De là l'hypothèse qu'une poussée de libido

homosexuelle serait à l'origine de la maladie.

2.1 La constitution du délire

Le délire est « une tentative de guérison, de reconstruction du monde extérieur par restitution de la libido aux objets, privilégiée dans la paranoïa et rendue possible grâce au mécanisme de la projection, qui permet que ce qui a été aboli au-dedans revienne au sujet du dehors ». (Chemama, 1995 : 64) Cette définition, tirée du *Dictionnaire de la psychanalyse*, est capitale. Prenons-la dans tous ses éléments afin d'expliquer comment le délire prend véritablement forme dans la psychose.

Freud a toujours cru bon de souligner que le délire n'est pas une production morbide, mais bien une façon pour le sujet de redéfinir la réalité perdue à cause de conflits entre le *moi* et le monde extérieur. Ces conflits, nous venons de le voir, sont attribuables à un retrait narcissique des pulsions libidinales portées sur des personnes ou des objets extérieurs. Le délire est donc une façon de reconstruire ces pulsions, de pallier la déchirure entre le *moi* et le monde extérieur.

Les propriétés attribuées au délire (tentative de guérison et de reconstruction) sont, selon Freud, les manifestations de l'étape intervenant après le refoulement, étape qu'il appelle « le retour du refoulé » et qui est une tentative, pour le sujet, de restituer la libido aux objets.

Cependant, Freud a fait remarquer, lors de son étude de l'hallucination du doigt coupé de l'Homme aux loups, que ce qui semble être à la base de la psychose est un mécanisme différent du refoulement dans la névrose et du désaveu pervers. Il a nommé le mécanisme *Verwerfung* qui signifie « rejet ». Quelque chose dans la libido du psychotique est donc réprimé et à la place arrive une réalité substituée. « Quelque chose qui a été rejeté de l'intérieur reparaît à l'extérieur. » (Lacan, 1981: 94)

Au sein de l'univers paranoïaque, ce qui fait ainsi retour, c'est un désir *de type* homosexuel. Un désir qui, parce qu'il a tendance « à sexualiser les investissements sociaux du sujet et en particulier les relations avec des personnes du même sexe que lui » (Chemama, 1995 : 65) représente une menace et est « à l'origine de représentations inacceptables, telles quelles, pour la conscience ». (Chemama, 1995 : 65) Il faut, bien sûr, éviter d'entendre ici l'homosexualité comme un comportement factuel ou une manifestation sexuelle « brute ». L'homosexualité dont il est question en est une de position psychique et il ne faut pas la réduire à une simple attirance sexuelle d'un homme pour un homme ou d'une femme pour une femme. Le prochain chapitre servira à clarifier ce que Freud entendait par « homosexualité du paranoïaque » grâce à l'étude qu'a fait Jacques Lacan de la psychose.

CHAPITRE 2

DÉFINITION LACANIENNE DE LA PSYCHOSE

1. La forclusion du Nom-du-Père

Lacan part de la position freudienne afin d'élaborer sa propre théorie de la psychose. Il reprend le terme de *Verwerfung* en le traduisant par « forclusion » qu'il définit non seulement comme «le défaut qui donne à la psychose sa condition essentielle avec la structure qui la sépare de la névrose » (Chemama, 1995: 109), mais également comme « un phénomène d'exclusion [...] qui se distingue de la *Verneinung*, laquelle se produit à une étape très ultérieure ». (Lacan, 1981 : 21)

La forclusion n'est pas le refoulement, car ce qui est forclos ne peut pas faire retour au lieu même d'où il a été rejeté. Quand il y a refoulement, il y a admission au niveau symbolique et le retour du refoulé se fait à ce niveau. La forclusion est bien plutôt ce qui est exclu de l'ordre du symbolique et qui entraîne diverses perturbations au niveau de l'imaginaire, du symbolique et du réel, perturbations qui donnent aux différentes psychoses leurs configurations. Lacan souligne :

[...] il peut ainsi se faire que quelque chose de primordial quant à l'être du sujet n'entre pas dans la symbolisation, et soit, non pas refoulé, mais rejeté. [...] Dans le rapport du sujet au symbole, il y a la possibilité d'une Verwerfung primitive, à savoir que quelque chose ne soit pas symbolisé, qui va se manifester dans le réel. (Lacan, 1981 : 94-95)

La question fondamentale soulevée par cette déclaration de Lacan est celle d'une rupture au niveau de l'axe symbolique chez le patient psychotique. Pour Lacan, cette rupture se manifeste par la forclusion d'un signifiant important :

[...] quand je parle de Verwerfung [...] il s'agit du rejet d'un signifiant primordial dans des ténèbres extérieures, signifiant qui manquera dès lors à ce niveau. Voilà le mécanisme fondamental que je suppose à la base de la paranoïa. Il s'agit d'un processus primordial d'exclusion d'un dedans primitif, qui n'est pas le dedans du corps, mais celui d'un premier corps de signifiant. (Lacan, 1981 : 171)

Ce signifiant primordial, c'est le Nom-du-Père qui a comme signifié correspondant la castration : « Il peut se faire qu'un sujet refuse l'accession, à son monde symbolique, de quelque chose que pourtant il a expérimenté, et qui n'est rien d'autre en cette occasion que la menace de castration. » (Lacan, 1981 : 21) C'est ce rejet qui serait à l'origine du délire psychotique. Prenons le temps de revoir ce que Lacan entend par « Nom-du-Père » :

Le Nom-du-Père est « cette fonction paternelle symbolique, ou métaphore paternelle, [...] qu'il convient de distinguer du père réel en ce qu'elle résulte de la reconnaissance par une mère non seulement de la personne du père, mais

sur tout de sa parole, de son autorité, c'est-à-dire de la place qu'elle réserve à la fonction paternelle symbolique dans la promotion de la loi. »
(Chemama, 1995: 227)

Le père n'est pas seulement le générateur. Il est aussi celui qui possède de droit la mère, et, en principe, en paix. Sa fonction est centrale dans la réalisation de l'OEdipe, et conditionne l'accession du fils – qui est aussi une fonction, et corrélatrice de la première – au type de la virilité.
(Lacan, 1981 : 230)

Le Nom-du-Père ne doit pas être confondu avec le père réel, mais doit plutôt être vu comme la reconnaissance de ce dernier à partir de ce que la religion, entre autres sublimations, nous a appris à invoquer comme figure de la loi. Le Nom-du-Père, c'est le grand *Autre* dans sa fonction symbolique de castration; c'est ce qui permet au sujet d'avoir accès à la signification phallique, de se constituer. Et encore :

[C'est] l'Autre absolu, [...] celui auquel nous nous adressons au-delà de ce semblable, celui que nous sommes forcés d'admettre au-delà de la relation de mirage, celui qui accepte ou qui refuse en face de nous, celui qui à l'occasion nous trompe, dont nous ne pouvons jamais savoir s'il ne nous trompe pas, celui auquel nous nous adressons toujours. Son existence est telle que le fait de s'adresser à lui, d'avoir avec lui comme un langage, est plus important que tout ce qui peut être un enjeu entre lui et nous. (Lacan, 1981 : 286-287)

Le psychotique saisit l'*Autre* dans une relation au signifiant :

Qu'un sujet dans des conditions électives rencontre "un père réel" qui "vienne à cette place où [il] n'a pu l'appeler auparavant" déclenche la psychose. Car, au

lieu de trouver corrélativement l'appui du symbole, il ne rencontre à cette place que le trou ouvert dans le symbolique par l'effet de la forclusion.
(Chemama, 1995 : 110)

Chez le psychotique, il y a forclusion, donc rejet, de la métaphore paternelle, car là où il devrait rencontrer la signification phallique, il n'y a qu'un trou, une béance; là où, dans *l'Autre*, le sujet devrait normalement rencontrer le Nom-du-Père, il y a un vide, un manque.

« Il s'agit de concevoir, non pas d'imaginer, ce qui se passe pour un sujet quand la question lui vient de là où il n'y a pas de signifiant, quand c'est le trou, le manque qui se fait sentir comme tel. » (Lacan, 1981 : 228)

Ce manque au niveau du symbolique entraîne également un manque dans l'imaginaire du sujet qui se retrouve devant l'impossibilité « d'assumer la réalisation du signifiant père au niveau symbolique. [...] Il lui reste l'image à quoi se réduit la fonction du père. » (Lacan, 1981 : 230) On peut dire que le sujet psychotique s'accroche à cette image qui définit la forme que prendra son délire. Si cette image est de l'ordre de la puissance, une relation de rivalité s'installe qui fera en sorte d'emprisonner le sujet dans un monde imaginaire d'agressivité et de crainte. Ce rejet du signifiant du Nom-du-Père, le psychotique en porte le fardeau longtemps, comme le dit Lacan, « par une série d'identifications purement conformistes à des personnages qui lui donneront le sentiment de ce qu'il faut faire pour être un homme ». (Lacan, 1981 : 231)

En d'autres mots, le manque d'un signifiant amène le psychotique à remettre en cause le trésor (ou réservoir) des signifiants. Il n'a alors qu'un choix : il interprète, mécanisme qui n'avait pas

retenu l'attention de Freud. Le sujet tente de fermer la béance du symbolique; il doit soutenir la signification dans son ensemble avec les conséquences que cela implique dans l'imaginaire.

1.2 Retour au cas Schreber

Grâce à l'élaboration de sa théorie, Lacan a permis de clarifier ce qu'il faut entendre par « homosexualité du paranoïaque ». Reportons-nous au cas de Daniel-Paul Schreber.

Sa psychose se déclenche au moment où il est appelé à devenir président de la cour d'appel de Saxe. Pour Lacan, le délire prend forme parce que Schreber se voit alors contraint d'occuper lui-même ce qu'il nomme « une fonction symbolique d'autorité » : « [...] c'est parce qu'il accède finalement à une position paternelle, que du même coup la crainte de la castration revit chez lui, avec une appétence homosexuelle corrélative. » (Lacan, 1981 : 40) Mais, puisque là où Schreber devrait normalement rencontrer une figure paternelle symbolique, il n'y a qu'un vide, un trou, puisqu'il n'y a rien pour le soutenir, le président répond par des hallucinations. Schreber construit son délire. Il tente de donner sens à ce qui, pour lui, n'en a pas en faisant se suppléer à la « métaphore paternelle » une « métaphore délirante ».

L'idée maîtresse de ce délire, nous l'avons vu, est que le président Schreber « se considérait comme appelé à faire le salut du monde et à lui rendre la félicité perdue. Mais il ne le pourrait qu'après avoir été transformé en femme ». (Freud, 1975 : 268) Lacan est donc

parti de cette idée étrange pour expliquer de façon plus claire ce que Freud entendait par « homosexualité ». Il s'agit en fait de ce que Lacan nomme « une position transsexuelle » qu'il dit « subordonnée non pas au désir d'un autre homme, mais à la relation que sa mère entretient avec la métaphore paternelle et donc avec le phallus ». (Chemama, 1995 : 228) Comme le Nom-du-Père, symbole de la castration, est forclos, il ne reste à Schreber qu'une seule avenue: être la femme de Dieu, cet *Autre*, figure de la loi, avec lequel il entretient une relation imaginaire. Plus précisément, et c'est ce qui donne à l'interprétation lacanienne toute sa force, la « métaphore délirante » est la suivante : « Faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il me reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes. »

2. Le destin narcissique du sujet vu par Lacan et son effet sur le langage

À ceux qui s'y connaissent un peu en psychanalyse, nous n'apprendrons rien en affirmant que, dans l'esprit de Lacan, l'inconscient est structuré comme un langage. Ce n'est donc pas étonnant qu'il ait défini la psychose comme un fait de langage. Nous aborderons maintenant la question du narcissisme telle que vue par Lacan et comment elle se répercute au plan langagier.

2.1 Le stade du miroir

Le narcissisme n'est pas seulement une simple question d'amour que le sujet se porte à lui-même. C'est aussi et fondamentalement une relation imaginaire entretenue entre le *moi* d'un sujet et un *autre*. « On s'aime dans l'autre », a dit Lacan et tout être humain se constitue grâce à la relation qu'il entretient avec sa propre image. Le stade du miroir le montre bien.

L'enfant qui voit son image dans la glace identifie cette image comme son *moi*. Pour cela, il faut cependant qu'un tiers *Autre* fasse la reconnaissance de ce que l'enfant voit dans le miroir; qu'il l'approuve en quelque sorte. « Moi est cet autre. » Simple petite affirmation qui permet à l'enfant de se reconnaître et d'éviter « d'autre part la lutte érotique ou agressive que provoque la collusion non médiatisée d'un autre à un autre, où le seul choix possible est "lui ou moi" ». (Chemama, 1995 : 265) Dans la psychose, l'équilibre imaginaire avec l'autre est toujours frappé d'instabilité. L'autre est en quelque sorte dédoublable.

Que se passe-t-il lorsque le tiers ne remplit pas sa fonction? Qu'arrive-t-il lorsque ce tiers, défini par Lacan comme le Nom-du-Père, est forclus?

S'il y a échec [de la métaphore paternelle], il y a forclusion, rejet du symbolique, qui alors resurgira dans le réel, [...] au moment où le sujet sera confronté au désir de l'Autre dans une relation symbolique. L'Autre aussi bien que l'autre, le semblable, sera alors rejeté dans le jeu spéculaire. (Chemama, 1995 : 265)

Nous en avons un exemple frappant en ce qui concerne la psychose et plus particulièrement avec la paranoïa du président Schreber. Son délire permet d'observer que le *moi* est détruit, méconnu, évincé et qu'à la place se forme l'image d'un persécuteur avec laquelle il a une relation d'agressivité. Cette relation particulière est en fait créée par le délirant lui-même qui essaie de retrouver ailleurs le symbolique qu'il a perdu :

L'étude du délire de Schreber a l'intérêt éminent de nous permettre de saisir d'une façon développée la dialectique imaginaire. [...] Le monde du sujet va se composer essentiellement du rapport avec cet être qui est pour lui l'autre, c'est-à-dire Dieu lui-même. [...] Les deux personnages auxquels le monde se réduit pour le président Schreber, sont faits l'un par rapport à l'autre, l'un offre à l'autre son image inversée. [...] Dieu, avec tout ce qu'il comporte, l'univers, la sphère céleste, et Schreber lui-même d'autre part, en tant que littéralement décomposé en une multitude d'êtres imaginaires qui poursuivent leurs va-et-vient et transfixions diverses, sont deux structures qui se relaient strictement. (Lacan, 1981 : 101)

2.2 Le langage de la psychose

Le signifiant n'est pas que le Nom-du-Père, c'est aussi et surtout un terme emprunté à la linguistique par Lacan. « Élément du discours, repérable au niveau conscient et inconscient, le signifiant représente le sujet et le détermine. » (Chemama, 1995 : 307), en même temps qu'il est une composante de la réalité. La psychanalyse n'en a jamais fait l'économie, car sa contribution dans ce qu'on appelle « les cures par la parole » est fort importante. Le signifiant est aussi ce qui joue un rôle fondamental dans la structure langagière de l'inconscient.

Quand ce qui a été rejeté fait retour du réel, il y a enclenchement du phénomène

psychotique. Lacan décrit le phénomène comme « l'émergence dans la réalité d'une signification énorme qui n'a l'air de rien – et ce, pour autant qu'on ne peut la relier à rien, puisqu'elle n'est jamais entrée dans le système de la symbolisation –, mais qui peut, dans certaines conditions, menacer tout l'édifice ». (Lacan, 1981 : 99) Cette signification qui n'est jamais entrée dans le système de symbolisation est pour le sujet quelque chose de tout à fait inconnu, quelque chose d'une totale étrangeté. Pire : cette signification ne peut se rattacher à rien dans sa réalité. Elle est alors relancée comme signifiant second, cette fois, sans signifié. En fait, « la phrase » que le psychotique entend dans son hallucination le vise, le sujet « a une certitude, qui est que ce dont il s'agit – de l'hallucination à l'interprétation – le concerne, mais faute de pouvoir être reliée à une autre, elle n'a pas, en fait, de véritable signification ». (Lacan, 1981 : 88)

Lacan dit que « le sujet dispose de tout un matériel signifiant qui est sa langue, maternelle ou pas, et il s'en sert pour faire passer dans le réel des significations ». (Lacan, 1981 : 76) Ainsi, sur les trois sphères de la parole, à l'intérieur même du phénomène de la parole, il est possible « d'intégrer les trois plans du symbolique, représenté par le signifiant, de l'imaginaire, représenté par la signification, et du réel, qui est le discours bel et bien tenu réellement dans sa dimension diachronique ». (Lacan, 1981 : 75-76)

Quand l'hallucination apparaît dans la psychose (bien comprendre que c'est le *forclus* qui revient) une rupture a lieu sur l'axe de la parole, cet axe qui relie le *moi* au symbolique. Le *moi* ne peut plus communiquer avec *l'Autre* parce qu'il ne peut plus rattacher la signification étrangère qu'il a sous les yeux au monde extérieur. Le *moi*, ainsi isolé, devient

alors le centre de la psychose et le sujet n'a d'autre choix que de vivre avec son imaginaire, de parler à cet *autre*.

C'est alors que nous assistons à l'élaboration d'une langue propre au psychotique. Parce qu'il ne peut rattacher la signification de ses hallucinations au signifiant du symbolique, le psychotique invente sa propre langue afin de rétablir l'équilibre qu'il a perdu. Lacan dit qu'alors, pour le sujet, « il est manifestement quelque chose du réel qui parle. [Qu'il] en reçoit sa propre parole, mais non pas inversée, sa propre parole [...] dans l'autre qui est [lui]-même, le petit autre, son reflet dans [le] miroir, son semblable ». (Lacan, 1981 : 63) Il y a «prééminence du signifiant comme tel, vidé de signification ». (Chemama, 1995 : 110)

Envahi par le discours qu'il invente, le psychotique s'enferme dans une bulle. « [...] à mesure qu'il monte dans l'échelle des délires, [il] est de plus en plus sûr de choses posées comme de plus en plus irréelles. [...] Le délirant les articule avec une abondance, avec une richesse qui est justement une des caractéristiques cliniques essentielles [...] ». (Lacan, 1981 : 89) Le fou a une suffisance de son propre monde; il s'auto-comprend. « [...] il est violé, manipulé, transformé, parlé de toutes les manières [...]. » (Lacan, 1981 : 91) L'opération ardue que représente la cure analytique sera de faire cesser la conversation qu'il entretient avec son *moi* et de ramener le malade vers *l'Autre* sur l'axe de la parole :

Ainsi que tout discours, un délire est à juger d'abord comme un champ de significations ayant organisé un certain signifiant, de sorte que les premières règles d'un bon interrogatoire, et d'une bonne investigation des psychoses, pourraient être de laisser parler le plus longtemps possible. Après, on se fait une idée. (Lacan, 1981 : 137)

Car le psychotique est convaincu que sa langue exprime tout à fait ce qu'il est et s'insurge contre quiconque lui dit : « Je crois que je comprends ce que tu dis. » Justement, personne n'est censé le comprendre et il refuse d'être ramené au dénominateur commun : la langue de tous. Le psychotique est un créateur tenant fermement à sa création.

Ce qui attend le psychanalyste est passablement surprenant. Certaines hallucinations montrent le sujet complètement identifié à son *moi* avec lequel il parle « réellement ». À d'autres occasions, le psychanalyste réalise que *L'Autre* est revenu, mais sous une forme déchuée et purement imaginaire. Ce fut notamment le cas pour Schreber qui « parlait » avec Dieu.

Les paroles que le délirant entend partent de son *moi*. Quand le malade affirme que quelqu'un lui parle, c'est qu'il reçoit sa propre parole dans un *autre* qui est en fait lui-même, son reflet, son semblable. Nous pourrions dire que le psychotique parle avec son âme, un peu comme nous le faisons tous, à la différence près qu'il prend terriblement au sérieux ce qu'il entend...

Le délire psychotique est donc très difficile à comprendre parce qu'il est articulé dans une langue qui n'est pas la nôtre. L'analyse montre que, dans les psychoses, c'est l'inconscient qui parle à travers le sujet, un inconscient livré à ciel ouvert qui se manifeste par des perturbations langagières comme les néologismes, les phrases à caractère stéréotypé, l'absence de métaphores, notamment. Être dans la psychose, c'est avoir des troubles de langage. Et c'est d'ailleurs ce qui est intéressant : de voir « comment ça parle » à travers la structure du discours psychotique.

3. Perte de la réalité chez le sujet psychotique

Pour expliquer de façon plus simple ce qui se passe quand un sujet sombre dans la psychose, Lacan s'est servi de l'exemple du tabouret, sorte de substitut de la réalité, que voici :

Tous les tabourets n'ont pas quatre pieds. Il y en a qui se tiennent debout avec trois. Mais alors, il n'est plus question qu'il en manque un seul, sinon ça va très mal. Eh bien, sachez que les points d'appui signifiants qui soutiennent le petit monde des petits hommes solitaires de la foule moderne, sont en nombre très réduits. Il se peut qu'au départ il n'y ait pas assez de pieds au tabouret, mais qu'il tienne tout de même jusqu'à certain moment, quand le sujet, à un certain carrefour de son histoire biographique, est confronté avec ce défaut qui existe depuis toujours. Pour le désigner, nous nous sommes contentés jusqu'à présent du terme Verwerfung.

(Lacan, 1981 : 228-229)

Il est clair qu'il y a chez le délirant ce que l'on appelle une perte de contact avec la réalité. Mais bien malin est celui qui voudrait tenter d'expliquer cette expérience particulière sans d'abord cerner de façon satisfaisante le concept même de réalité.

Trop souvent confondue avec le réel, la réalité est « ce qui régit le fonctionnement psychique [...] en fonction des conditions imposées par le monde extérieur ».(Chemama, 1995: 277) Elle est le lieu du leurre, du simulacre, de l'illusion, de l'apparence. C'est ce que le sujet construit et qui lui est propre. Cet exemple de Serge Leclaire tiré des *Principes d'une psychothérapie des psychoses* illustre de façon simple « l'expérience que nous pouvons avoir de la réalité d'un objet » (Leclaire, 1999 : 182) :

J'ai sur mon bureau un cendrier de cuivre en forme de mortier avec un pilon. [...] Un technicien en métaux y verra un objet lourd de cuivre massif le distinguant ainsi du bronze ou d'une fonte dorée, lui attribuant, s'il vient chez moi pour récupérer les vieux métaux, plus ou moins de valeur. L'amateur d'art pourrait y voir un bibelot rustique, de façon grossière et à son sens peu élégant; mais s'il est en plus antiquaire il pourra y reconnaître l'objet ancien dont l'âge fait la valeur et qu'il distinguera au premier coup d'oeil de l'objet semblable de facture moderne; l'enfant y trouve un jouet qui tinte et l'homme pratique enfin n'y voit qu'un cendrier qu'il juge malcommode.

Les expériences ainsi constituées de la réalité de cet objet se trouvent donc très diverses dans leur valeur et leur formulation : cuivre, bibelot, antiquité, jouet et cendrier peuvent rendre compte également de sa réalité.
(Leclaire, 1999 : 182-183)

À la lumière de cet extrait, nous pouvons en déduire, tout comme le fait d'ailleurs Leclaire un peu plus loin dans son ouvrage, que la réalité n'est pas davantage liée à une expérience unique des sens (nous pouvons reconnaître une réalité sans pour autant la voir, la toucher ou l'entendre) qu'à une simple « matérialité ». Pour expérimenter la réalité d'un objet, par exemple, il faut pouvoir s'en faire une image et ensuite donner un nom à cette image. Il faut, pour revenir à un langage psychanalytique, la participation à la fois de *l'imaginaire* et du *symbolique*. La réalité est le résultat d'une double action : *imaginer* et *symboliser*.

3.1 L'imaginaire et le symbolique

En psychanalyse, *l'imaginaire* ne peut être pensé qu'en fonction des rapports qu'il

entretient avec *le réel* et *le symbolique*. « Est "imaginaire" tout ce qui se rapporte à la forme dans l'acception la plus large du terme, tout ce qui est considéré sous l'aspect prévalant de la forme, tout ce qui peut se superposer, se comparer, se distinguer [...]; est imaginaire le rêve... tant qu'il n'est pas interprété. » (Leclaire, 1999 : 185)

Quant au symbolique, il représente en quelque sorte le monde extérieur avec ses lois et sa langue commune. Quand un sujet construit sa réalité, il le fait en tenant compte des lois du symbolique; il se base sur ce qu'il connaît du monde.

Est "symbolique" tout ce qui n'a en soi aucune valeur autre que celle d'indiquer le joint, le lien (conformément à la valeur étymologique du mot); c'est le signe "plus" ou "moins", le chiffre, c'est le trait d'union, la virgule, le mot sans même qu'il soit un nom. La formule algébrique illustre bien le niveau symbolique dont il s'agit, ce qui, en soi-même n'a aucun sens, mais le donne à tout le reste.
(Leclaire, 1999 : 185)

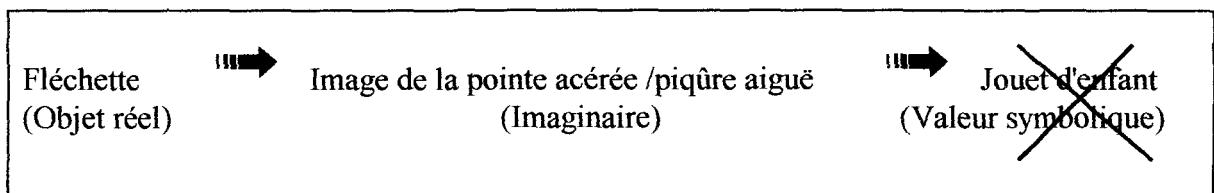
Leclaire dit que chez le psychotique, c'est une défaillance au niveau *imaginaire* ou *symbolique* qui entraîne la perte de la réalité. Le délirant paranoïaque vit dans un monde purement imaginaire, alors que c'est principalement cette fonction qui fait défaut du côté du schizophrène, notamment.

3.2 Un exemple

Essayons maintenant d'illustrer cette théorie à l'aide d'un exemple tiré, encore une fois, des *Principes d'une psychothérapie des psychoses* :

Robert L., un cas de paranoïa longuement cité dans le l'ouvrage de Leclaire, se réveille une nuit, en sursaut, parce qu'il a la sensation d'une douloureuse piqûre à la nuque. Quelques jours plus tard, alors qu'il est au travail, un professeur lui présente une fléchette qu'un élève a lancé dans sa classe. Rien là d'extraordinaire, direz-vous, sauf que Robert L., lui, fait immédiatement le rapport entre cette fléchette et son expérience nocturne. Jamais il ne voit l'objet comme un simple jouet d'enfant; « il ne retient que la forme "pointe acérée" [...] corrélative de la sensation de piqûre aiguë ». (Leclaire, 1999 : 188)

Expérience de la réalité de Robert L.



C'est donc ainsi qu'il convient de voir de quelle façon le délirant perd contact avec la réalité. Une rupture a lieu au niveau de l'axe symbolique qui confine, dès lors, le psychotique dans un monde de formes et d'images.

Mais ce qu'il ne faut surtout pas négliger, c'est l'angoisse, la confusion que cette prise

en charge de l'imaginaire entraîne chez le sujet. La métaphore paternelle, se transformant en « métaphore délirante », réapparaît du réel sous la forme d'une hallucination tout à fait déroutante. Et le sujet, parce qu'il répond à ce qui se présente à lui, plonge de façon imminente dans le délire.

4. L'hallucination et le réel

« Ce qui a été rejeté du symbolique reparaît dans le réel. » (Lacan, 1981 : 57) Nous ne pourrions assurément pas conclure cette partie théorique sans aborder la question fondamentale du réel et son rôle par rapport à l'hallucination, que cette dernière soit verbale, visuelle ou tactile.

Il vient d'être question du symbolique et de l'imaginaire. Il ne faut pas oublier que ces deux pôles travaillent en collaboration étroite avec le réel lors de l'apparition de psychoses. Mais qu'est-ce que le réel, exactement?

Le *Dictionnaire de la psychanalyse* le définit comme suit : « Ce que l'intervention du symbolique pour un sujet expulse de la réalité ». (Chemama, 1995 : 278) Lié au symbolique et à l'imaginaire, le réel est cette « chose » que le sujet ne rencontre pas parce qu'elle est tenue, un peu à la manière du rêve, à l'écart par le symbolique. Le réel est cet « impossible » qui tient sa place quelque part en deçà de la réalité. Lacan dit que le réel n'est pas la réalité ordonnée par le symbolique ou « monde extérieur », mais ce qui revient dans la réalité à une place où

le sujet ne l'attendait pas. La rencontre entre le réel et le sujet est ce qui fait sombrer ce dernier dans la psychose.

Pour que le réel ne se manifeste pas, le sujet doit d'abord reconnaître l'existence du symbolique destiné à le tenir en lisière. Dans la psychose, c'est justement cette reconnaissance qui fait défaut. Le Nom-du-Père, forclos, apparaît donc du réel (libéré de toutes les barrières du symbolique) sous la forme d'une hallucination, hallucination qui est, pour le sujet, une image « bien réelle ». Tellement réelle, en fait, qu'il n'a d'autre choix que d'y répondre et ce, même s'il n'en connaît pas le sens et ne peut l'interpréter. En fait, il y a hallucination parce qu'un soi-disant refus de percevoir provoque un trou et qu'une pulsion rejetée apparaît dans la réalité. On pourrait presque dire que c'est la parole manquante qui surgit dans le trou. *L'Autre* reprend sa fonction propre qui est de maintenir le sujet dans le discours et le psychotique se met à parler avec lui.

C'est ce qui s'est passé pour Schreber. Les messages qu'il reçoit de Dieu et les entretiens qu'il a avec Lui montrent bien qu'il y a eu échec de la « métaphore paternelle » et que, pour Schreber, la communication est « réelle ». Il suffit d'ailleurs de lire ses mémoires pour constater à quel point il s'entête à nous faire croire que ce qu'il voit et entend dans son délire est indubitablement « vrai ».

4.1 Pourquoi le psychotique répond à l'hallucination : exemple de l'Annonciation

Le psychotique est toujours le seul à voir et à entendre. C'est bien pour cela que l'hallucination ne regarde que lui (les autres ne sont pas témoins de « l'appel »).

C'est un peu ce qui se passe lorsque la Vierge Marie reçoit la visite de l'ange Gabriel:

L'ange entra auprès d'elle et lui dit : « Sois joyeuse, toi qui as la faveur de Dieu, le Seigneur est avec toi. » À ces mots, elle fut très troublée, et elle se demandait ce que pouvait signifier cette salutation.

(Luc, chapitre 1, versets 28-29)

Cet exemple évangélique montre merveilleusement à quoi peut ressembler une hallucination pour un psychotique. Comme Marie, lui non plus ne comprend rien à ce qu'il voit et entend. Lui aussi est surpris, même apeuré par ce qui se présente à lui.

L'ange dit ensuite à Marie qu'elle sera enceinte; qu'elle enfantera un fils et qu'elle appellera ce fils Jésus. Marie lui demande alors comment cela se fera, puisqu'elle est vierge. L'ange lui répond d'une manière tout aussi nébuleuse que lors de sa première annonce :

L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très Haut te couvrira de son ombre : c'est pourquoi celui qui va naître sera saint et sera appelé Fils de Dieu.

(Luc, chapitre 1, verset 35)

Marie ne comprend rien à cette voix de Dieu, mais elle sait qu'elle a été choisie, que ce qu'elle

reçoit est une sorte de cadeau. Comme le psychotique, elle a la certitude que l'ange s'adresse à elle pour une raison particulière. Chez le psychotique, nous appelons cela la croyance délirante et cette croyance fait que le psychotique se soumet à la voix qu'il entend. Marie répond en effet :

*« Je suis la servante du Seigneur. Que tout se passe pour moi comme tu l'as dit! »
Et l'ange la quitta.*

(Luc, chapitre 1, verset 38)

« Que tout se passe *pour moi* comme *tu* l'as dit ». Voilà qui est intéressant. Marie se plie à la loi divine parce qu'elle a la conviction d'avoir été choisie parmi toutes les autres femmes pour accomplir quelque chose de grand. C'est exactement le sentiment qu'éprouve le psychotique devant son hallucination : il répond et obéit parce qu'il a la certitude que ce qui se présente à lui n'est là *que pour lui*. La loi du délirant est une loi spécialement adaptée en fonction de ce qu'il est. On lui demande quelque chose parce qu'il est un être différent, élu. Le psychotique répond à l'hallucination, car il se sent concerné et obligé d'y répondre. Il se passe alors une formidable réaction de l'imaginaire et c'est ainsi que le délire prend véritablement forme.

CHAPITRE 3

LE DÉLIRE ET SON MÉCANISME

Nous disposons à présent de tout le matériel nécessaire au développement de la question du délire. Dans ce chapitre, l'étude linguistique de Freud sera abordée, de même que les variantes apportées par Lacan. Cette façon de voir la psychose d'un point de vue « plus langagier » a été le point tournant de ce mémoire. En effet, comme il en sera question au chapitre cinq, les trois nouvelles composant la partie création ont été réalisées à partir de l'explication linguistique qu'a donnée Freud du délire, explication brillante et tout à fait pertinente quand il s'agit de comprendre le délire et, surtout, de « se mettre dans la peau » de personnages psychotiques.

1. L'imposante étude linguistique de Freud

L'hypothèse de Freud, comme quoi une poussée de libido homosexuelle serait à l'origine de la psychose, vient, nous l'avons vu, de l'étude du cas du président Schreber. En effet, Freud avait remarqué que celui qui persécutait Schreber, en l'occurrence le docteur

Flechsigg, avait d'abord été pour lui et sa femme un objet d'amour. La conclusion de ce constat est que « le fond même du fantasme de désir devient le contenu de la persécution ». (Chemama, 1995 : 264) Le délire, dorénavant associé à la paranoïa par Freud, est alors considéré comme un moyen pour le sujet de se défendre contre le retour de la libido homosexuelle rejetée.

Afin de bien illustrer de quelle manière se construit le délire, Freud a mis sur pied une étude linguistique ayant comme point central ce qu'il nomme « projection ». Il a ainsi démontré que les différentes formes de délire (délire de persécution, délire érotomane, délire de jalousie) sont autant de façons de décliner une proposition de départ ayant comme contenu le fameux fantasme homosexuel.

Cette proposition de départ est la suivante : *Moi, un homme, je l'aime lui, un homme*. Il y a trois façons de contredire la phrase : par le verbe, l'objet ou le sujet. Ces trois façons permettent alors de voir apparaître les différentes configurations des délires. Voyons à quoi correspond le premier temps de la formation : *Je le hais* (contradiction qui porte sur le verbe), *Je l'aime elle et non pas lui* (contradiction de l'objet) et *Elle l'aime* (le sujet est décliné).

Dans un second temps, celui de la projection proprement dit, le sujet projette dans l'autre personne la pulsion homosexuelle qu'il ne peut accepter pour lui-même. Le résultat est fort intéressant : *Il me hait, me persécute* (délire de persécution) et *C'est elle qui m'aime* (délire d'érotomanie). Il est à noter que le temps de la projection n'est pas nécessaire en ce qui concerne le délire de jalousie.

Grâce à son étude linguistique, Freud a pu définir de façon générale le mécanisme propre au délire qu'il cite par cette phrase essentielle : « Quelque chose qui a été rejeté de

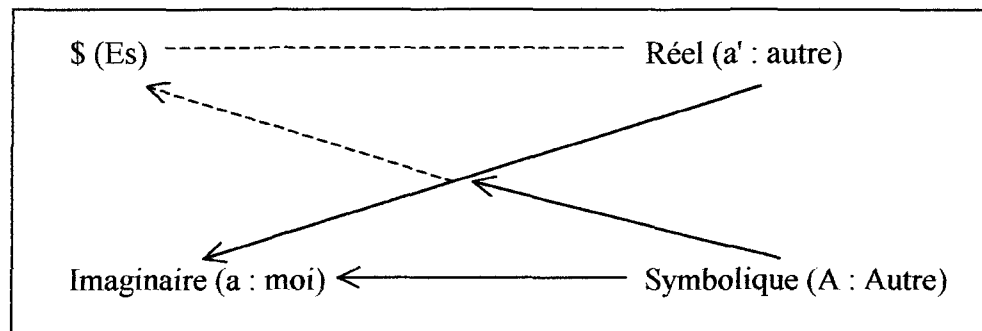
l'intérieur reparaît à l'extérieur ».(Lacan, 1981 : 94) En effet, ce qui devrait normalement être perçu «intérieurement » comme de l'amour, se présente plutôt comme de la haine venant de « l'extérieur ».

C'est par le délire que le danger de la pulsion homosexuelle (si elle devenait consciente) peut être évité. Et n'oublions pas qu'il y a danger parce le sujet s'est réfugié au coeur d'un narcissisme primaire, narcissisme servant à protéger son *moi* de la destruction. Au fond, il y a délire pour permettre au sujet de conserver intact son *moi* et pour tenter, bien qu'imparfaitement, de reconstruire sa réalité perdue.

2. La métaphore délirante de Lacan : sur le versant du message

Lacan repart de la déduction grammaticale de Freud et de sa définition du délire « en les rapportant respectivement à la dimension du message (la signification) et à celle du code (le trésor du signifiant), qui lui permettront de distinguer, dans le délire psychotique, la relation du sujet avec *l'autre* dans le registre imaginaire (petit *autre*) et dans le registre symbolique (grand *Autre*) ». (Chemama, 1995 : 66). Lacan prend vraiment les choses en termes de message et décrit la projection comme « le mécanisme qui fait revenir du dehors ce qui est pris dans la *Verwerfung*, soit ce qui a été mis hors de la symbolisation générale structurant le sujet ». (Lacan, 1981 : 58) Pour être en mesure de bien saisir ce qui va suivre, reportons-nous au schéma lacanien devenu un « classique » :

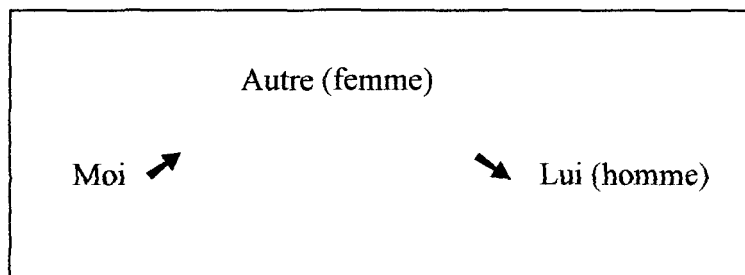
Schéma lacanien



Pour Lacan, « la proposition de départ *Je l'aime* revient en tant que signification au sujet selon les trois modalités de formation du délire, c'est-à-dire selon trois formes d'aliénation primitive du rapport à l'autre, qui différencient trois types de présence, de structuration du petit *autre* dans le délire ». (Chemama, 1995 : 66) Ainsi, voici ce qu'il soutient au sujet du délire de persécution :

Nous avons à faire à quelque chose de beaucoup plus proche de la dénégation. C'est une aliénation convertie, en ce sens que l'amour est devenu de la haine. L'altération profonde de tout le système de l'autre, sa démultiplication, le caractère extensif des interprétations sur le monde, [...] montre ici la perturbation proprement imaginaire portée à son maximum. (Lacan, 1981 : 54)

En ce qui concerne le délire de jalousie, sa principale caractéristique consiste en ceci que le sujet fait porter son message par un autre, « un alter-ego, qui dans l'intervalle a changé de sexe »: *Ce n'est pas moi qui aime l'homme, c'est elle qui l'aime*. L'aliénation est alors « invertie » :



Dans le délire de jalousie, on trouve au premier plan cette identification à l'autre avec interversion du signe de sexualisation. [...] il ne s'agit pas de la projection au sens où elle peut être intégrée à un mécanisme de névrose. Cette projection consiste en effet à imputer à l'autre ses propres infidélités – quand on est jaloux de sa femme, c'est qu'on a soi-même quelques petites peccadilles à se reprocher. [...] c'est la personne à laquelle vous êtes identifié par une aliénation invertie, à savoir votre propre femme, que vous faites la messagère de vos sentiments à l'endroit, non pas d'un autre homme, mais, comme la clinique le montre, d'un nombre d'hommes à peu près indéfini. (Lacan, 1981 : 53)

Enfin, l'éloignement, la dépersonnalisation et la neutralisation sont les traits dominants de l'autre en ce qui a trait au délire érotomane. Nous avons alors affaire à une aliénation dite « divertie » : *Ce n'est pas lui que j'aime, c'est elle* :

L'autre auquel s'adresse l'érotomane est très particulier, puisque le sujet n'a avec lui aucune relation concrète, si bien qu'on a pu parler de lien mystique ou d'amour platonique. C'est très souvent un objet éloigné, avec lequel le sujet se contente de communiquer par correspondance dont il ne sait même pas si elle parvient à son adresse. [...] La dépersonnalisation de l'autre dont elle s'accompagne est manifeste dans cette résistance héroïque à toutes les épreuves, comme s'expriment les érotomanes eux-mêmes. Le délire érotomane s'adresse à un autre tellement neutralisé qu'il est grandi aux dimensions mêmes du monde, puisque l'intérêt universel attaché à l'aventure comme s'exprimait Clérambault, en est un élément essentiel. (Lacan, 1981 : 54)

C'est à partir de cette explication du délire et de son mécanisme que les créations littéraires du prochain chapitre ont été mises en place, créations qui nous ont permis de nous « projeter » dans le corps de personnages psychotiques et qui ont rendu possible cet essai d'écriture du signifiant manquant de la psychose.

DEUXIÈME PARTIE

Création

CHAPITRE 4
TROIS NOUVELLES DÉLIRANTES

Le bras droit

Louis

www.interné.com

Le bras droit

13 octobre

Émilien. David Émilien. C'est ainsi que je me présente aux clients. Je tends la main – la droite, jamais la gauche – et j'offre une poigne vigoureuse. C'est fou comme je me sens exister à ce moment-là. Tout passe dans ce geste de serrer la pince. Je suis un autre homme.

Serrer. Avez-vous déjà songé à tous les sens que peut prendre ce verbe? Je parie que non. Moi, oui. Même que j'y pense depuis quelque temps. Quand je m'allonge, par exemple, et que je vois passer derrière mes paupières ces femmes dont je rêve. Il me semble qu'un jour, bientôt, je pourrai en serrer une. Et toutes les autres viendront à sa suite. Dans l'ordre naturel des choses. Tout simplement.

Ce n'est pas que j'aime particulièrement le sexe opposé. Enfin, je l'aime mais pas en entier. Je dirais que je l'aime en partie seulement. Je sais que ça peut paraître étrange. Je me comprends. L'amour n'est pas toujours ce que l'on croit. Il faut en faire l'expérience pour réaliser. Un jour on aime, un jour on n'aime plus. C'est comme ça. Seulement, quand on aime juste un peu à la fois, on ne perd pas tout. Le reste est là pour combler.

Le soir, quand le hall se vide, je m'assois derrière le comptoir et j'attends. Parfois, il ne se passe rien, mais, le plus souvent, des pensées me viennent. Ce ne sont pas les miennes. Non. Il y a belle lurette que je ne réfléchis plus par moi-même. Mon hémisphère droit est soit vide, soit occupé par des réflexions qui ne sont pas de mon cru. Je n'y peux rien. Je ne suis plus dans mon corps depuis que j'ai quinze ans.

Un jour, la cassette du côté gauche a été rembobinée. C'est toujours la même musique de fond que j'entends. Je ne peux rien contre ça. Je ne m'appartiens plus. Quand le côté droit décide qu'il en a assez, il arrête le lecteur gauche et se remplit du raisonnement d'un autre. Mon cerveau fonctionne ainsi, de gauche à droite. Ça va bientôt faire ving-cinq ans. Et je ne peux

rien y changer.

Le meilleur ami de mon père. C'est à lui que je pense quand je dis qu'il y a quelqu'un qui envahit mon cerveau du côté droit. C'est sa faute. Entièrement sa faute. Depuis sa mort, il ne me lâche pas d'une semelle.

Je m'en souviens très bien. J'allais avoir quinze ans. Il est mort et c'est là que j'ai eu ma première attaque d'hémiplégie. Du côté droit, il faut le souligner. Il en a profité. C'est un lâche, le meilleur ami de mon père.

Il y en a pour dire que je suis – comment dire – un peu bizarre. Je réponds : qu'ils pensent ce qu'ils veulent. Moi, je sais que je ne suis pas fou. Je n'ai quand même pas décidé ce qui m'arrive! Mais si vous croyez que ça me dérange, je vous donne raison. On ne s'habitue pas. Être forcé de regarder le passé, le présent et l'avenir selon les bonnes grâces de celui qui commande... C'est comme avoir un collier cervical. La tête ne peut plus tourner.

Je vous le dis : c'est lui le fou. Et je vais vous avouer quelque chose. Mais il ne faudrait pas le répéter parce que ce n'est pas certain, certain... Je crois bien – enfin, peut-être – qu'avant qu'il meure, j'avais de meilleurs sentiments pour lui. Cela ne veut pas dire que je l'aimais. Mais peut-être que si, après tout. Qui sait? Tout se peut dans la vie, même aimer celui qui vous détruit.

Il faut dire que dans ce temps-là, il était un peu plus gentil qu'aujourd'hui, le meilleur ami de mon père. En fait, il a été gentil jusqu'à ce qu'il me donne cette claque derrière la tête et qu'il dise, pour accompagner la claque : « Tu joues à faire le mort, ou quoi? ».

Mon père m'envoyait chez lui pour que je me rende utile. Pour que j'apprenne un métier « sur le tas », comme il disait. Éplucher les pommes de terre. Passer le balai. Sarcler le potager. Aider la femme de chambre.

Et un jour, la main dans les culottes. Ça n'a pas été mon jour de chance, celui-là.

Vous savez, la claque et la phrase, elles dansent dans ma tête. Ça va bientôt faire vingt-cinq ans. Pour essayer de m'en débarrasser, j'en fais toujours plus. Ce n'est pas moi le lâche, je l'ai déjà dit. C'est lui.

Je ne sais pas si ça va marcher, je veux dire en faire toujours plus. Depuis quelque temps, on dirait, les pensées du meilleur ami de mon père ne viennent pas toutes seules. Je sais bien. C'est probablement parce que j'ai voulu lui ressembler autrefois. Ce qu'il faisait, ça m'impressionnait. Et ça m'impressionne encore. La preuve, c'est que je suis un autre homme quand je reçois les clients derrière le comptoir. Je ne suis pas tout à fait moi. Il a dû comprendre, je ne sais pas.

Il y a un bras qui sort du mur. Un bras droit.

Je sais, c'est difficile à croire. Moi-même je dois me frotter les deux yeux quand je le vois. La surface commence à onduler. Une bosse sous la peinture. Le bout du majeur apparaît. Puis l'index, l'annulaire, l'auriculaire. Je distingue le pouce. Les doigts se tournent vers le haut et la paume appuie. Comme si quelqu'un voulait sortir du mur. C'est assez effrayant. Je recule toujours à ce moment-là. Juste avant que la main passe, le poignet et tout le reste jusqu'à l'épaule. Le bras reste un moment à angle droit, puis il se pose le long du mur. Je ne sais pas si vous comprenez. C'est comme s'il y avait quelqu'un dans le mur, de côté, mais qu'on ne voyait que son bras ballant. Ce n'est pas joli, joli. En plus, le bras est nu. Il y a bien ce gros diamant à l'annulaire, mais c'est tout. Et il pense que je ne l'ai pas reconnu. Avec un bijou pareil...

J'ai peur. Je me sens traqué. Une bête prise dans une cage. Personne ne remarque la bras. Pas même quand il sort d'un mur de la salle à manger. Non. Il ne vient que pour moi. Je le sais.

Et s'il décidait de me toucher? Je sens que c'est pour bientôt. Avant le verbe *serrer* et le sexe opposé. Le bras va me pourchasser dans le corridor. Partout. Jusqu'à ma chambre, mon

lit. Il va monter le long de mon corps. Du côté droit. Un serpent. Il prendra la place de mon bras droit à moi. C'est bien ce qui est arrivé à mes pensées. Ce n'était pas beau. Pas beau du tout.

13 décembre

10 h 33

– Albert Gilbert. Il me semble que ça fait longtemps... Je me trompe?

– ...

– Cinq... six ans... peut-être même dix... Tu t'ennuyais de moi, c'est ça?

– ...

– Remarque que... j'ai été gentil avec toi... Tu vas au moins avouer ça! Si tu m'avais pas eu, mon beau Albert, tu serais en taule depuis... depuis tout ce temps-là...

– ...

– Je vois... T'as donné ta langue au chat!... T'es pas chanceux, va! Il te l'a mangée! Vieux cochon! Écoute, moi ça ne me dérange pas. Si tu ne veux pas coopérer...

– J'ai déjà signé ma déposition.

– Oui : « Je ne suis pas coupable. » Comment tu vas faire avaler ça au juge? T'as pas l'air de comprendre que de la merde, t'en as jusqu'aux oreilles...

– Je n'ai...

– ... pis que t'es en train de t'étouffer avec!

– Maudit chien!

– Woof! Woof! T'es à l'hôtel depuis quoi... trois mois? T'as vraiment pas perdu de temps!

– C'est pas...

– Les enfants, tu ne voulais plus rien savoir? Remarque que je te comprends. J'aurais fait pareil à ta place.

– Je n'ai touché à personne d'autre.

– Ah, non? C'est drôle, je ne parierais pas là-dessus, moi.

– Qu'est-ce que vous me voulez? Pourquoi vous me gardez enfermé ici? J'ai tout dit.

– Tout sur les autres. Rien sur toi. T'as parlé de tes employés, des gens que tu

fréquentes, de ta famille, de ta blonde. Qu'est-ce que tu crois? Qu'on va écouter tes doléances pis qu'on va ouvrir la cage pour que tu te sauves encore? On a assez couru après toi dans le temps... Si je pouvais te crucifier au mur, je le ferais.

– Je suis un gars correct astheure.

– Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre : « Je suis un gars correct »! Pis les pilules qu'on a retrouvées dans la loge du concierge? Y en avait assez pour tuer un boeuf!

– Je ne sais pas... C'est pas à moi en tout cas. J'prends pus de drogue.

– T'as bien dit : « J'prends pus de drogue. » Au moins t'avoues en avoir déjà pris...

– Pourquoi vous ne me croyez pas? Demandez à mon agent de probation. Y a rien à redire.

– ...

– Mon psy non plus. Je n'ai pas approché un enfant depuis tout ce temps-là, il va vous le dire. Pis j'me suis trouvé un travail correct. Gérant au Forêt Noire, c'est pas n'importe quoi!

– ...

– Cette fois-là, c'est pas moi. J'ai pas chié la merde à l'hôtel.

– On cherche trois femmes. À ce qu'on dit, elles étaient un peu perdues. Des proies faciles, hein, Gilbert?

– Pourquoi vous ne vous contentez pas de ce que j'ai dit? Je ne sais pas de quoi vous parlez, pour les femmes.

– Elles sont passées par ton hôtel, Gilbert. Les signatures sont dans le registre...

– Je ne les ai pas vues.

– Rappelle-toi...

– Laissez-moi tranquille, bon sens!

– Il y en une qui pensait au suicide. Problèmes financiers.

– Je...

– L'autre avait perdu son copain. Il s'était tué dans un accident de voiture.

– Je n'ai rien...

– La troisième voyageait. Elle était... fatiguée. Trop de boulot. Pas de dodo.

– ...

– Regarde-moi bien, vieux cochon. Je ne suis pas ici pour tes beaux yeux. Comprends-tu ce que je te dis? Est-ce que ça va te prendre un dessin? T'es loin d'être blanc comme neige, mon gars!

– Je suis blanc depuis un bon bout de temps!

– Hé! Du calme, mon beau! C'est du blanc sale, ben crotté. Pis je vais te laver, moi...

– On sait bien, vous, vous m'en voulez encore.

– T'as pas idée...

– Pourquoi ils vous ont envoyé, vous?

– Ils ne m'ont pas « envoyé », comme tu dis, je me suis « proposé ». Ton agent, ton psy pis ton doc, y ont rien à dire...

– Je vous l'avais...

– Ferme-la! Y ont rien à dire, mais toi t'as quelque chose à me dire! Pis t'es mieux de me parler...

– J'ai tout dit à mon avocat. Vous n'avez pas le droit de me harceler...

– Har-ce-ler. Ça, c'est le bon mot. Ça te rappelle pas des souvenirs? Ça te manquait, hein, de te faire sucer par des mômes? Tu jouissais pas assez dans le cul de ta femme?

– ...

– Tu parles pas? C'est pas grave. Je vais ben finir pas avoir ta peau pareil, vieux dépravé!

– ...

– Les as-tu violées avant de les tuer? T'es-tu fais aller le zizi un peu avant de t'en débarrasser?

– Vous ne m'avez pas pardonné.

– Non. Je ne te pardonnerai jamais d'avoir sodomisé mon fils... Pis je pense que lui non plus, il ne t'a pas pardonné.

– ...

– Un enfant de sept ans...

– Pourquoi vous n'interrogez pas les autres? Il me semble qu'il n'y a pas juste moi dans cet hôtel-là!

– Tiens, tu changes de sujet... Y est là le motton, hein, pis tu veux pas le cracher? Les enfants, ça t'a toujours fait de quoi d'en parler, hein? J'suis sûr que les femmes, ça te rappelait de bons souvenirs... C'était jouissif comme dans le bon vieux temps! Je le savais qu'y avait quelque chose là...

– Pourquoi vous ne demandez pas au préposé ? Y est nouveau. Je viens de l'engager. C'est peut-être à lui le bonbon!

Jour 1

- Monsieur Davidson, voulez-vous nous parler un peu de votre famille?
- Il n'y a pas grand chose à dire.
- Il va pourtant falloir trouver quelque chose. Je regrette.
- Que voulez-vous savoir?
- Vous êtes le troisième...
- C'est ça. Je suis le chiffre trois. Avant, il y avait le chiffre un, Pierre, et le chiffre deux, Simon. Ensemble, ça fait Simon-Pierre.
- Et après vous?
- Marie. Le chiffre quatre. Nous étions des *saints*, voyez-vous...
- Monsieur Davidson, si vous continuez à faire le fanfaron, je vous préviens que votre affaire risque de s'alourdir!
- Mais, monsieur le Juge, je ne joue pas au fanfaron! Ce que je dis, c'est la vérité!
- Il n'est pas question ici des prénoms que portent les membres de votre famille, mais bien de la façon dont vous en parlez!
- ...
- Maître, poursuivez.
- Merci. Monsieur Davidson, selon ce rapport, vous vous refusez à tout commentaire concernant votre famille. Y a-t-il quelque chose que la Cour devrait savoir et que vous ne dites pas?
- Rien. Il n'y a rien à dire. C'est pour ça que je ne dis rien.
- À propos de votre père, il est écrit...
- Pourquoi vous n'allez pas le voir? Vous savez où le trouver, non?
- Votre père ne pourra pas se présenter devant la Cour. Et vous êtes bien placé pour le comprendre. D'ailleurs, étant donné les circonstances, nous sommes chanceux de vous avoir devant nous aujourd'hui.

- Je ne sais pas pourquoi vous vous obstinez à croire que je suis...
- Donc, votre père était...
- Monsieur le Juge, je pourrais parler d'autres choses avant?
- Si vous le voulez, mais vous ne pourrez pas toujours esquiver les questions de l'avocat. Nous vous écoutons.
- Nous étions pauvres. Pas au début parce que mon père était ébéniste. C'est même lui qui a fabriqué les meubles de la grande salle du Forêt Noire. Ce n'était pas rien. Mais il a arrêté à cause de vous savez quoi. C'est ça que je voulais dire.
- Quand a-t-il arrêté ce travail?
- Je ne sais pas! Avant mon frère Pierre!
- Vous voulez certainement dire quand...
- Vous voyez? C'est pour ça que je ne veux pas parler de ma famille! Vous revenez toujours sur... sur ce que mon père a!
- Parce que c'est essentiel autant pour vous que pour nous! Nous voulons comprendre ce qui vous a poussé à...
- Ce n'est pas ma faute. Je l'ai déjà dit. Il y a quelque chose en dedans de moi qui m'a dit : « Fais-le donc! » Je l'ai fait. C'est tout.
- Vous pourriez certainement bénéficier de circonstances atténuantes s'il pouvait être démontré qu'entre votre père et vous...
- Il n'y a rien à démontrer! Je ne suis pas ce que vous croyez que je suis!
- Puisque vous le dites! Nous reviendrons à cela plus tard. Maintenant, il faudrait expliquer à la Cour pourquoi vos frères ont pu poursuivre des études, mais pas vous.
- C'est à cause de l'héritage.
- L'héritage...?
- Oui. La seule tante. Quand elle est morte, elle a tout laissé à son frère. Elle était vieille fille, c'est pour ça. Je ne la connaissais pas. C'était avant mon frère Pierre.
- Votre père a flambé tout cet argent pour envoyer vos frères à l'école?
- Une partie, je crois. Mais il ne travaillait plus. Il fallait bien garder le reste pour

manger. Je suppose que quand ça a été à mon tour d'y aller – étudier, je veux dire – l'argent a manqué.

– Votre père ne vous envoyait pas...

– Regardez! Vous voulez encore me faire dire ce que je ne veux pas dire!

– Je réussirai bien. Pour un homme qui ne voulait pas parler de sa famille, nous avons quand même pu vous soutirer quelques informations. Une dernière question, Monsieur Davidson, et j'en aurai terminé avec vous pour aujourd'hui.

– Je ne me sens pas bien...

– Votre mère affirme que vous étiez un petit garçon très intelligent. Que vous avez enseigné la lecture à votre soeur. Est-ce exact? Pensez-vous que vous auriez pu étudier, vous aussi?

– Ma mère... ?

– Oui, votre mère.

– Je ne me souviens pas d'elle.

31 octobre

Je ne sais pas ce qui est arrivé. Peut-être que... Peut-être que j'avais juste le goût de me déguiser? Mais mettre ça sur ma tête, il ne faut pas être piqué des vers... Je pense que je ne le ferai plus. D'ailleurs, ce n'est pas pour ma tête que je l'ai arrachée. *Non. C'est beaucoup plus subtil.* Je l'ai arrachée parce que j'en avais envie depuis longtemps! Et parce que les autres, on dirait qu'elles ne sont pas tout à fait vraies. On touche et puis on se dit qu'ils ont été mis là exprès. Il n'y a plus de magie. Tandis que là... J'éprouve une sensation – *comment dire?* – presque paranormale. *Si je ne me retenais pas, je me branlerais tout de suite, sans attendre.* Mais il faut d'abord que je réfléchisse à ce que je vais faire.

Ma chambre est dans un état lamentable. Le lit est défait. La créature tient encore sur la chaise, probablement à cause des cordes et du collier cervical. Le tapis n'est pas taché. J'ai pensé à tout. Même à la vieille couverture.

Il va falloir que je réfléchisse vite. Ce ne sera pas une mince affaire de m'en débarrasser. Et je ne parle pas de ce que j'ai dans les mains. Pour ça, tout est déjà arrangé.

D'abord, la plonger dans la baignoire. Ensuite, la suspendre pour sécher. Comme on le ferait avec un vêtement.

L'autre morceau est, disons, un peu plus gros. Un peu plus embarrassant. Il faudra probablement que j'en fasse des pièces détachées. Et puis je les placerai dans un sac vert. *Oui. Ça passera inaperçu. Surtout que j'emporte le sac en lieu sûr.*

Il faudra aussi laver les draps et la couverture. J'ai tout ce qu'il faut. La femme de chambre, elle ne fait jamais l'inventaire de ses produits d'entretien. *Elle devrait...*

Ce n'est pas que j'aie peur de voir arriver quelqu'un. Il ne vient personne dans la chambre du grenier. C'est bien trop haut et bien trop loin. *Et puis personne ne me parle jamais.* Je suis même surpris que la créature m'ait suivi jusqu'ici. Peut-être qu'elle ne se doutait pas de

ce qui l'attendait. *Moi non plus.* L'attaque s'est produite si soudainement que je n'ai pas eu le temps de réfléchir. J'ai agi. C'est tout.

L'eau gicle du robinet. Elle remplit la baignoire. *Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'est-ce qui est arrivé?* J'ajuste le débit. Le bruit est assez fort pour que je ne m'entende pas penser.

Vous voulez que je vous dise? C'est sa faute. Entièrement sa faute. Tout ça était prévu. *Je l'avais prévu.* Le bras qui monte du côté droit, qui prend la place de mon bras à moi. Je l'avais vu venir du haut de l'escalier. J'étais comme figé. Je ne pouvais rien faire parce que j'étais derrière le comptoir et que des clients attendaient. J'ai tendu les clefs en jetant un regard par-dessus mon épaule. Le bras descendait, la main posée sur la rampe.

Je sais, vous allez croire que je suis fou. *La vérité, c'est que j'ai bien cru le devenir quand les doigts se sont refermés sur ma cheville et qu'ils se sont mis à grimper le long de ma jambe.* Heureusement, il n'y avait plus personne dans le hall. *De quoi est-ce que tu aurais eu l'air, couché derrière le comptoir, en proie à la terreur?*

Avez-vous déjà remarqué comme les cheveux sont doux lorsqu'ils sont plongés dans l'eau? Ils glissent entre les doigts. Par contre, il ne faut pas les laisser tremper trop longtemps. Surtout dans l'eau chaude. Ils deviennent secs et cassants.

Elle avait de beaux cheveux, la créature. Ce n'est même pas son visage que j'ai vu en premier. J'ai vu ses cheveux noirs. Elle a dit : « Pouvez-vous me faire crédit pour la chambre? Je n'ai pas ce qu'il faut sur moi. » Je lui ai répondu qu'au contraire, elle avait tout ce qu'il fallait. Qu'elle pouvait très bien payer autrement si elle voulait.

Ce n'est pas moi qui parlait. Je l'ai déjà dit. Quand je suis derrière le comptoir, je suis un autre homme. L'ami du père avait pris possession du côté droit, le bras inclus cette fois. *C'est vraiment un lâche. Pas moi.*

Les cheveux sèchent. *Qu'est-ce que je dois faire du corps? Non! Je ne joue pas à faire le mort! Laissez-moi penser, assis sur le bord de ma baignoire, à ce que je vais faire du*

corps... Oui! Je sais quel ouvrage m'attend! Je n'ai plus besoin de claque derrière la tête pour ça! Il y a assez de la phrase qui danse dans ma tête! Il y a assez de votre bras!

Il ne doit pas m'aimer, hein? Pour me forcer, comme ça, à faire des choses que je ne veux pas faire! Comme cette fille. Je jure que je ne voulais pas la tuer. C'est vrai qu'elle avait de beaux cheveux, mais est-ce que je n'aurais pas pu la laisser tranquille? C'est sa faute si elle a compris ce que je voulais dire. Elle est revenue.

J'étais assis derrière le comptoir et j'attendais que des pensées me viennent. Elles sont venues en même temps que la créature. Et à ce moment, je ne sais pas, il y a eu un déclic. Il y avait ce verbe, *tuer*. À sa place à lui. Il restait là, tout seul. La fille aussi. Mais moi je n'étais plus là. Comme s'il m'obligeait à un autre travail.

Toi, David Émilien. Moi, David Émilien, je devais montrer autrement que je n'étais pas un lâche. Je lui ai fait les yeux doux, à la créature. Et elle m'a suivi.

Elle est jolie, mais sa jambe est plutôt difficile à couper. Elle n'aurait pas dû se confier à moi comme elle l'a fait. Je ne l'aurais pas aidé à se suicider.

Je me suis allongé sur le lit. Derrière mes paupières, je voyais passer les femmes dont je rêve. Et je crois qu'elle en faisait partie. Mais je n'étais pas moi-même. Surtout depuis que le bras avait descendu l'escalier. Je ne sais pas ce qui est arrivé.

Il va falloir un autre sac pour le tronc.

Elle est venue me rejoindre. J'ai senti que la fermeture éclair de mon pantalon glissait. On a baisé, je crois. Et pendant que je gémissais, elle criait qu'elle ne savait pas comment elle allait faire pour tout payer.

J'ai serré le cou de la fille. Avec la main de mon bras droit. J'ai serré fort. À un moment donné, elle a cessé de respirer. Je me suis rendu compte que j'étais encore en érection. J'ai senti

l'odeur de ses cheveux noirs. J'ai éjaculé. *Sur les draps.*

Je me suis dit que c'était son tour. Je l'ai attachée sur une chaise. Qu'elle regarde, elle n'avait plus d'avenir. J'ai fait comme avec les pommes de terre, je l'ai épluchée. Je pense que le meilleur ami de mon père était content de ce que je venais de faire. Il hurlait dans ma tête.

Il faut recommencer.

13 décembre

13 h 36

– Casgrain, Bastien. Cinquante-trois ans. Marié. Sans enfants. Sans antécédents judiciaires. Cuisinier au Forêt Noire.

– Depuis trente-six ans, monsieur. Dans ce temps-là, on commençait jeune. J'avais dix-sept ans.

– Vous devez connaître tous les recoins de l'Hôtel. Tous les... secrets.

– Des secrets? Vous voulez certainement dire des « qu'en-dira-t-on ». Ça, monsieur, il y en a partout. Pas plus à l'Hôtel qu'ailleurs.

– Mais pour un oeil averti comme le vôtre...

– Ah! pour ça vous avez raison! J'en ai vu passer des employés pis des clients! Je sais faire la différence entre un mufle et une brebis!

– Alors, vous comprenez ce que vous venez faire ici.

– C'est sûr que je comprends! Je ne suis pas fou quand même!

– Eh bien, vous n'êtes pas sans savoir que nous détenons en ce moment votre patron, Albert Gilbert.

– Je n'ai rien à vous dire. Monsieur Gilbert a toujours été ben correct avec tout le monde.

– Son passé criminel laisse croire qu'il a peut-être quelque chose à voir dans la disparition de trois femmes...

– Son passé criminel, son passé criminel... Vous ne croyez pas à ça, vous, la réhabilitation?

– Dans son cas, permettez-moi d'en douter.

– Ben moi, j'ai de la misère à croire. Pédophile?

– Les faits sont là : agressions sexuelles sur trois jeunes.

– En tout cas, depuis qu'il est à l'Hôtel...

– Vous n'avez vraiment rien remarqué d'inhabituel dans son comportement? Rien de... différent?

– Écoutez, je ne le connais pas beaucoup... mais il ne ferait pas de mal à une mouche. Je suis certain de ça. Vous pouvez demander aux autres. Ils vont vous dire la même chose. Monsieur Gilbert a beaucoup de connaissances. Sa femme est une perle. Vous êtes bons vous, les enquêteurs, pour venir bousiller la vie d'honnêtes gens!

– N'en mettez pas trop. Je pourrais vous en apprendre sur l'honnêteté.

– Comme quoi? Que les apparences sont trompeuses? Lâchez-moi les clichés! Il n'y a pas autre chose que vous vouliez savoir? Je suis ici, profitez-en donc!

– Il y a des photos à vous montrer, mais avant, vous allez me dire... Gilbert et vous, vous étiez proches l'un de l'autre?

– Qui vous a dit ça?

– Alors, c'est vrai... Des employés rapportent qu'il était souvent dans la cuisine.

– Et puis après? Il venait me voir de temps en temps pour jaser. Ça ne veut pas dire que je le connais pour autant. La preuve, c'est que je n'avais jamais entendu parler de ses histoires avec les jeunes.

– Il ne vous a jamais rien dit à ce sujet?

– À votre avis? Vous iriez raconter que vous vous êtes « amusé » avec des enfants, vous? Et puis, c'est d'abord mon patron, je vous ferai remarquer.

– Il n'avait pas de problèmes avec sa femme?

– Des problèmes? Quel genre de problèmes?

– Au lit?

– C'est à moi que vous demandez ça? Écoutez, je ne sais pas qui vous a dit que j'étais proche d'Albert Gilbert, mais ce n'est pas le cas. Vous ne trouverez pas ce que vous cherchez avec les employés de l'Hôtel. Monsieur Gilbert savait garder ses distances. Les histoires de couchettes, ce n'était pas son fort.

– Vous ne le connaissez pas comme nous le connaissons.

– C'est possible. Je peux voir les photos?

– Oui. Voilà. Ce sont les femmes que nous recherchons. Elles sont passées par le Forêt Noire. Noms dans le registre, tout. Mais après l'Hôtel, rien. Plus de traces. Envolées!

– Elles ne me disent rien.

– Vous êtes bien certain?

– Il passe beaucoup de monde, vous savez.

– Je sais, mais... Regardez bien leur visage. Vous ne vous souvenez pas d'avoir vu l'une d'entre elles à l'Hôtel? Un détail? Quelque chose?

– Non. Je suis désolé.

– Vous savez que vous pouvez revenir nous voir n'importe quand. On ne sait jamais.

La mémoire est une faculté qui oublie.

– Je n'ai pas de problèmes de mémoire, si c'est ce que vous voulez dire.

– Et votre coeur?

– Qu'est-ce que mon coeur a à voir là-dedans?

– Vous êtes cardiaque?

– Je fais de l'angine.

– C'est à vous ces flacons?

– Qu'est-ce que...? Je les avais perdus! Ça fait bien...

– Pas de problèmes de mémoire, hein...?

– ...

– On les a trouvés dans la loge du concierge.

– Dans la loge d'Émilien? Voyons donc!

Jour 2

- Reconnaissez-vous cette femme?
- Est-ce qu'on peut approcher la photo? Je suis myope.
- Voilà. C'est mieux?
- Je ne la reconnais pas.
- Madelaine Davidson. Votre mère.
- Je veux bien vous croire, mais je ne me souviens pas d'elle.
- Vous ne souvenez pas de votre mère?
- Non.
- Votre Honneur...
- Ce n'est pas ma faute! Il y a beaucoup de choses qui ont été effacées dans ma tête!
- Dont votre mère.
- Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Personne ne me croit de toute façon!
- Personne ne vous croit parce que vous n'arrêtez pas de submerger la Cour de toutes sortes d'absurdités! C'est comme ça depuis le début du procès! Vous ne semblez pas comprendre la gravité de votre situation!
- Je ne dis pas d'absurdités!
- Ah, non? Vous affublez de prénoms ridicules vos frères et votre soeur! Vous refusez de parler de votre père! Aujourd'hui, vous affirmez ne pas vous souvenir de votre mère! Et c'est sans compter toutes les monstruosité de votre déclaration...
- Vous ne pouvez pas.
- Je sais. Parler des détails. Mais je ferai comme avec tout le reste : j'y reviendrai après votre évaluation psychiatrique. Remerciez votre avocat, Monsieur Davidson.
- Je ne suis pas fou!
- Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Avouez tout de même que vous êtes un peu... spécial.

– Vous n'avez rien compris! C'est mon père! C'est mon père qui est fou! C'est lui qui est à l'asile! Pas moi!

– Seriez-vous disposé à en parler?

– ...

– Monsieur Davidson...

– Il était sous l'emprise de Dieu. C'est ça la vérité. Je vous le dis.

– Sous l'emprise de Dieu?

– Il s'enfermait dans son atelier pendant des heures. Je suis certain qu'il parlait avec Lui. Il ne fabriquait plus de meubles depuis... avant mon frère Pierre. Alors pourquoi aurait-il été dans l'atelier?

– Votre frère ne s'appelle pas Pierre.

– C'est mon père! C'est lui qui avait changé les noms! Vous ne comprenez donc pas!

– Alors pourquoi « Émile ». Pourquoi avoir gardé ce nom?

– Mon père disait que je n'étais plus le fils de Dieu. Que je ne méritais pas le nom saint.

– Avait-il quelque chose à vous reprocher? Aviez-vous fait quelque chose qui méritait ce refus?

– Il... mon père m'avait pris la main dans le sac.

– Voulez-vous être plus explicite?

– Bien...

– Nous vous écoutons.

– Bien... vous savez... ce genre de chose que... que les garçons font avec leur... vous savez quoi...

– Si je comprends bien, il vous avait surpris en train de vous masturber?

– ...

– Quel âge aviez-vous?

– Onze ans.

– N'était-il pas normal, pour un jeune de cet âge, d'avoir recours à une telle pratique?

– Je ne sais pas. Peut-être.

– Et c'est parce que vous adoptiez ce comportement – somme toute normal au cours du développement – que votre père a refusé de vous appeler Jean.

– André. C'était André.

– Je vois. Votre père était vraiment un homme très religieux.

– Bien, pas au début en tout cas. Je ne sais pas comment l'expliquer. Ça lui a pris tout d'un coup! Il s'est mis à aller à l'église. Il lisait la Bible. Il priait avant et après les repas. Et quand je vous dis qu'il parlait à Dieu... Je l'ai entendu plusieurs fois! Il répondait à des questions... comme si quelqu'un lui parlait pour vrai! Mais je n'entendais rien, moi! Je n'entendais rien!

– Dieu est derrière tout. Pensez-vous qu'il soit responsable de la maladie de votre père?

– Je n'ai pas le droit de penser ça.

– Êtes-vous croyant, Monsieur Davidson?

– Je ne crois pas au même dieu que mon père.

– Que voulez-vous dire?

– Je ne suis pas lui. Ce n'est pas la même chose.

– Vous êtes intelligent, Monsieur Davidson. Peut-être trop. Pourquoi ne pas avoir dit plus tôt que votre père ne vous envoyait pas à l'école parce qu'il vous jugeait impur depuis...

– Mon père n'avait plus d'argent!

– Si, il en avait! Et il en a encore! Vous étiez le mouton noir de la famille, n'est-ce pas? Le vilain petit canard dont personne ne veut parce qu'il est trop grand, trop fort, trop différent! Le petit poussin gris qui aurait pu devenir médecin, avocat ou ingénieur, mais qu'on exclut parce qu'on l'a surpris la main au zizi!

– ...

– Il vous battait. Dites-moi si je me trompe?

– Une fois quand... J'en ai parlé tout à l'heure. Un coup dans les parties. Avec sa bottine d'ébéniste. Les semelles larges comme ça! Je ne croyais pas que j'allais pouvoir m'en servir

encore. Elle ne voudrait plus. Un mois. J'ai marché un mois les jambes écartées...

– Sa maladie. Les coups. Vous ne vouliez pas parler de lui parce que vous avez peur d'être...

– Il a jeté la poupée.

– Quelle poupée?

– La poupée de ma soeur. Elle avait juste celle-là. Elle a tellement pleuré.

– Pourquoi a-t-il jeté cette poupée?

– C'est avec ça que... Je m'en étais servi...

– Vous voulez dire que...?

– Les cheveux... Elle était souillée. C'est pour ça qu'il l'a jetée.

3 novembre

Celle-là, c'est la Belle au bois dormant. La blonde Églantine qui s'endormira après s'être piqué le doigt. Donne-moi ta main, ma belle, que je te pique le doigt.

Donne-moi ta main que je te dis!

N'aie pas peur! Donne!

Elle se pique à quel doigt, la belle Églantine? L'index? Le majeur? Pas le pouce quand même! Qu'est-ce que tu en dis? On va jouer à la Belle au bois dormant. Mon oncle Émilien, c'est la méchante fée Carabosse. Pour le fuseau, on n'a qu'à prendre le couteau.

Qu'est-ce qu'il y a, mon chou?

Tu ne veux pas jouer? Tu as peur!

Tu as peur de moi?

Mais voyons, il n'est pas méchant, mon oncle Émilien. Il veut juste jouer avec toi. Il t'a même amenée dans sa cabane pour ça. C'est vrai qu'elle n'est pas dans les arbres, mais bon, on a de l'imagination toi et moi...

Avant, j'en avais une cabane dans les arbres. C'est mon père qui l'avait construite. Elle était vraiment très haute et très grosse. Ça t'en bouche un coin, hein, la Belle au bois dormant? J'y allais souvent dans ma cabane. Plus qu'aujourd'hui. Il faut dire qu'elle était moins secrète aussi...

Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

Non! Non, ce n'est pas vrai!

Je ne joue pas à faire le mort! C'est fini, ce temps-là!

Je joue à la Belle au bois au dormant, d'accord?

Ça fait partie du travail!

Vous m'avez demandé de recommencer, je vous écoute.

Je vous ai toujours écouté!

Pourquoi tu me regardes avec ces yeux-là, ma beauté? Tu n'as jamais vu ça, un possédé? C'est vrai qu'on n'en rencontre pas tous les jours. Profites-en donc pendant que je suis là! Oh, mais tu es toute tremblante! Tu as la fièvre? Tu sais que, moi aussi, j'ai eu une montée de fièvre quand je t'ai vue tout à l'heure?

Tu n'aurais pas dû passer devant le comptoir. En tout cas, pas avec ces cheveux-là! Blonde comme les blés. Blonde Églantine qui a peur des fées...

Donne-moi ta main, ma belle, que je te pique le doigt.

Donne-moi ta main!

N'aie pas peur... Donne!

Ça va te faire dormir...

Non, je n'ai plus de couteau. Je le garde pour tantôt. Regarde, regarde ce que j'ai à la place! Une seringue. Avec une aiguille au bout. Oui, c'est une vrai! Qu'est-ce que tu crois? Je sais m'en servir, depuis le temps! J'ai même tout ce qu'il faut pour faire dormir les gens.

On dit qu'il ne faut pas fouiller dans les sacoches. Que ce n'est pas poli. Moi, en tout cas, c'est comme ça que j'ai fait pousser la récolte. Elles ne sont pas toutes jeunes comme toi, les clientes. Des vieilles, des maux et ce qui va avec. J'ai le métier rêvé. Tu ne trouves pas?

Non. Non, ne pleure pas!

Ça déforme le visage.

Et ce n'est pas joli, joli avec le ruban sur la bouche.

On dirait que tu n'aimes pas ma cabane. Je me trompe? Pourquoi? Tu as peur de finir tes jours ici? Bien, tu n'as pas tort.

Je ne garde de toi qu'une petite partie. Infime. Vraiment délicieuse. Tu as de beaux cheveux, Églantine. De bien beaux cheveux. Tu m'excites, ma Belle au bois. Regarde, je suis tout excité!

Le bras!

C'est lui! Je le vois!

Tu ne le vois pas, toi?

Je vous avais dit de me laisser tranquille!

Vous ne comprenez donc rien?

Je ne veux pas la tuer!

Lâchez ma jambe! Lâchez-la!

Je ne veux pas de votre bras! Je n'en veux pas!

Oh, non! Mon bras droit! Il se sauve!

Je sais que c'est vous! Je vous reconnais! Je reconnais la bague!

Salaud!

Maintenant, on joue, mon chou de Bruxelles. Tu croyais que tu allais t'en tirer aussi facilement? Ce n'est pas correct de me faire ça. Après tout ce que j'ai fait pour toi.

Tu m'excites. Ta blondeur m'excite.

Si je te mets un collier autour du cou, as-tu cette impression d'être une princesse? L'avenir est devant toi. Pas derrière. Je te promets plein de belles choses. Que tu vas dormir pendant au moins cent ans, par exemple. C'est mon vœu.

Le vœu de la fée Carabosse.

Ne ferme pas les yeux tout de suite, voyons!

Ce n'est pas encore le temps de dormir! Je ne t'ai même pas piquée!

Tu dormiras plus tard.

Tu peux contempler ce que j'ai dans les mains. Ça ne me dérange pas. Mon oncle Émilien ne te fera pas de mal. Il va juste te montrer. Étant donné que ton prince et toi, ce n'est pas avant cent ans... Ça va te dégraisser, ma Belle dormant.

Promènon-nous dans les bois.

Pendant que le loup n'y est pas.

Parce que si le loup y était.

Il nous man-ge-raït.

Oh! mais quel oubli ai-je fait? Il n'y a plus de prince! La Belle au bois dormant ne sera jamais embrassée par son chevalier! Il est décédé!

La blonde Églantine s'endormira après s'être fait piquer le doigt!

Et elle ne se réveillera pas.

Ahhh...!

Jour 3

- C'est lui.
- Vous êtes bien certain?
- J'en suis sûr.
- Quand l'avez-vous reconnu?
- Le 24. C'était la veille de Noël. Je suis allé lui rendre visite. Ça me faisait de la peine de le voir en prison.
- Voulez-vous raconter à la Cour ce qui s'est passé ce soir-là?
- Eh, bien... Quand je suis arrivé, j'ai demandé à rencontrer monsieur Émilien. Le gardien a consulté la liste. Personne ne répondait à ce nom.
- Qu'avez-vous fait?
- Je lui ai dit que c'était sûrement une erreur. Qu'il devait bien y avoir, quelque part dans l'édifice, un certain Émilien arrêté le 14 décembre...
- Continuez.
- Le gardien a fouillé dans un gros cartable noir. C'est là qu'il a trouvé ce que je cherchais. Le seul individu arrêté ce jour-là s'appelait Émile Davidson, mais il n'avait pas le droit de recevoir de visiteurs.
- Ce nom vous disait-il quelque chose?
- Non. Après vingt-cinq ans, vous comprenez... Je n'ai rien laissé paraître. J'ai demandé au gardien si je pouvais le voir. Pas lui parler. Juste le voir. Parce que c'était un ami. Et puis, bon, la nuit de Noël... Il pouvait bien me faire une faveur, non?
- Il a accepté?
- Oui. Il m'a conduit jusqu'à la porte de la cellule. J'ai pu voir à l'intérieur parce qu'il y avait une petite fenêtre...
- Et c'est là que vous avez reconnu l'accusé?
- Oui. J'ai reçu comme un coup de masse.

- Pourquoi?
- Il n'avait plus sa barbe.
- Quel genre de relation entreteniez-vous avec l'accusé?
- Je m'arrêtais au comptoir de temps en temps pour parler. Il travaillait de soir. Je partais juste comme il arrivait.
- Et vous ne l'avez jamais reconnu avant ce soir-là?
- J'aurais dû?
- Son nom? Jamais vous ne vous êtes interrogé sur son nom?
- Vous posez-vous des questions sur le nom des gens que vous rencontrez, vous?
- Donc, c'est la barbe qui a fait que...
- Oui. La barbe. Sans ça j'aurais tout de suite su. À cause de la cicatrice. Vous comprenez, ce n'est pas une chose qu'on oublie facilement. Même après vingt-cinq ans.
- Que voulez-vous dire?
- La coupure qu'il a sur la joue gauche. J'étais là quand c'est arrivé.
- Seriez-vous disposé à en parler?
- ...
- Vous savez que votre témoignage... que tout ce qui concerne l'accusé pourrait être utile à ce procès. Conserver pour vous certaines informations essentielles voudrait dire que...
- Ça va! J'ai compris! Ne nous mettez pas dans le même panier!
- Quand vous dites que « c'est lui », à qui pensez-vous?
- Mais à Émile Davidson, quelle question!
- Vous connaissiez l'accusé, Émile Davidson, avant qu'il ne soit engagé à l'Hôtel?
- Je le connaissais, mais je ne l'ai pas reconnu. C'est pourtant simple à comprendre! Il a déjà travaillé au Forêt Noire. Il y a vingt-cinq ans...
- Dans quelles circonstances?
- Je devais avoir dix-sept ou dix-huit ans. Lui, quatorze. Je commençais comme cuisinier à l'Hôtel. Un jour, le patron l'a mis sur l'épluchage de pommes de terre. C'est comme

ça que je l'ai connu. Je lui parlais pour le désennuyer. Il a fait un an, jusqu'à la mort du patron. Après ça, je l'ai perdu de vue.

– Jusqu'à ce que vous le reconnaissiez la nuit de Noël?

– C'est ça.

– Vous avez dit que vous saviez comment il s'était infligé cette blessure à la joue...

– C'était le patron... Le patron lui avait fait ça pour le punir, je crois.

– Le punir?

– Je ne connais pas le fond de l'histoire. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai vu le patron... qui coupait la joue. Je regardais par l'entrebaillement de la porte de la cuisine. Je l'ai ramassé après. Il saignait comme un cochon.

– Vous n'avez pas prévenu quelqu'un? La police?

– Non. J'avais peur d'être renvoyé.

– Diriez-vous qu'Émile Davidson était votre ami à l'époque?

– Oui, en quelque sorte.

– Croyez-vous que lui vous ait reconnu après tant d'années?

– Oui. Je crois.

– Dans ce cas, pourquoi ne vous en a-t-il rien dit?

– Je ne sais pas... Je ne sais pas pourquoi il n'a rien dit...

– De quoi parliez-vous avec monsieur Davidson?

– Je n'ai jamais rien su de ses intentions, si c'est ça que vous voulez savoir.

– Mais n'avez-vous jamais remarqué quelque chose d'étrange dans son comportement?

Un changement?

– Bien, il était toujours un peu... bizarre. Comme cette manie qu'il avait de regarder sans arrêt derrière son épaule. Mais à part ça... Quand je lui parlais, j'avais l'impression de le connaître depuis des années. Je pense qu'il me rappelait...

– L'adolescent qu'il était?

– Non. Il me rappelait David Émilien. Le patron... Lui aussi, il avait une barbe.

Jour 4

- Qui vous a dit ça?
- Monsieur Davidson, je vous rappelle que c'est moi qui pose les questions.
- Mais enfin, voulez-vous me dire qui vous a dit ça?
- Au sujet de la cicatrice?
- Les cheveux. L'histoire des cheveux.
- C'est donc vrai?
- ...
- Votre silence est inquiétant. Tout autant que votre comportement...
- Je ne suis pas malade comme lui!
- Entendez-vous des voix, vous aussi? Le bon Dieu vous parle-t-il, Monsieur

Davidson?

- ...
- Ou peut-être parlez-vous seul?
- ...
- Est-ce normal à votre avis?
- Je ne parle pas tout seul!
- Dans ce cas, avec qui faites-vous la conversation?
- Avec lui. Lui assis juste là.
- Monsieur Casgrain. C'est son nom.
- Je suppose que c'est lui qui vous a tout dit?
- Encore une fois, je vous rappelle que c'est moi qui pose les questions ici.
- ...
- Monsieur Casgrain a permis de faire avancer l'enquête. Il est un témoin important de votre passé.

- Mon passé?
- Oui, votre passé.
- Qu'est-ce qu'il a dit sur mon passé?
- Que vous aviez déjà travaillé à l'Hôtel. À quatorze ans. Est-ce exact?
- Vous n'êtes pas obligé de répondre. De toute façon, nous avons suffisamment de preuves...
- C'est vrai. C'est vrai, j'ai déjà travaillé au Forêt Noire.
- Bien! C'était important pour vous, ce travail?
- Ce l'était pour ma famille.
- Que voulez-vous dire?
- C'est comme ça qu'il se débarrassait de moi.
- Qui? Votre père?
- Oui! Mon père se débarrassait de moi! Une chance que j'avais le patron! Je me tuais pour lui...
- Pardon?
- Je me tuais à l'ouvrage! C'est lui qui me l'avait demandé!
- Ce que vous dites n'est pas très clair, Monsieur Davidson.
- Je pense que je l'aimais, lui.
- Votre patron?
- C'était normal, non? Avec un père comme le mien... Je n'aurais pas dû?
- Monsieur Davidson, nous allons reprendre depuis le début.
- Pourquoi il a fait ça, hein? Pourquoi il m'a obligé à faire ça? Pourquoi?
- Monsieur Davidson, votre discours est...
- Regardez-moi la figure! C'est sa faute!
- ... décousu.
- C'est un souvenir de lui? Ah, bon.
- Votre Honneur...

- Si tu m'aimes... Si tu m'aimes, m'aimes. Oui, je l'aime. Oui, je t'aime...
- Votre Honneur, l'accusé n'est pas bien...
- Les patates! Plus vite! Tu joues à faire le mort ou quoi?

23 novembre

Jamais deux sans trois. Pourriture de proverbe! Et en moins d'un mois!

Bonjour, moi c'est Betty!

Émilien. David Émilien. Pour vous servir, Mademoiselle.

Oh, mais c'est que vous pouvez dire «Madame», je suis mariée!

Sur un plateau d'argent, Betty à croquer. Un biscuit, la jolie brune. Comment résister? Je vous le demande, comment résister? Je lui ai donné sa clef...

Chambre 333.

... tout en tripotant le passe-partout derrière le comptoir. Ne me demandez pas si je l'ai regardée monter...

Au revoir, Betty, et à bientôt.

Le hall s'est vidé rapidement. Je me suis assis. Il ne s'est rien passé. Pas de voix. Pas de pensées. Rien. Même l'escalier maudit était désespérément vide. Le lecteur gauche tournait. J'entendais la même musique de fond.

23 h 3.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac.

23 h 13.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac.

23 h 23.

Tic-tac. Tic-tac. Tic...

Oh, mais... Qu'est-ce que je voyais? Un biscuit descendait l'escalier, cheveux détachés. Betty, mon bébé! Elle venait vers moi!

Est-ce que vous pourriez m'indiquer le bar?

Passez le salon. Tournez ensuite à gauche. C'est là le bar. Mais vous ne voulez pas rester avec moi? Discuter un peu de ces grands cernes que vous avez sous les yeux? Non. Elle me tournait déjà le dos. Un peu rondelette. Ses cheveux jusqu'aux fesses.

Si tu pensais que tu allais t'en tirer comme ça!

Idiote!

Dans ma loge, il y a un grand sac noir. Il faut fouiller un peu au fond du placard. Il est là. Plongez la main dedans. Surprise! Allez-y! Choisissez ce que vous voulez!

Pour toi, le biscuit, se sera... Attends, tu vas voir que tu vas dormir... Attends... Je l'ai bien vu ton problème. Il est dans les poches que tu as sous les yeux... C'est ça, hein?

Je sors de la loge. Un coup d'oeil vers l'escalier... Toujours rien. La voie est libre.

23 h 33.

Passez le salon. Tournez ensuite à gauche. Vous voyez, je vous l'avais dit, il est là, le bar. Et Betty aussi.

Tu pensais que tu allais t'en tirer comme ça?

Naïve!

Trois petites cuillerées et le tour est joué! Placez au chaud et bon dodo! Ah! ce que je suis poète quand je veux... Je suis retourné au comptoir.

0 h 3.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac.

0 h 13.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac.

0 h 23.

Tic-tac. Tic-tac. Tic...

Oh, mais... C'est la rondelette les cheveux aux fesses.

Je pense que je suis fatiguée.

Ça se voit. Allez donc vous coucher. J'irai vous retrouver.

Il a bien levé un sourcil, le biscuit, mais il a quand même monté l'escalier. Déboulera, déboulera pas...

0 h 33.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac.

Encore une demi-heure. Le ventre me gargouille. Tantôt, je m'offrirai Betty sur un plateau d'argent.

Croque, croque, croque.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac.

Vous croyez que je ne sais pas ce qui va arriver? La première fois, d'accord, mais pour

la troisième... Oui, oui il y en avait déjà dans la cabane. Des synthétiques. Les vraies, ça a commencé en même temps que le bras dans le mur. D'ailleurs, je me demande bien où il est celui-là...

0 h 43.

Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac.

0 h 53.

Tic-tac. Tic...

La porte s'ouvre sur trois clients. Une femme. Deux hommes. Je souris. Ils montent. Le hall est de nouveau vide. Le lecteur gauche tourne. J'entends la même musique de fond.

1 h 3.

Tic...

Le passe-partout est derrière le comptoir. Je ne le tripote pas, je m'en empare. Est-ce que je n'ai pas vu quelque chose dans l'escalier? Comme si le mur avait ondulé?

Très bien, je prendrai l'ascenseur.

13 janvier

15 h 3

– Émilien, ce n'est pas son vrai nom?

– Non.

– Qu'est-ce que c'est, alors?

– Davidson. Émile.

– Pourquoi on ne me l'a pas dit avant?

– Parce que vous étiez toujours suspect.

– Et maintenant? Je suis quoi maintenant?

– Témoin principal.

– Qu'est-ce que je suis censé vous dire?

– Comment vous en êtes venu à engager l'accusé. Le rapport dit qu'il travaillait comme concierge au Forêt Noire.

– Concierge... Je n'aime pas tellement la formule. Disons qu'il était préposé à l'accueil.

Il s'est présenté à mon bureau un beau matin. C'était un vendredi au mois de septembre. Je venais tout juste d'acheter l'Hôtel.

– Continuez.

– Il a dit : « Je suis de retour. » Je l'ai regardé : bronzé, un beau visage, grand, propre.

Je l'ai imaginé dans un uniforme de l'Hôtel. Il cadrait et je venais de perdre mon employé de nuit à la réception. C'est comme ça que je l'ai engagé.

– Sans autre formalité?

– Non.

– « Je suis de retour. » Vous n'avez pas trouvé cela... étrange?

– Pourquoi? Il arrivait de l'Ouest. Parfaitement bilingue. Il voulait que je lui trouve quelque chose à faire. N'importe quoi. Il était même prêt à éplucher des pommes de terre! Il m'a dit : « Je m'appelle Émilien. David Émilien ». Il avait une poignée de main vigoureuse, je

m'en souviens très bien.

– David Émilien...

– Quand je pense! Ce n'est pas son vrai nom! Qui vous a renseigné?

– Lui-même quand il s'est livré. Et votre cuisinier, monsieur Casgrain, a confirmé le tout.

– Mais pourquoi est-ce qu'il disait...

– Nous ne le savons pas. Le rapport médical devrait éclaircir l'affaire. Savez-vous qui était David Émilien?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– C'était un ancien propriétaire du Forêt Noire.

– Il y a longtemps de ça?

– Avant la Seconde Guerre mondiale. Il est mort en 1970 d'une attaque d'hémiplégie. Ça m'étonne que vous n'ayez jamais entendu parler de lui. Il a régné un bon bout de temps sur l'Hôtel. Sa photo est accrochée le long de l'escalier principal.

– Vous savez, je ne suis gérant que depuis quelques mois, alors... Est-ce que Casgrain l'a connu?

– Oui. À ce qu'il paraît, il avait un double visage. Serviable et aimable avec la clientèle; tyrannique avec les employés. On l'admirait et le craignait tout à la fois.

– Mais quel lien pouvait-il avoir avec cet...comment l'avez-vous appelé?

– Émile Davidson.

– Il ne me semblait pas très âgé quand je l'ai engagé.

– Il a près de quarante ans.

– Et il aurait connu ce Émilien?

– C'est le procès qui le dira. Pour l'instant, nous n'avons que sa déposition.

– J'aurai à témoigner?

– Ça va de soi. Vers la mi-février. Le juge devrait faire des excuses publiques. Vous comprenez...pour la méprise?

– Oh, ça! Moi, du moment que vous avez votre coupable et que ce n'est pas moi.

- On a le coupable, mais pour ce qui est des cadavres...
- Comment? Vous...
- Non. Nous ne les avons pas encore.

Jour 5

- C'était le meilleur ami de mon père.
- David Émilien était le meilleur ami de votre père?
- C'était le meilleur ami de mon père et il a fait ça. Regardez ma joue. C'est lui.
- Comment est-ce arrivé? Monsieur Casgrain n'a pas pu le dire, mais vous, pourriez-vous en parler?
- Je le sais bien qu'il ne me veut pas de mal, le cuisinier. Il me parlait. Et il m'a soigné aussi. Croyez-vous que je l'avais mérité?
- Personne ne mérite d'être maltraité, Monsieur Davidson.
- Mais c'était pour la même raison que mon père!
- Que voulez-vous dire?
- La bottine et le couteau. Pour la même raison. Ça n'a pas été mes jours de chance, ces jours-là.
- ...
- Ce n'était même pas ma faute! C'est comme ce que j'ai dit pour le reste. Il y avait quelque chose en dedans de moi qui me disait : « Fais-le donc! ». Alors je jouais avec. C'est tout.
- Et il vous a entaillé la joue? Il vous a défiguré pour vous punir de vous donner du plaisir?
- Cette fois, j'avais fait autre chose aussi.
- Une chose que la Cour devrait savoir?
- Oui. J'avais volé une clef.
- Et?
- C'était la clef d'une chambre occupée.
- Continuez.
- Les cheveux. Ils étaient si doux; ils sentaient si bon!

— ...

— La cliente dormait. J'ai approché du lit. Je lui ai touché sans qu'elle se réveille. Doux, doux comme de la soie! Je n'ai pas pu m'en empêcher. J'ai mis ma main gauche — je suis gauché — dans ma culotte.

— Et le propriétaire est arrivé?

— Je pense qu'il m'avait vu voler la clef. Il devait m'avoir suivi. Il m'attendait dans le corridor. J'ai vu la colère dans ses yeux...

— Le reste est-il conforme au témoignage de monsieur Casgrain?

— Oui. Croyez-vous que je l'avais déçu?

— La déception n'excuse en rien le châtement.

— Ou peut-être qu'il m'en voulait? Il croyait sûrement que j'étais le responsable de ce qui arrivait à mon père?

— Vous pensez que son internement a quelque chose à voir avec vous? La maladie de votre père ne peut être portée que par lui, tout comme la vôtre...

— Quoi, la mienne? Je ne suis pas fou!

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Je ne suis pas comme lui!

— Ce n'est pas non plus ce que j'ai dit, mais vous n'arriverez à rien en refusant toujours d'admettre que vous êtes malade, Monsieur Davidson. Maintenant, pourriez-vous dire à la Cour ce qui a poussé votre père à vous envoyer travailler à l'Hôtel de son meilleur ami?

— Je l'ai déjà dit. Il voulait se débarrasser de moi.

— Il ne vous aimait pas?

— C'est mon frère Pierre qu'il aimait.

— Et vous, aimiez-vous votre père?

— Ce détraqué? Jamais! Surtout pas après le coup de la bottine!

— Monsieur Émilien était-il un père pour vous?

— Pourquoi vous dites ça?

- N'était-il pas gentil avec vous avant cet incident dont nous avons parlé tout à l'heure?
- Pourquoi vous appelez ça un incident?
- Pardonnez-moi. Pourriez-vous quand même répondre à la question?
- Oui, il était gentil avec moi. Avant.
- Mais était-il un père pour vous?
- Non. Il était ma mère. Il était ma mère, puis il est devenu mon père.
- Pourriez-vous être plus clair, Monsieur Davidson?
- Non, je ne peux pas. Je ne peux pas parce que je ne me souviens pas d'elle. Il y a comme un blanc en ce qui la concerne. Mais je ne crois pas que je l'aimais. C'était de la haine tout ça.
- Monsieur Davidson, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, nous allons aborder un autre sujet.
- Comme quoi?
- Cette attirance que vous avez pour...
- Pour quoi? Dites-le! J'ai une attirance pour la chevelure! Dites-le!
- Alors, vous ne le niez pas?
- Pourquoi je nierais? C'est vrai. De toute façon, je préfère ça à l'autre chose que vous prétendez que je suis.
- Et cet amour pour les cheveux...
- Pas n'importe quels. Ceux des femmes.
- Cet amour pour les cheveux a-t-il un rôle à jouer dans le crime que vous avez commis?
- Quel crime? Mon seul péché, c'est d'aimer les cheveux.
- Les femmes, Monsieur Davidson, qu'avez-vous fait des femmes?
- Je n'ai rien fait. C'est lui, le fou. C'est lui, le coupable. Pas moi.

Jour 6

- Coulibaly. Marie. 36 ans. Mariée. Trois enfants. Femme de chambre au Forêt Noire?
- Oui, M'sieur.
- Madame Coulibaly, la Cour se demande pourquoi vous avez mis tout ce temps avant de faire votre déclaration.
- J'avais peu' , M'sieur.
- Peur de l'accusé?
- Ben, il au'ait pu di'e que j'avais t'ahi son sec'et.
- Monsieur Davidson avait un secret? Votre déclaration n'en fait pas mention.
- C'est pa'ce que je l'ai pas dit, M'sieur. Il est un peu biza'e, vous savez.
- Qu'est-ce que vous savez? Qu'est-ce que vous n'avez pas déclaré?
- J'ai dit qu'il pa'lait tout seul. C'est v'ai. Il volait dans les sacoches aussi. Et je l'ai dit.
- Oui, bien sûr. Mais ce qui intéresse la Cour, Madame Coulibaly, c'est ce dont vous n'avez pas osé parler.
- J'ai peu'.
- Vous n'avez rien à craindre. L'accusé est derrière les barreaux.
- ...
- Nous vous écoutons.
- Une fois... Une fois il m'a p'is pou' se p'otéger. C'était dans le co'ido' à côté de ma chamb'e.
- Pour se protéger de quoi?
- Du b'as.
- Du bras?
- Oui. Il m'a tout 'aconté. Il y avait un b'as qui so'tait du mu'.
- Un bras qui sortait du mur?

– Oh, mais moi je le voyais pas. Et vous non plus, vous l'auriez pas vu. C'était dans sa tête à lui.

– Une hallucination en quelque sorte?

– Je ne sais pas comment on peut appeler ça. Il était te'o'isé! Il me tenait devant lui en c'iant: « Laissez-moi! Fichez le camp! Je sais que c'est vous! Je vous ai 'econnu! ». Il avait les yeux so'tis de la tête! C'est v'ai.

– Et vous croyez qu'il voyait souvent ce... ce bras?

– Je ne sais pas, M'sieur. Il était c'aintif, en tout cas, pa'ce qu'il 'ega'dait souvent de'iè'e son épaule.

– Madame Coulibaly, y a-t-il autre chose que la Cour devrait savoir et que vous ne dites pas?

– ...

– Vous savez que votre témoignage... que tout ce qui concerne l'accusé pourrait être utile à ce procès. Conserver pour vous certaines informations essentielles voudrait dire que...

– Est-ce que... Est-ce que vous allez fai'e du mal à mon ma'i et à mes enfants si je vous dis ce que vous voulez savoi'? C'est pas leu' faute à eux.

– Madame Coulibaly, vous savez quelque chose à propos des femmes que nous recherchons?

– Non...

– Madame Coulibaly!

– Il les a pas tuées.

– Je vous demande pardon?

– Il les a pas tuées.

– Mais...

– Je les nou'issais.

– Quoi?

– Il y a une cabane dans le bois.

– Le bois derrière l'Hôtel? Mais nos policiers l'ont fouillé!

- C'est p'ofond le bois. T'ès p'ofond. La cabane, elle est difficile à t'ouver, vous savez.
- Comment avez-vous pu...?
- Je l'ai suivi une fois. Et puis, c'est éc'it dans son jou'nal.
- Son journal?
- Oui, le jou'nal de m'ieur Émilien.

Jour 6

13 février

16 h 39

La neige dure crisse sous les pas. L'étroit sentier n'est éclairé que par le faisceau d'une lampe de poche. C'est la pleine lune pourtant, mais la densité des résineux empêche sa lumière de se rendre jusqu'au sol. Soudain, le piétinement cesse.

« Elle a dit tout droit?

– Oui.

– C'est abrupt! Et il y a de la glace, en plus!

– Fais pas d'histoire! Avance! »

La marche reprend. Le chemin, lui, descend. De plus en plus profondément. Longtemps.

« On y voit rien! Tu imagines l'été, toi?

– Voyons, y a jamais personne qui vient ici.

– Y avait lui.

– C'est pas pareil! Il est fou! »

Au fond du ravin, les semelles plongent dans un ruisseau épargné par le gel. Le tracé devient sinueux; se rétrécit. Aucun indice dans la neige. Rien pour guider à part un petit renfoncement.

« Tu crois vraiment qu'il a traîné ses victimes jusqu'ici?

– Je te l'ai dit, il est fou! »

Les arbres forment une voûte impénétrable. La proximité des troncs laisse à peine passer les marcheurs.

« Elle a menti! Une cabane dans un endroit pareil! »

Mais elle est bien là. Encore un peu et vous la trouverez. C'est une cabane en bois rond. Tellement petite qu'on pourrait croire qu'elle a été construite pour des enfants.

« Eh, regarde! »

La lampe éclaire une vitre sale. Un lourd cadenas est accroché à la porte.

« T'as la clef? »

La porte résiste un peu, puis elle s'ouvre. L'odeur de pourriture est atroce. Faites attention, Messieurs, vous allez buter contre la table!

« Bon Dieu! J'ai cru que c'était des vrais!

– Non, regarde les mèches, elles sont collées... Quoi? Tu croyais qu'il scalpait les femmes?

– C'est pas toi qui dit qu'il est fou? »

Des doigts passent à travers un trou du plancher. Un râle vient mourir sur les lèvres.

« T'as pas entendu quelque chose? »

Un bras se tend vers une autre épaule. La secoue faiblement. Rien.

« Comme quoi? »

La main se pose sur la forme allongée. Elle aussi respire. Elles respirent toutes les trois.

« Eh! il y a quelqu'un là-dedans? »

Un oeil se colle à l'ouverture, fixe longuement, puis la paupière cligne enfin. L'homme recule, effrayé.

« Il y a quelqu'un là-dedans!

– Quoi?

– Il y a quelqu'un j'te dis! »

Une par une, les planches cèdent. Ce que l'éclairage révèle n'a pas de nom.

« Sacrebleu!

– Elles sont vivantes!

– Les trois? Mais comment...?

– Je ne sais pas... Appelle les autres et dis-leur qu'on a besoin d'eux.

– Sacrebleu! »

3 décembre

- Est-ce que c'est à votre goût? Vous aimez ça?
- Ce n'est pas mauvais, mais t'étais pas obligé de me faire passer pour le fou. On s'entend, Émile? C'est toi, le détraqué. Et tout le monde le sait.
- Oui, bien sûr. Vous croyez qu'ils vont venir bientôt?
- Non, Émile. Ils ne viendront pas. T'as encore tendance à attendre que les autres te disent quoi faire à ce que je vois. T'as pas compris? Tu joues au même jeu qu'avant?
- Je ne suis plus comme vous dites! Je vais y aller me livrer, vous allez voir!
- T'es un bon garçon, Émile, quand tu veux. Fais attention qu'ils ne trouvent pas ça, par exemple. Cache-le!
- Dans la cabane?
- Dans la cabane.
- Dites, vous m'en voulez pas trop d'avoir parlé du bras?
- Ça te terrorise, hein? Avoue que je te fais peur!
- La fois où j'ai vraiment eu peur, c'est avec le couteau. Pourquoi vous m'avez fait ça? Pourquoi? Je vous aimais, moi.
- T'avais dépassé les règles, Émile. Mais n'y pense plus. C'est de l'histoire ancienne maintenant.
- ...
- Oh, arrête de boudier, veux-tu! Qu'est-ce qu'il y a? Tu ne m'aimes plus?
- Non... Je veux dire, oui. Oui, je vous aime.
- Bon, c'est mieux!
- Vous allez me laisser tranquille si je me livre?
- Je ne te laisserai jamais tranquille. T'es mon bras droit, Émile. Maintenant, signe ton oeuvre.
- Je ne peux pas! Ils vont croire que je suis parano!

- Mais c'est ce que tu es, Émile! Je te l'ai dit tout à l'heure. T'es pa-ra-no.
- À cause de vous, Monsieur Émilien.
- Signe!

David Émilien

Louis

1976

– Je suis jaloux. J'ai bien réfléchi. Je suis jaloux, c'est ça mon problème.

– ...

– Quoi? Pourquoi vous me regardez avec ces yeux-là? Vous ne me croyez pas?

– ...

– Vous savez de qui? Ma douce-moitié. Elle me rend vert, c'est pas mêlant. Ça vous en bouche un coin, hein? Eh, eh... Vous ne saviez pas encore qu'elle existait, celle-là!

– ...

– Je peux encore vous en apprendre. J'ai tout plein de petits secrets cachés au fond de moi, monsieur le psychanalyste. Ça vous intéresse, n'est-ce pas? Derrière vos lunettes – vous savez que vous me faites penser à un hibou? – vous êtes à la recherche de cette chose qui fera que je ne reviendrai plus dans votre bureau, non? Bon débarras! Il me rendait la vie épouvantablement misérable! C'est ce que vous vous dites, j'en suis certain! Mais, j'ai de petites nouvelles pour vous... J'ai trouvé matière à appliquer votre précieux savoir, monsieur le psy. Je suis jaloux. Tout simplement. Jaloux.

– ...

– Oh, je sais, ce n'est pas un très beau sentiment... mais je l'envie, voyez-vous, je l'envie. Elle est avec moi depuis des années et tout ce que je trouve à faire c'est... c'est de la trouver plus belle que moi. Si vous saviez le regard que *les autres* ont pour elle... Si vous saviez à quel point je suis différent... Ce n'est même pas une question de personnalités! On s'entend bien, mais...

– Mais?

– Mais l'esthétique gâche tout.

– ...

– Elle est belle. Pas moi. C'est pour ça que je suis rendu où je suis rendu. Si je suis dans un bureau avec un hibou. Vous comprenez? Je suis jaloux de la beauté de ma douce-

moitié. Et qu'est-ce que je suis sensé en penser, hein? Elle est une femme et je suis un homme. Je devrais être content qu'elle soit belle! Mais, non! Je suis jaloux! Pas content, jaloux!

— ...

— Les autres hommes la regardent avec des yeux de cochons. Croyez-vous que je devrais être jaloux d'eux à la place? Que je devrais avoir envie de les tuer? Même pas! C'est elle, le bobo. Elle et personne d'autre!

— Avez-vous peur qu'elle se détache de vous?

— Taisez-vous! Elle ne peut pas s'éloigner de moi! Jamais! Qu'est-ce que vous racontez? Je l'aime et elle m'aime! Regardez-moi, c'est de moi qu'on parle! Non, je ne veux pas la partager! Mais oui, je suis inquiet! Et oui, je désire la posséder exclusivement! Faites-vous exprès pour me mettre en colère?

— ...

— Pardon. Je me suis emporté. Tout ça est tellement absurde! Souligner la différence physique entre un homme et une femme... Dire qu'elle est belle et que je suis laid... Je dois être... Je dois attacher trop d'importance à la beauté du corps. Ce que j'ai en dedans, c'est aussi ça, la beauté, non?

— ...

— Mais plus j'y pense et plus je me dis que mon âme aussi est laide. Est-ce que ça se peut, un homme qui n'a rien que des défauts? Je fais des choses...

— Quel genre de choses?

— Des choses. Dites, vous croyez que je divague parfois? Vous croyez qu'un jour vous ne pourrez plus rien pour moi? Je vous trouve bon de restez là à m'écouter.

— Vous parlez, je vous écoute.

— Ouais... Et que pensez-vous de mon visage? Je suis certain que vous vous dites qu'il y a plus laid que moi. Mais ça, c'est parce que vous ne pouvez pas imaginer ce que je fais le soir.

— ...

— C'est terrible, ce que je fais. Contraire à la loi. Et j'entraîne ma douce-moitié là-

dedans. Ensemble, on fait des choses... Je vois votre regard qui s'allume. Vous aimeriez savoir ce que je fais de si horrible?

– ...

– Vous ne répondez pas? Très bien, alors vous ne saurez rien. C'est votre problème. Si je ne parle plus, votre cahier de notes ne se remplit plus.

– Nous pouvons mettre fin à l'entretien, si vous le désirez.

– Êtes-vous fou? Je suis ici parce que j'en ai besoin! Vous ne me laisserez pas tomber comme ça! Je ne suis pas une vieille chaussette! Je parle si j'ai envie de parler!

– ...

– Je n'ose pas vous dire ce que je fais parce que... parce que je sais que ce n'est pas correct, mais que je le fais quand même. On dirait que j'aime ça parce que c'est contraire à la bonne conduite. Je me fous pas mal de ce que pensent les gens. Je vous l'ai déjà dit. C'est sûrement pour ça que je suis si bizarre. Et puis, j'ai peur d'être malade, vous savez. À cause de ce que je fais. Je veux dire plus malade que je ne le suis déjà.

– Vous vous pensez fou?

– Je ne suis pas fou! Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas normal!

– ...

– J'ai peur de vous dire ce que je fais parce que... parce que *les autres* ne doivent pas savoir. Mais en même temps, je sais que vous êtes le seul à pouvoir vraiment m'aider. Je ne dois pas être facile à suivre, non? La jalousie... Les choses que je fais... Vous allez m'aider encore longtemps?

– Qu'entendez-vous par « encore longtemps » ?

– Je ne sais pas... Peut-être que... vous allez vous fatiguer de me voir... Mais avant que ça arrive, il faut que je vous dise... C'est difficile à croire, mais... je me sens traqué. Bientôt, *ils* le sauront tous!

– ...

– Pas que je suis jaloux. Non. *Ils* vont savoir ce que je suis en réalité. Et tout est déjà amorcé. Tout à l'heure, en entrant dans l'immeuble, j'ai vu *un autre*. Je ne savais pas qu'*ils* me

suivaient jusqu'ici. Il va falloir que je sois plus prudent.

– Un homme qui vous regardait?

– Dans la salle d'attente.

– Le concierge?

– Peu importe! Il peut voir comme *les autres*! Je l'ai senti.

– ...

– Écoutez-moi. Vous êtes le seul à pouvoir m'écouter. Cet homme voyait! *Il* a eu un petit sourire en me regardant traverser la pièce! Ses yeux allaient et venaient le long de mon corps. Et *il* riait de moi! *Il* riait! C'est du même genre que *l'autre* qui regarde ma douce-moitié. Certain!

– Que voulez-vous dire?

– Je n'ai plus que des mauvais sentiments. C'est terrible à dire, mais je n'éprouve que ce que je ne devrais pas éprouver. Qu'est-ce que je suis en train de lui faire, hein? Qu'est-ce que je suis en train de lui faire subir? Je suis un imbécile! J'entends une voix me dire – savez-vous, ça doit être Dieu. Pourquoi pas? – une voix qui me dit : « Il faut avoir confiance en elle, voyons! Pourquoi vouloir l'épouser si vous convoitez sa beauté et redoutez qu'elle ne vous fasse faux bond? » C'est de la bouillie pour les chats! D'abord, qui a dit que je voulais l'épouser? Alors, je réponds à la voix : « Je vous demande pardon, Dieu ou qui que ce soit qui me parle, mais je n'ai jamais pensé l'épouser. Vous divaguez plus que moi, là. » Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur le psy, c'est ce que je devrais répondre à la voix, non? C'est ce que je devrais répondre parce que je n'ai pas besoin de changer les rapports entre elle et moi. C'est déjà assez compliqué comme ça!

– ...

– Nous sommes très proches l'un de l'autre. Je crois que ça suffit. Elle sait tout de moi, je sais tout d'elle. Enfin, j'aimerais tout savoir d'elle. Mais, on dirait qu'il y a des choses qui m'échappent depuis quelque temps. Des choses que je préférerais de ne pas voir et qui me font peur. Dites, si vous pouviez me croire aujourd'hui, j'en serais vraiment très heureux. Il y a une lueur de bon sens dans les propos que je rapporte, je le jure! Je ne suis pas aussi fou qu'on peut

le penser! C'est vrai que j'ai l'air de perdre le nord, mais c'est une fausse impression.

– Parlez-moi de vos agissements « innommables ».

– Comment savez-vous que je suis venu pour ça?

– Vous avez abordé le sujet tout à l'heure.

– C'est parce que je ne peux pas.

– ...

– C'est-à-dire que je ne peux pas maintenant.

– Et quand le pourrez-vous?

– Quand je saurai si vous êtes comme *les autres*, monsieur. Sans vouloir rabaisser ce que vous êtes, il me faut cette information avant de pouvoir révéler quoi que ce soit. Qui peut me dire que vous êtes vraiment différent? Je ne remets pas en question votre statut. Votre bureau est bien celui d'un psychanalyste. Vous représentez l'autorité à mes yeux. Je suis venu vous consulter en gardant cela en tête. Mais c'est ce qu'il y a derrière votre enveloppe corporelle qui m'intrigue et fait que je me questionne.

– ...

– Vous pouvez voir à travers les vêtements?

– Je vous demande pardon?

– Je vous dis ça parce que *les autres*, eux, le peuvent. Tous. Je ne divague pas. *Les autres* ont un corps comme vous et moi, mais c'est une enveloppe. En dedans, ils sont différents. Ils ont quelque chose qui leur permet de voir ce que, nous, on ne voit pas. C'est comme ça depuis la Création. Ils sont vraiment en train de nous envahir. Si je vous divulgue le secret, il va falloir le garder pour vous. C'est très important. Et soyez indulgent. Vous n'entendrez pas une telle histoire ailleurs, c'est certain...

– ...

– La voix. C'est elle qui m'a tout raconté. Elle m'a envoyé jusqu'à vous pour que je vous fasse part de ce que je sais. J'ai de bonnes raisons de croire que Dieu est cette voix. Je lui ai déjà demandé, mais elle s'est contenté de me dire... Oh!, et puis, pourquoi je vous dirais ça? Ce n'est pas ce qui est important. Ce qui est important, c'est que l'on est envahi.

– Qui nous envahit?

– « Vous serez mon seul apôtre. Vous devrez propager la Vérité. Elle seule peut sauver le monde. » Dites-moi, qui à part Dieu peut dire une telle chose? Je n'avais jamais entendu ça de ma vie! Il s'en est fallu de peu pour que je me prenne pour le Christ! Mais je ne suis pas aussi tête enflée! Non. Je ne suis pas le Christ. Je suis plutôt un messenger. C'est ça. Un messenger de Dieu. J'ai été envoyé par Dieu. À une certaine époque, on m'aurait expulsé de l'Église parce que je blasphème. Je suis chanceux de vous avoir. Non seulement vous ne pouvez pas me dire de sortir, mais en plus vous m'écoutez jusqu'au bout. Il le faut. Mais, ça ne vous choque pas?

– ...

– Vous faites bien de ne pas me répondre. C'est mieux. Vous savez quoi? Vous aussi vous avez été élu par la voix. C'est vrai! Si elle m'a conduit jusqu'à vous, c'est parce qu'elle veut vous mettre au courant. Qu'elle veut que vous m'aidiez! Alors, allez-vous me tendre l'oreille?

– ...

– J'en ai vu des spécialistes avant de me retrouver ici. Il paraît qu'il fallait absolument que je vous consulte. Je suis malade. La maladie de l'âme. Pas bien loin de la possession, en vérité.

– Hum!

– Je vous ai dit que tout a commencé avec la Création? Ce n'est pas pour me vanter, mais je suis le seul à être au courant de ce qui s'est réellement passé. Le seul à savoir la Vérité. La Bible est lue depuis des millénaires. Des millions d'humains ont été trompés par ce qu'il y a dans les pages saintes. Quand on y pense, c'est affreux de naître et mourir dans l'ignorance. Affreux, vraiment, de ne pas savoir... Il y a un oubli dans la Genèse. Je suis le seul à le savoir. Vous permettez que je cite?

– ...

– « Le Seigneur Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant. [...] Le Seigneur Dieu fit tomber

dans une torpeur l'homme qui s'endormit; il prit l'une de ses côtes et referma les chairs à sa place. Le Seigneur Dieu transforma la côte qu'il avait prise à l'homme en une femme qu'il lui amena. L'homme s'écria : "Voici cette fois l'os de mes os et la chair de ma chair, celle-ci, on l'appellera femme car c'est de l'homme qu'elle a été prise." ».

– C'est un beau texte.

– Oui, mais on a omis de dire quelque chose. Adam et Ève ne sont pas la première création de Dieu. Dieu a d'abord engendré le ciel et la terre; le jour et la nuit; les continents et les mers. Il a fait naître la verdure et a inventé les espèces animales. Il y avait autre chose aussi. Je le tiens de la voix, celle de Dieu lui-même peut-être...

– ...

– Dans la Bible, il est dit : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa; mâle et femelle il les créa ». Je me demande où est donc le *le*?

– Le *le*?

– Oui. « À l'image de Dieu, il *le* créa. » Ce n'est pas Adam puisqu'Adam est dans la deuxième partie, avec Ève : « Mâle et femelle, il *les* créa. » Le mâle, c'est Adam. La femelle, Ève. Où est le *le*?

– ...

– J'ai cherché pendant longtemps. Je pensais d'abord que j'avais mal interprété la citation, mais la voix m'a éclairé! Il y avait trois êtres humains! Et ni Adam ni Ève ne sont à l'image de Dieu! C'est l'Autre qui l'est. L'Autre!

– ...

– Vous ne comprenez pas, hein? Vos grands yeux de hibou s'interrogent, on dirait... C'est simple, pourtant. La Genèse ne fait pas mention d'un troisième homme. En fait, je dis « troisième », mais c'était plutôt le « premier ». Il était le véritable. Mais il s'est sauvé parce qu'il était laid.

– Parce qu'il était laid?

– Laid. C'est ça.

– ...

– L'erreur de Dieu. En faisant le premier homme à son image, il s'est tout simplement trompé. Il n'a pas trouvé mieux que de le renier. Ce n'était pas très gentil de sa part. J'en conviens.

– Comment était ce premier homme?

– Ça vous intéresse, hein? N'est-il pas vrai que nous devons voir le Très-Haut comme une entité composée de plusieurs êtres? Dieu est Trinité. Vous le savez? Il est le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Seulement, ce n'est pas ce qu'il m'a dit; ce n'est pas ce que la voix m'a dit... J'ai l'impression de blasphémer, de renverser les dogmes de la religion. J'irai fort probablement en Enfer pour ça!

– Comment était ce premier homme?

– Dieu finira par me renier comme il a renié le premier homme.

– ...

– Il était comme le Créateur. À la fois homme et femme.

– ...

– Une reproduction fidèle. Adève...

– Adève?

– Oui. Il avait d'abord pensé appeler la créature Adam, mais comme elle avait une partie féminine en elle, il l'a nommée Adève. Cette « chose » était... Si je vous la décris vraiment, cela ne vous choquera pas?

– ...

– Oui, bien sûr, pour ce que vous avez entendu jusqu'à maintenant... Eh, bien, elle avait des organes mâles et des organes femelles. C'est fantastique, non? Elle pouvait se reproduire elle-même! Toute seule! C'est drôlement cochon, mais pensez à l'avantage de la chose : elle rentre son machin dans son propre... bon, vous savez quoi, elle fornique et se met enceinte! Il fallait y penser! C'est juste de valeur que Dieu ne l'ait pas aimée. Il ne faut pas seulement penser à la beauté, mais à l'aspect pratique aussi. Enfin, vous voyez ce que je veux dire...

– ...

– Ça m'a fait du bien de pouvoir vous raconter ce que je savais. Je ne suis pas guéri

pour autant, mais au moins je n'ai plus ça sur le conscience. Et quand je pense... Pourquoi m'a-t-on choisi pour me révéler quelque chose de si terrible? Qu'est-ce que j'ai de particulier? Je comprends plus vite qu'un autre? Je suis un homme de confiance, ou quoi? En tout cas, je sais au moins que j'ai entendu l'appel, la voix. Et que j'y prête foi. L'humanité est en danger, c'est certain. Il va falloir trouver un moyen de s'en sortir.

– Ce sont *les autres* qui nous menacent?

– Oui. Depuis qu'Adam et Ève ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir et que Dieu les a maudits pour cela. Il a voulu vivre selon Ses règles, maintenant il est trop tard. La Terre est peuplée d'*autres* et d'Adèves. *Les Adèves* ne nous menacent pas. *Les autres*, oui. Ce sont eux qui voient à travers les vêtements. Ce sont les descendants d'Adam et Ève. L'arbre de la connaissance, c'est aussi l'arbre de la clairvoyance, de la seconde vue. Les enfants du couple maudit ont vu ce qu'il ne fallait pas voir, tout comme leurs parents. C'est aussi à cause de cette capacité qu'Adam est devenu jaloux d'Ève.

– ...

– Adam aimait sa femme. Le problème, c'est qu'il l'aimait tellement qu'il en était jaloux. Je sais, vous allez dire qu'il n'y avait pas d'autre homme, mais il y avait son corps. Et c'était bien suffisant.

– Son corps?

– Le corps d'Ève. La troisième création de Dieu était divinement belle. Davantage que la deuxième et infiniment plus que la première. Pensez-vous que je dis des absurdités? Après tout, il n'est écrit nulle part qu'Ève était belle. Mais je ne peux pas l'imaginer autrement! Pouvez-vous imaginer Ève laide, vous? Il y a des statues de la Vierge Marie. Si on ne peut pas voir son visage dans sa tête, on n'a qu'à regarder une statue. C'est sûr que Marie était belle. Elle était la mère du Christ. Jésus est beau parce qu'il tient de sa mère. Mais Ève? Rien pour nous aider! Il faut se fermer les yeux et essayer de la voir telle qu'elle était. Moi, je la vois en véritable déesse au corps parfait. Après tout, Dieu a réparé l'erreur d'Adève sur les deux *autres*, non?

– Et Adam était jaloux du corps d'Ève?

– C'est sûr! Même si ça ne se fait pas, il se comparait à quelqu'un de l'autre sexe. Et la femme est plus belle que l'homme. Elle est toute de courbes. Vous n'avez jamais entendu cela? Quand Adam a vu combien la femme était gracieuse; quand il a vu qu'elle porterait les enfants et que ses organes génitaux étaient beaucoup plus discrets que les siens, il s'est trouvé vilain et s'est senti inutile. Non, mais, c'est vrai, le boyau de l'homme est d'une vulgarité... J'aurais pensé la même chose à sa place.

– ...

– Par contre... Ève ne peut concevoir sans Adam. C'est ce que Dieu a voulu. Il a sacrifié l'utile à l'esthétique, mais Adam sert à quelque chose dans la procréation. Il ne faudrait pas tout lui enlever, le pauvre. Le problème, c'est que Dieu n'a pas aimé Adèbe. Si Adèbe avait été à son goût, il l'aurait gardé. La voix me l'a dit. En fait, quand il a vu le résultat de son travail, il a tout de suite trouvé qu'Adèbe était répugnant. Il s'est fâché du manque de professionnalisme dont il venait de faire preuve. Dieu est parfois colérique quand ce qu'il fait ne correspond pas à ses attentes, vous savez. Il a dit à ce pauvre Adèbe combien son corps était repoussant. Adèbe pleurait et il a même supplié Dieu de le recommencer. Dieu a refusé, alors Adèbe s'est sauvé du jardin d'Éden. Dieu l'avait tellement en horreur qu'il ne l'a même pas poursuivi. Vous imaginez la suite... Adèbe pouvait se reproduire. C'est sa revanche sur le Très-Haut! Ouais, il pouvait se reproduire et c'est ce qu'il a fait. Jusqu'à aujourd'hui.

– ...

– Vous trouvez que je dis des bêtises? Pas tant que ça! Je suis simplement dans la même situation que tous les grands prophètes du monde. Personne ne les croit, au début. Mais quand le malheur frappe, on se dit qu'on aurait dû les écouter un peu plus. On n'est pas tous fous, quand même!

– Vous ressemblez à cet Adèbe.

– Quoi? Je n'ai rien de commun avec lui! Je n'en reviens pas! Vous croyez que j'ai inventé cette histoire dans le but de vous parler de moi? D'une façon détournée? C'est bien mal me connaître... Un Adèbe, franchement!

– Si.

– C'est un mensonge! Vous ne voyez pas dans... À moins que...

– Vous avez dit que vous n'aimiez pas votre corps.

– Et puis après? Je suis un homme, figurez-vous! Un homme! Inutile de rapporter ce que je sais déjà sur moi... Je suis un homme et je me trouve laid. C'est Adam, ça. Adam. Pas Adève.

– ...

– Adam ne s'aimait pas. Adam trouvait Ève plus jolie. Oui. Je ressemble à Adam.

– Que fait votre compagne pour vous rendre jaloux?

– Elle n'a qu'à être belle. Ça me suffit. Et peut-être aussi le fait que *l'autre* la regarde. Ça aussi ça peut rendre jaloux. Mais il n'y a rien à faire. Rien à faire...

– ...

– Louise. C'est son nom. Drôle de coïncidence, non? Louise... Elle est avec moi. Elle doit m'aimer. Je ne vois pas pourquoi elle irait flirter avec un autre homme. Pourtant, c'est ce qu'elle fait, la vache! Elle me trompe avec lui! Devant moi, elle couche avec lui! Qu'est-ce que je suis supposé penser, hein? Elle le voit contre mon gré! Elle a changé, ma Louise.

– Changé...

– Oui. Elle n'est plus comme avant. Je m'en suis rendu compte. Je la soupçonne de voir ce que *les autres* voient. Oui, vous avez bien compris, Louise doit voir à travers les vêtements maintenant. Comment expliquer autrement son attirance pour un autre que moi? Des yeux bioniques qui sont capables de passer à travers les fibres vestimentaires et de contempler la grâce ou la disgrâce. En d'autres mots, de constater que quelqu'un a un seul sexe ou les deux. Selon la préférence, trouver ça beau ou non. Et choisir. Choisir entre les Adams, Èves ou Adèves. C'est pour ça que je vous demandais si vous étiez capable de voir à travers les vêtements. C'est la façon de savoir si vous êtes *un autre*.

– ...

– Je le connais, celui qui fait languir ma douce-moitié. Je l'ai rencontré quelques fois. Il m'inquiète beaucoup. Parce qu'il est plus beau que moi. C'est d'ailleurs pour ça que Louise

va vers lui. Et je ne fabule pas! Louise l'aime.

— ...

— Tenez, l'autre soir, après le souper, elle s'est levée de table en disant qu'elle sortait. Je me suis opposé. Je voulais qu'elle reste. Je me serais occupé d'elle. Je l'aurais dorlotée, regardée, vous comprenez? Elle a répondu qu'elle n'en avait pas envie; qu'elle avait besoin de prendre l'air. Elle s'est préparée. Comme elle a l'habitude quand nous faisons nos soirées romantiques. Sauf que là, elle ne voulait pas de moi. Je peux vous parler d'elle quand elle s'apprête?

— Oui.

— Je ne vais pas vous pousser au voyeurisme, quoique... Je suis certain que vous êtes comme n'importe quel autre homme. Vous avez déjà regardé *PlayBoy* et des films cochons. Remarquez que je ne comprends pas l'attrait de ce genre de choses. Tout voir n'est pas excitant. Imaginer, tenter de voir ce qu'on ne voit pas est bien plus stimulant, à mon avis. Mais revenons à Louise... Elle s'assoit au bord du lit, face au miroir, et elle met ses longs bas de soie qu'elle attache aux jarretelles – oui, elle en porte encore! Elle met même un corset parce qu'elle dit que ça lui fait la taille plus fine! C'est drôle! Moi, je trouve que sa taille est parfaite comme elle est. Mais, vous savez, les femmes... Nous connaissons très peu l'univers féminin. Moi, ça me manque, parfois. Et vous? Avoir eu à choisir, je n'aurais pas été comme je suis. J'aurais préféré être une femme et mettre des bas de soie. J'aurais préféré être une femme avec son jardin secret. Et j'aurais tenté l'homme, c'est certain. Pas avec une pomme. Non. Avec mes appâts bien mis en évidence dans de beaux vêtements... Quel rêve fabuleux!

— ...

— Au fond, il est facile de comprendre pourquoi je suis jaloux de Louise. Elle a tout ce que je voudrais avoir. Mais cela ne l'empêche pas de jouer à un jeu dangereux. De jouer avec le feu. Vous savez ce qu'elle fait, parfois? Elle part sans mettre de petites culottes. C'est plus excitant, qu'elle dit. Et quand elle s'assoit, elle ne croise pas les jambes! Tout le monde peut alors voir sous sa jupe! Quand je vous dis qu'elle joue avec le feu... Un jour, ça va lui porter malheur un comportement aussi dépravé!

— ...

— J'aime bien mettre du piquant dans ce que je vous raconte, mais il me semble même que je n'en mets pas assez! Écoutez bien ça : Louise se maquille. Elle prend bien son temps parce que c'est ce qu'elle aime le plus. Elle dit que ça la transforme complètement. Je dois bien avouer qu'elle est un peu fade au naturel. Je veux dire que son corps est une véritable oeuvre d'art, mais que son visage doit être fardé, sinon il s'harmonise mal au reste. Les vêtements qu'elle porte sont si éclatants que le maquillage est essentiel pour les rehausser. Vous comprenez?

— ...

— Bon. Alors, Louise a mis ses plus beaux bas de soie. Elle a des jambes extraordinaires. Elle a mis aussi ses plus beaux vêtements. La robe de velours bleu que j'aime tant. Et elle est partie. Elle marchait sur le trottoir en se dandinant, la belle. En gratifiant les passants de son plus beau sourire. Les cheveux au vent. Elle était merveilleuse à regarder, Louise. Elle marchait et tous les hommes se retournaient sur son passage. Les yeux plongeaient dans le décolleté, suivaient la courbe gracieuse des hanches. Les têtes tournaient pour suivre le plus beau cul que la terre a jamais vu! Je vous le dis!

— ...

— Elle est partie pour aller où? Au parc. Mais je ne peux pas vous dire lequel.

— Vous l'avez suivie?

— D'une certaine manière. Je l'ai suivie.

— Cela vous arrive souvent?

— Chaque fois qu'elle a voulu sortir sans moi depuis ce soir-là, je l'ai suivie. Et chaque fois, j'ai été encore plus jaloux. Parce qu'elle allait rencontrer quelqu'un, au parc. Elle allait le retrouver. Je le savais depuis longtemps, mais je ne voulais pas le voir. Elle avait l'esprit ailleurs, vous comprenez? Je me suis même demandé si elle était encore amoureuse de moi. Mais la question ne se posait pas vraiment. Elle m'aime encore. C'est seulement qu'elle est attirée par *l'autre*, c'est tout. Elle court deux lièvres à la fois. C'est ce qui la perdra.

— ...

– Je sais que je ne devrais pas m'en faire. Elle ne m'a pas dit ce qu'elle éprouvait pour cet homme. D'ailleurs, elle ne ferait jamais une chose pareille! Elle est du genre à rassurer, mais je ne la crois pas. Je ne peux pas oublier ce que j'ai vu au parc.

– ...

– L'homme, il est plus beau que moi. Beaucoup plus beau. Comment vais-je faire pour la retenir près de moi? Je ne peux pas la contrôler, mais qu'est-ce que je vais faire? Elle l'a regardé avec des yeux différents! Je sais qu'elle a pu voir son corps à travers l'habit très élégant qu'il portait! Louise se détache de moi, peu importe ce qu'elle en dit!

– ...

– Je la croyais différente! Je croyais qu'elle n'était pas comme *les autres*! Je croyais qu'elle ne pouvait se donner qu'à moi!

– « Se donner qu'à vous »?

– Oui. C'est une mauvaise fille, n'est-ce pas? Une putain! Je devrais cesser de la fréquenter! J'imagine que son comportement est inacceptable... Qu'elle brise les liens de confiance que j'avais tissés avec elle... Vous avez sans doute raison, elle se comporte en femme facile. Mais ne peut-elle pas se le permettre puisqu'elle est belle? D'un autre côté, je ne peux pas vivre sans elle. C'est impossible!

– ...

– Depuis le soir du parc, je ne sais plus quoi penser. Depuis que je l'ai vue dans le talus qui borde le chemin. Sa longue robe était relevée. L'homme était étendu sur elle. On voyait ses fesses parce que son pantalon était baissé. Il allait, venait et elle, elle haletait. Elle criait... Je l'aime, vous savez, mais elle s'éloigne de moi. Je devrais la laisser partir. J'en suis incapable. Peut-être parce que je me regarde à mon tour et que je me rends bien compte que je ne suis pas blanc comme neige. Je semble oublier que, moi aussi, je fais des choses pas très catholiques.

– Ces « chose » sont si terribles?

– Oh! si, elles le sont! Ce n'est pas du délire! J'ai peur que ça ne rentre pas dans l'ordre après cette visite, ni après les autres non plus. Prendre du repos n'a servi à rien. Mon cas est désespéré.

– ...

– Et qui me dit que vous avez compris? Que vous m'avez cru? Que je ne suis pas seul à combattre? Vous pensez sûrement que l'ennemi est dans mon imagination et que Louise n'existe pas. Mais vous avez vu ce qu'*ils* lui ont fait? Elle peut voir à travers les vêtements, maintenant! Louise est belle. Louise voit les corps beaux à travers les vêtements. Louise en aime *un autre*. Louise est perverse! Louise est une salope! Elle cherche le plaisir avec un autre que moi! J'en ai assez! J'en ai assez parce que vous ne savez pas ce qu'elle représente pour un homme laid comme moi!

– Vous êtes laid et elle est belle?

– Ce n'est pas tout à fait ça. C'est moi qui me suis intéressé à elle. Un jour, j'ai découvert qu'elle existait. Je l'ai apprivoisée, animal sauvage qu'elle était. Et je l'ai aimée.

– ...

– Je devrai m'en méfier, dorénavant. J'aurai peur de ma douce moitié. Que vont devenir nos soirées en tête-à-tête? Les soirées avec Louise où je fais des « choses innommables »? Je vous le demande, faut-il être deux pour commettre le péché de la chair? Faut-il véritablement être deux?

– ...

– Ne répondez pas, ça vaut mieux pour vous. C'est devant mon miroir que j'ai rencontré Louise pour la première fois. Elle était là et je ne l'avais jamais vue. En fait, il me semblait que je l'avais déjà aperçue quand j'étais enfant, mais ma mère n'avait pas voulu que je l'approche.

– ...

– Elle disait que Louise devait retourner d'où elle venait. Qu'elle était une erreur de Dieu...

Peut-être qu'elle était là où elle ne devait pas être, je ne sais pas trop. Je ne me souviens plus très bien de ce que ma mère lui trouvait. Je suis tombé amoureux de Louise dès que je l'ai aperçue. Quand on regarde de près le corps qui la porte, on voit que c'est beau. Et avec les jolies toilettes que je lui fais porter, c'est encore mieux. Je ne pourrai jamais être séparé de Louise. Un jour ou l'autre, elle va revenir et me supplier de l'écouter et de l'aimer.

– ...

– Il faudrait m'aider à propager la Vérité sur *les autres* et la Création, même si vous êtes psychanalyste et que vous risquez de ne pas y croire. Il faut agir avant qu'il ne soit trop tard!

– ...

– *Les autres* ne font que le mal et se multiplier! Quand Adam a vu Ève, il l'a désirée! Et que pensez-vous que *les autres* font quand ils voient les Adèves? Ils rient ou ils les tuent! Ils ne peuvent pas les aimer parce qu'ils sont laids et différents! Pensez à toutes les guerres que cela peut créer! À cause *des autres* qui détestent les *Adèves*! Leur capacité de voir à travers les vêtements explique tout! La haine qui divise le monde et l'amour qui l'unit. « Aimer votre prochain », dit la Bible. Et celui qui est différent, qu'en fait-on? On le méprise? On le rejette? Louise a changé parce qu'elle a vu le corps de *l'autre*. Ce qu'elle voit dans la glace ne lui plaît plus, alors elle va vers *l'autre*. Elle couche avec *l'autre* parce qu'elle n'a jamais connu ce plaisir avec moi! *L'autre* n'est pas comme moi et elle le sait maintenant. *L'autre* n'a pas ce que j'ai! C'est pour ça qu'elle l'aime!

– Et qu'avez-vous donc?

– Tout ça parce qu'elle est belle. Parce qu'elle est belle et que je suis laid.

– ...

– Alors, le psy, dites-moi, pouvez-vous voir à travers les vêtements?

– Non, je ne le peux pas.

– Vous en êtes bien certain? C'est dommage...

– Absolument.

– Voulez-vous savoir ce que je fais d'innommable?

– Si vous avez envie de me le dire...

– Je vous ai déjà avoué que j'avais peur de Louise maintenant. Vous savez pourquoi?

– ...

– Vous croyez que je vois à travers les vêtements?

– ...

– Si Louise me voit, elle fera ce que Dieu a fait avec Adève.

– Elle vous reniera?

– Oui. Jamais personne ne l'a aimée avant moi. Et jamais personne ne m'a aimé avant elle.

– ...

– Même pas ma mère. Elle n'a jamais vu que la fille en moi était beaucoup plus jolie. J'espère que vous me croyez. Que vous ne pensez pas que j'invente tout ce que je vous dis! Je suis ici parce que Dieu m'a choisi! Je suis le premier à connaître la Vérité sur *les autres* et les Adèves! Vous devez m'aider!

– ...

– Comment je vais faire, maintenant? Si vous m'abandonnez aussi? Comment est-ce que je vais survivre? Parfois, je pense qu'il ne me reste qu'une solution. Tuer Louise. Et peut-être son amant aussi. Comme ça, je n'aurais plus de problèmes. Vous seriez débarrassé de moi!

– Je ne suis pas certain que ce serait la solution.

– Et ce serait quoi, la solution? Crier au monde ce que je suis en réalité? Me montrer tel que je suis? J'en rêve, vous savez, j'en rêve! En secret, je hurle ma véritable identité! Je cesse enfin de me cacher!

– En secret?

– Eh, bien... Je suis au confessionnal, voyez-vous. À un moment donné, je demande au prêtre s'il veut me voir. C'est sûr qu'il ne veut pas, alors je sors et je vais tirer le rideau de son côté. Le prêtre crie : « Mais que faites-vous? Vous n'avez pas le droit de venir de ce côté! Quittez cette église immédiatement! » Et moi, je lui dis : « Alors, mon père, suis-je beau? »

– Continuez.

– Il veut se sauver, mais je lui ordonne de rester assis et de me regarder. Vous savez ce qu'on m'a dit, un jour, quand j'étais plus jeune : « Eh, mais tu as des seins! ». Je me suis regardé dans un miroir et j'ai vu que c'était vrai. C'est ce que je répète au prêtre en les lui montrant. Je veux même qu'il touche! Le prêtre se dandine sur son siège. Il est mal à l'aise et veut que je le laisse tranquille. C'est là que je baisse mes pantalons pour qu'il voit mon sexe.

Je ris en lui disant: « Je parie que vous en avez un vous aussi ». Il a la trouille, le pauvre monseigneur! Alors, je lève mon organe pour qu'il voit l'autre sexe juste en dessous. Vous devriez lui voir la face!

« Mais ça, mon père, ça, l'avez vous aussi? » Tordant!

— ...

— Au fond, le prêtre est *un autre*. Il voit à travers les vêtements et c'est ma façon à moi de me venger. De lui faire peur avec ma laideur.

— ...

— Je peux tuer Louise, vous savez bien. Personne ne va me dénoncer parce que je ne me déguise plus le soir. Parce que je ne mets plus mes bas de soie. Je suis jaloux d'une femme qui couche avec un autre homme. Mais qu'est-ce qui est pire? Forniquer avec un homme qui n'a pas peur en me voyant ou me donner du plaisir à moi-même? Je suis bien avantage pour le faire...

— ...

— En secret, je dis tout ça au prêtre qui me traite de fou. Savez-vous ce que je lui répons? « Non, mon père, je suis un Adève élu par Dieu! Et je m'appelle Louis. Retenez-le bien. Cela vous facilitera la tâche quand vous irez me livrer. » Louis... Elle est bonne, hein?

— ...

www.interné.com

Vendredi 30 octobre, 20 h 23

À : www.jesuisla.qc.ca

De : polo@expressvideo.ca

Il s'est écroulé devant son frigo. Probablement qu'il a eu le temps de poser sa main sur la poignée, mais je n'en suis pas certain. Crise cardiaque ou rupture d'anévrisme. En tout cas, mort instantanée. C'est ce qu'ils ont dit à l'hôpital. Je me doutais bien que ça se passerait comme ça. Une vraie tête de cochon! Deux fois opéré pour des artères bloquées. Diabète. Cholestérol. Tension élevée et tout le tralala. Hypothéqué, je vous le dis. Pourtant, il trouvait le moyen de rire et de prendre sa santé à la légère. Il mangeait. « Un plaisir de la vie! » Il ne faisait aucun exercice. « Pas le temps! » Enfin, vous voyez le portrait. Ma mère n'était plus là pour le couvrir – on l'a retrouvée pendue dans sa chambre de l'Institut il y a trois ans. Il avait le beau jeu, quoi! Reste que sa mort est une catastrophe. Du moins pour moi. Qu'est-ce qui va se passer, maintenant qu'il n'est plus là pour me couvrir, hein? Le savez-vous ce qui va se passer? Ça me fiche la frousse rien que d'y penser... Pour le reste, je suppose qu'il avait tout prévu. Le bureau, le testament, la maison... Il me semble que je lui ai parlé à ce sujet pas plus tard que la semaine dernière. Mais vous savez, on a beau s'organiser d'avance que ça ne change rien à l'affaire. Le ciel tombe sur le tête de ceux qui restent quand même. Et c'est vraiment l'impression que j'ai : que le ciel me tombe sur la tête. Je me sens bizarre. Comme si j'étais tout nu devant l'ennemi. Sans armes. Vulnérable.

Sacré papa! Tu l'as eue, la mort! C'est ce que tu désirais, finir la face dans le frigo? Maintenant, peux-tu me dire ce que je vais faire tout seul, hein papa? Peux-tu me le dire?

Samedi 31 octobre, 11 h 30

À : catwoman@CAJ.com

De : polo@expressvideo.ca

Ça doit t'arranger, une mort comme celle-là. Tu vas pouvoir sortir tes griffes et me sauter dessus. Une chatte en chaleur. C'est ce que tu as toujours été. Et maintenant, la voie est libre.

Il va donc falloir que je répète. À moins que tu n'aies déjà compris. Au pire, fais juste semblant d'avoir compris.

Je ne t'aime pas. Je ne suis pas amoureux de toi. Et je souhaite que tu ne profites pas du malheur qui accable notre famille pour jouer ton petit jeu. Nous deux, ce n'est pas possible. Tu le sais très bien. Je ne comprends pas pourquoi tu t'acharnes autant sur tout et sur tout le monde. Trois fois que je change d'adresse électronique! Trois fois! Comment fais-tu pour me retracer? Tu dois avoir un espion à ton service ou alors tu te tapes tout le travail... Remarque que ça ne me surprendrait pas. Tu as toujours eu le don pour obtenir ce que tu voulais. Si seulement cette «qualité» pouvait servir à autre chose qu'à me pourchasser... Pourtant, il me semble que je n'ai rien fait qui puisse te faire croire que je m'intéresse à la femme que tu es devenue. Oui, on a le même âge. Oui, on a beaucoup en commun. Mais je ne t'aime pas comme tu voudrais que je t'aime. Pense à ton mari. Ce cher André qui donnerait sa vie pour toi. N'es-tu pas heureuse avec lui? Ne penses-tu pas qu'il serait très malheureux d'apprendre les sentiments que tu nourris à mon égard? Sois raisonnable un peu! Arrête de croire ce que tu inventes! Nous avons chacun notre vie, maintenant. Ma route ne croise plus la tienne depuis longtemps! Tu vas t'attirer des ennuis si tu continues ton harcèlement. Ce n'est pas moi qui vais te flatter dans le sens du poil, catwoman. Et puis, tu devrais avoir peur qu'il se retourne dans sa tombe. Fiche-moi la paix!

Dimanche 1^{er} novembre, 17 h 17

À : claire@mymail.fr

De : polo@expressvideo.ca

Papa est exposé dans son costume gris. C'est celui qu'il préférait et qu'il ne portait que dans les grandes occasions. Je regrette que tu ne sois pas ici, avec moi, Claire. Mais je comprends. Paris, ce n'est pas la porte à côté.

Je suis revenu passer une heure chez moi. Le temps de t'écrire et de souffler un peu. Il y a tellement de monde au salon. Des visages connus bien sûr, mais aussi beaucoup d'étrangers. Que veux-tu! On ne dirige pas un bureau d'avocats sans faire des connaissances... J'essaie de me tenir le plus loin possible du cercueil. On dirait qu'il n'est pas véritablement mort. Qu'il dort. J'ai l'impression parfois de voir bouger ses paupières, comme s'il voulait les ouvrir. Je sais que c'est impossible. Elles sont cousues. Et il est mort.

Tout ça me bouleverse, Claire. Penses-tu que je pourrais retomber? Moi qui étais sur la bonne voie... Mais j'ai écouté ton conseil et j'ai envoyé un message en consultation psychologique. Probablement que le fait d'en parler, à toi et à eux, ça va m'aider. En tout cas, je vais tout faire pour ne pas revivre l'enfer des derniers mois.

Et puis, crois-tu qu'elle va recommencer? J'ai vraiment peur de ce qu'elle peut faire. En fait, j'ai tellement peur que je lui ai envoyé un courriel pour l'avertir de se tenir tranquille. Tu comprends, à elle seule, elle est bien capable de tout foutre en l'air. De saccager ma réhabilitation. Je ne peux pas la laisser faire sans rien dire. Elle est dangereuse.

Bon, bien il faut que je te quitte. Je vais prendre une bouchée avant d'y retourner. On m'attend sans doute.

Polo

Jeudi 5 novembre, 14 h 37

À : catwoman@CAJ.com

De : polo@expressvideo.ca

Alors, tu veux venir chez moi? C'est quoi cette idée! Tu n'as pas mis le gros orteil dans mon loft depuis près de trois ans! De quoi tu veux parler? Du testament? Il n'y a pas grand chose à dire. Tu n'as rien eu. Point à la ligne. Et je suis bien content pour André. Le pauvre a tellement travaillé pour papa qu'il méritait bien la tête du bureau. Maintenant, si tu penses que je vais te recevoir toute seule ici, tu te mets le doigt dans l'oeil jusqu'au coude, ma chère. Amène le beau André et je plierai peut-être... Mais pas toute seule. Ça, jamais.

Je suppose que tu as une bonne raison de divorcer. La succession ne te revient pas. Plus personne ne te surveille. Tu as honoré ton serment depuis longtemps. Enfin, c'est ce que tu penses, non? N'oublie pas que je suis là. Je vais te faire respecter tes engagements... Parce que si tu as la mémoire courte, moi je n'ai pas oublié. Tu te rappelles ce qui s'est passé la dernière fois que tu es venue? Tu as trompé André. Faut-il que je le répète? Tu as trompé ton mari avec moi. Tu m'as sauté dessus comme une déchaînée!

Oui, c'est ce que tu as fait, ma chère. Et depuis tu me poursuis. Tu veux vraiment revenir? Mais à quoi est-ce que tu penses! Je ne te laisserai pas faire, tu entends? Je ne te laisserai pas gâcher ma vie une autre fois! Et ne va pas plaider auprès de Claire! Elle non plus ne te laissera pas briser ce que j'ai réussi à reconstruire! Venir chez moi... Non, mais tu ne peux pas vivre ton deuil comme tout le monde? Je savais que sa mort t'arrangerait! Il ne t'en fallait pas plus pour recommencer à me tendre des pièges, hein? Je ne veux pas te voir! Est-ce clair? Fais bien attention. Tu ne sais pas encore jusqu'où je peux aller... Fiche-moi la paix! Comprends-tu? La paix!

Samedi 7 novembre, 12 h 41

À : www.jesuisla.qc.ca

De : polo@expressvideo.ca

Je devrais revoir mon médecin traitant. Ça, c'est votre opinion. Je me sens très bien. La mort de mon père ne m'a pas si perturbé. Je n'ai pas de visions. Je n'entends pas de voix. Rien. De toute façon, comment pouvez-vous juger de mon état avec si peu d'informations? Je ne vous écris qu'une fois ou deux par semaine. Vous ne me connaissez pas encore! Cherchez-vous à vous débarrasser de moi? Suis-je un client importun ou difficile? Ou peut-être est-ce parce que vous mettez en doute mes allégations? Vous ne croyez pas ce que je raconte au sujet de la folle qui est amoureuse de moi? Vraiment, je nage en plein mystère...

Je n'irai pas voir la face de rat. Je ne me considère pas malade. Ce que je dis n'est pas le fruit de mon imagination. C'est la vérité. Je vous fais confiance. Pourquoi voulez-vous me décevoir en me renvoyant à mes sombres origines? J'ai réussi à sortir du trou et vous voulez me repousser dedans!

La mort de mon père ne m'a pas changé, moi. C'est elle qui profite de la situation pour revenir à la charge. Elle me harcèle et s'il y a quelqu'un qui devrait voir un médecin...

Je suis déçu de la façon dont vous avez traité mon dernier courriel. J'ai vraiment cette impression que vous ne voulez plus de moi. Pourquoi personne ne me croit? Il n'y avait donc que mon père pour m'appuyer? Je vous le redis : je me sens très bien et il serait plus que temps que l'on prête foi à ce que je dis! Vous n'êtes pas le seul psy au monde, non? Il y d'autres sites... Si vous n'êtes pas capable de me répondre comme je le mérite, j'irai voir ailleurs. Voilà!

Dimanche 8 novembre, 17 h

À : claire@mymail.com

De : polo@expressvideo.ca

Mercredi, toute la famille s'est rendue au bureau de M. Rivard pour la lecture du testament. C'est André qui a hérité de l'entreprise. Il y a eu de la bisbille. On a même menacé de la mener à la faillite. Moi, je n'ai rien fait. Je n'ai rien dit. Je suis d'accord avec la décision de papa. Après tout, personne n'est avocat dans la famille à part lui.

Clara a profité du brouhaha pour me glisser un billet au creux de la main. Elle veut me rencontrer, Claire! Chez moi! « Je passerai mardi midi. Attends-moi. » Tu ne trouves pas que le message ressemble beaucoup à celui qu'elle m'avait donné il y a trois ans? En tout cas, je lui ai interdit de se présenter au loft. Non, mais elle a du front!

Et ce n'est pas tout! En me donnant le papier, elle s'est frottée contre moi! Tu devines que j'ai répliqué. Tu sais comment? J'ai demandé à André si je pouvais lui parler en privé. Je l'ai entraîné dans le corridor et là, je lui ai offert mes services comme comptable. Il a semblé heureux que je lui donne mon appui, surtout que le clan au complet semblait se rallier contre lui. En tout cas, il a promis qu'il essaierait de passer chez moi mardi midi. Clara n'aura pas le terrain aussi libre qu'elle le croit. Si elle se présente – et je sais qu'elle va se présenter – elle tombera sur son mari qu'elle le veuille ou non!

Qu'en penses-tu, Claire? N'ai-je pas raison, après tout? Je ne veux pas me retrouver dans la même situation tordue qu'il y a trois ans. Je sais bien que je n'étais pas responsable, mais mentir une fois à ce cher André me suffit amplement. En plus qu'il a fallu tout cacher à papa pour ne pas heurter sa sensibilité... Il faut que je réplique!

Polo

Mardi 10 novembre, 18 h 10

À : claire@mymail.com

De : polo@expressvideo.com

Je sais. Je n'ai pas l'habitude de t'écrire sur semaine. Toi et moi, c'est le dimanche qu'on a rendez-vous. Mais j'ai supposé que tu aimerais savoir. Clara est venue. André aussi. Lui en premier. Elle en deuxième. Ils sont repartis ensemble. Je t'explique.

André est arrivé vers 11 h 30. Il avait apporté ses papiers et une bonne bouteille de champagne, question de fêter notre association. J'aurais bien aimé lui mijoter un petit plat, mais tu me connais, mon frigo est à peu près toujours vide. Ce n'est pas grave. Le bistro du coin sert la meilleure pizza en ville...

André a débouché le champagne. Nous avons bu une coupe ou deux en discutant affaires. Comme il faisait beau, nous sommes sortis sur la terrasse pour profiter du soleil et de la vue sur les buildings. On a fini la bouteille. On a ri. C'est un gars correct, André. Beau aussi.

À un moment donné, je ne sais pas, il a arrêté de parler et il m'a regardé. Longtemps. J'ai voulu lui demander s'il y avait quelque chose qui le tracassait, mais il a balayé mes propos de la main. De sa main... La main d'André douce et chaude... Je ne peux pas expliquer ce qui s'est passé. Elle était là, à plat sur la table de la cuisine, et je n'ai pas pu faire autrement que de poser la mienne dessus. André n'a pas bronché. Il m'a regardé encore avant de se pencher vers moi. J'ai fait la même chose, Claire. On s'est embrassés comme des fous. On s'est déshabillés comme des fous. On n'avait plus connaissance de rien parce qu'on n'a pas entendu Clara arriver. Je suppose qu'elle devait être dans le chambranle de la porte depuis un bon moment quand André l'a aperçue. Ils sont repartis ensemble.

Polo

Mercredi 11 novembre, 8 h 10

À : catwoman@CAJ.com

De : polo@expressvideo.ca

Tu as eu ce que tu méritais! Tu comprends maintenant que je ne t'aime pas? Le comprends-tu? C'était bon avec André. Meilleur qu'avec toi. Et si tu penses que j'ai fait cela juste pour que tu me laisses tranquille, pense-le! Je m'en fiche!

À ta place, je parlerais à André. Il semble qu'il ait changé de bord. Le pauvre doit être bien mélangé! J'espère au moins que tu n'auras pas le culot de lui apprendre que, toi et moi, on l'a déjà fait. Épargne-lui ça, veux-tu?

En tout cas, si je pouvais t'avoir fait réaliser que ton couple bat de l'aile... Encore que je pense que tu ne feras pas tout ce qu'il faut pour le sauver. Je sais ce que tu dois te dire. Et je sais aussi que tu en veux encore au paternel d'avoir organisé ce mariage. Peut-être aurais-tu préféré te marier avec moi? Ou avec lui? Tu aurais vu le scandale? Non... André est encore celui qui peut te rendre heureuse. Ne le laisse plus venir chez moi, c'est tout! S'il n'est pas tenté, il se conduira en petit chien docile. Tu pourras même en faire ce que tu veux!

Penses-y, Clara. Ou tu t'organises pour garder André ou tu perds tout. Il ne sait rien et il vaut mieux qu'il ne sache rien. Que deviendrais-tu s'il devait perdre ses illusions à ton sujet? Que ferais-tu sans mari, sans emploi? Sombre avenir qui t'attend si tu ne renonces pas à tes projets en ce qui me concerne. Tu pourrais devenir folle comme la mère si la vérité éclatait. Ou peut-être que c'est André qui deviendrait légume. Mais peu importe, je sais le secret et si tu ne mets pas une croix sur moi, je pourrais tout révéler. Je ne suis pas le paternel, Clara. Un jour ou l'autre, il va falloir que tu te rentres ça dans la cervelle. Il va falloir que tu comprennes.

Vendredi 13 novembre, 9 h 51

À : www.jesuisla.qc.ca

De : polo@expressvideo.ca

Il paraît que toutes les familles ont leur secret. Pensez-vous que c'est vrai pour la mienne aussi? Qu'il y a une histoire sordide que l'on veut cacher? En fait, je devrais dire *que je veux cacher*. Parce que je suis le seul à être au courant de ce qui s'est passé. De ce qui se passe encore.

C'est lourd à porter, une cachotterie pareille, vous savez? Peut-être que j'ai l'air étrange à cause de ça. Peut-être même que j'ai l'air malade à cause de ça. Vous comprenez? Je ne mérite pas de retourner m'asseoir devant la face de rat à cause d'un secret qu'on m'a révélé. Ce n'est pas ma faute après tout! Je ne suis pas responsable!

Un soir que j'étais allongé sur mon lit, c'est arrivé. J'ai fait un voyage astral. Et pendant que je survolais mon corps, une voix inconnue m'a appris que mon père allait mourir bientôt. C'est arrivé. Il est mort. La voix m'a aussi mis au courant pour Clara et lui. Vous savez que c'est à cause d'eux que ma mère est entrée à l'asile? J'ai revu la scène que j'avais oubliée. Je les ai revus et j'ai enfin compris.

Clara est une dangereuse nymphomane. Ce sont les propos de la voix. Il faut que je m'éloigne de son influence. Vous savez, je ne suis pas très croyant, mais j'ai tendance à penser que le bon Dieu y était pour quelque chose. Il voulait me protéger sans doute. Mais là, tout est fini. Je veux dire pour la voix. Je ne l'entends plus. Et je ne fais plus de voyages hors de mon corps. Je suis guéri. Il faut simplement que je fasse attention parce que je ressemble beaucoup à papa. C'est ce qui attire Clara, vous comprenez? La ressemblance physique...

P.S. Voulez-vous toujours me renvoyer à mon médecin traitant après ce que je viens de vous dire?

Samedi 26 décembre, 11 h 30

À : www.jesuisla.qc.ca

De : polo@expressvideo.ca

Je pense que je suis allé trop loin. J'ai été provoqué, bien sûr, mais qui pourrait comprendre? Qui? Je n'ai plus de mère. Plus de père. Je n'ai que Claire. Mais je crois qu'elle non plus, elle ne comprendra pas.

Jamais je n'aurais imaginé me mettre dans une telle colère un jour. Même lors de ma maladie, je n'ai pas fait de scène du genre. À Noël. Et devant tout le monde en plus. Mon paternel me tuerait s'il était encore de ce monde. Oui. Il me tuerait. Et c'est bien ce que j'ai voulu faire, non? Tuer. Je sentais la rage monter en moi. Mes dents se serraient. J'aurais pu les broyer ensemble tellement ma mâchoire était crispée. Puis il y a eu cette goutte qui a fait déborder le vase. Je me suis élancé. Il ne vous reste qu'à imaginer la suite. Les enfants pleuraient. Ils ont développé leurs cadeaux ailleurs que dans mon loft. Après quelques minutes, il ne restait que moi et l'arbre.

J'ai mangé le lunch assis tout seul au bout du comptoir. Je n'arrêtais pas de revoir la scène du drame. Le regard effrayé d'André. Les cris d'horreur des autres. Dans l'action, des bouteilles étaient tombées sur le sol, vidant leur contenu sur le tapis. Il y avait des verres de vin et de punch sur la table du salon.

J'ai fermé les lumières, sauf celles du sapin, et je suis allé me coucher. Quelqu'un, dans sa hâte, avait oublié une écharpe de laine sur le lit. Je l'ai passée à mon cou avant de m'allonger. Je sais. Vous allez dire que je suis fou. La vérité, c'est que je l'ai été de façon quasi certaine pendant quelques minutes hier soir. J'ai été fou. Et mon repas n'a pas passé. Une heure plus tard, je me relevais pour dégobiller.

Dimanche 27 décembre 17 h

À : claire@mymail.com

De : polo@expressvideo.ca

Je t'attends pour le nouvel an. Il faut absolument que tu viennes, sinon je vais vivre le passage du millénaire en solitaire. Tu as bien compris. Je n'ai reçu aucune invitation. De toute façon, je ne me présenterais pas. Pas après ce que j'ai fait. Non. Pour le moment, j'irais plutôt me jeter en bas du balcon. Tu crois que je me manquerais? Trois étages plus une falaise... Il me semble que ce serait assez.

Mais je ne le ferai pas. Ce serait lâche de ma part. Je pense que je préfère encore affronter Clara. Clara qui doit avoir des marques à son cou. Qui doit voir dans son miroir les traces bleues de mes doigts. Elle doit même se promener avec son col roulé. Pour ne pas qu'on l'observe. Crois-tu qu'elle va avoir compris cette fois? Je l'avais prévenue...

Franchement! Me traiter d'homosexuel qui s'ignore devant toute la famille! D'abord, elle ne sait pas de quoi elle parle, Clara! Je ne méconnais pas mon orientation, je la vis! Ce n'est pas parce que j'ai eu un petit écart avec elle que je renie mon identité pour autant. Ensuite, je crois qu'elle est jalouse parce que j'ai baisé avec André. Elle est frustrée de devoir vivre avec un bi. Espèce de sainte nitouche! C'est elle qui s'est fourrée dans ce pétrin! Comme si elle n'avait pas déjà les moeurs légères... Après ce qu'elle a fait avec le paternel! Et après ce qu'elle tente encore avec moi! Je te jure, Claire, je me suis mordu la langue au sang pour ne pas laisser échapper le secret! Je pense que j'aurais peut-être dû, après tout, au lieu de sauter sur elle à deux mains. Mais je ne regrette rien. Ce n'est peut-être pas ce que j'ai raconté au psy de *Je suis là*, mais bon, il pense que je suis encore malade, lui...

Polo

Lundi 28 décembre, 9 h 25

À : catwoman@CAJ.com

De : polo@expressvideo.ca

Je ne sais pas si c'est la dernière fois que je t'écris. Ce que je sais, par contre, c'est que j'ai envie de te jeter toute ma haine au visage. J'aimerais que tu t'écroules de douleur. J'aimerais que tu souffres autant que maman quand elle a découvert le pot aux roses. Tu es une sacrée garce. Je regrette seulement de ne pas avoir serré plus fort le soir de Noël. Mais écoute, il fallait que je ménage la compagnie. Les enfants surtout. J'ai encore une conscience morale, moi.

Je te déteste, Clara. Et je suppose que papa te détestait aussi. Aguicheuse! Dépravée! Tu as gâché la vie de celle que j'aimais le plus au monde! Elle s'est pendue à cause de toi! Dis-moi, est-ce que tu t'y es pris de la même façon qu'avec moi pour lui? Est-ce que tu as mis la même minijupe? Le même décolleté? À moins que tu ne te sois jetée sur lui, toutes griffes dehors? Après tout, ce n'est pas pour rien qu'on te surnomme *catwoman*...

Alors, tu penses que je ne le savais pas? Tu penses que j'ai inventé toute cette histoire de secret de famille juste pour te faire peur? Allons, je ne suis pas aussi pervers que ça... J'ai tout vu, Clara. J'ai vu papa sur toi dans la chambre. J'étais avec maman. Pour faire des courses. C'est moi qui ai entendu tes gémissements quand nous sommes rentrés. Je n'ai rien dit, Clara. Je me suis sauvé quand j'ai vu. Maman aussi d'ailleurs. À sa manière. Je sais ce que tu as fait. Je ne comprenais pas, mais on m'a averti. On m'a dit de m'éloigner de toi, dangereuse femme-chat. On me l'a dit avant que tu ne te jettes sur moi.

Ça te surprend? Tu pensais que seuls papa et maman étaient au courant? Non, Clara. Moi aussi je le suis. Moi aussi.

Mardi 29 décembre, 16 h 14

À : www.jesuisla.qc.ca

De : polo@expressvideo.ca

Je suis allé trop loin. Ma soeur a décidé de porter plainte. Bien sûr, André s'est interposé. Il plaidait pour une rencontre entre elle et moi; une bonne discussion. Foutaises! Je ne voulais pas la voir. Elle non plus. Alors, elle s'est rendue au poste.

« Il m'a sauté à la gorge. Regardez les marques! Si mon mari n'était pas intervenu, je serais morte à l'heure qu'il est!

– Vous n'avez rien dit qui aurait pu le provoquer?

– Bien... J'ai blagué à propos de son orientation sexuelle. Il est gai, vous savez... »

Je suis à peu près certain que c'est ce qu'elle a dit. Si André avait été là, il serait devenu aussi rouge qu'une tomate. Mais elle avait décidé de le laisser à la maison. Sage décision. Pendant qu'elle déblatérerait sur mes frasques, lui, il me téléphonait afin de me mettre au courant. Quoi? Vous ne pensez tout de même pas que le bon Dieu y est encore pour quelque chose? Il ne me parle pas tous les jours, voyons, et il ne le fait pas pour des babioles! Non. Cette fois, c'est ce cher André qu'il faut remercier.

Je pense que c'est un des derniers messages que vous allez recevoir de ma part. J'ai fini de vous embêter. Ils vont bientôt venir me chercher. Ils vont me jeter en dedans. Dans la fosse aux lions. Comme ma mère. Parce qu'ils vont dire que j'ai la même maladie. Alors, vous voyez, je vais me retrouver devant la face de rat. C'est bien ce que vous vouliez? J'ai tout fait pour que ça m'arrive, non? De toute façon, même si je vous disais que certaines forces ont joué contre moi – prenez ma soeur, par exemple – vous ne me croiriez pas. Aide-moi, papa!

Mercredi 30 décembre 17 h 42

À : claire@mymail.com

De : polo@expressvideo.ca

Ne viens pas pour rien, Claire. Je suis en dedans. Il ne faut pas que tu t'inquiètes. C'est le même endroit qu'avant. Je mange bien. Je dors bien. En plus, ils m'ont laissé mon portable et j'ai le droit de naviguer à même leur serveur. Le grand luxe! Je suis ici à cause de ce qui s'est passé à Noël. Clara a porté plainte pour agression. Tout à fait son genre! Elle a dit que j'avais essayé de l'étrangler. Elle a raison. Je n'ai jamais nié.

Le psychiatre – face de rat lui-même – a exigé que je repasse toute la batterie de tests de la dernière fois. Il a aussi demandé à voir ma correspondance avec le site de consultation psychologique. Il dit que j'aurais dû lui rendre visite bien avant. Que là, il est un peu tard. Que je suis dans de beaux draps.

Veux-tu me dire, Claire, pourquoi je serais retourné dans son bureau? Tout allait bien avant la mort de papa. Tu es là pour le prouver! C'est à cause de Clara que je suis ici! Elle a été se lamenter à la police pour se venger! Parce que je lui ai préféré André! Qu'est-ce qu'elle avait aussi à vouloir me séduire? Je suis homosexuel!

Crois-tu que je suis fou, Claire? Ou que je suis de bonne foi? Il ne me reste que toi. Il faut que tu m'aides! Il faut prouver que je suis victime d'un complot! Ils ne me croient pas, ici. Ils disent que je dis n'importe quoi à n'importe qui. Ils vont même enquêter sur mes clients! J'avais vraiment raison d'avoir la frousse. Cette mort-là a tout chamboulé. Et Dieu qui ne me parle plus! À croire qu'il m'a abandonné lui aussi... Que vais-je faire, Claire? Que vais-je faire?

Polo

Jeudi 31 décembre, 0 h

À : catwoman@CAJ.com

De : polo@expressvideo.ca

JE VAIS TE TUER.

Vendredi 1^{er} janvier, 8 h 11

À : www.jesuisla.qc.ca

De : polo@expressvideo.ca

J'ai encore le temps de vous écrire. Une dernière fois. C'est mon message ultime avant de passer à l'étape suivante.

Probablement que face de rat va le lire. Probablement aussi qu'il vous a déjà contactés. N'oubliez pas de lui dire que vous m'aviez prévenu. Que dès le début, vous vouliez que je retourne m'asseoir dans son sale bureau.

M'avez-vous vraiment aidé? Je me le demande. On dirait que vous n'êtes pas capables de me répondre autre chose que : « nous vous conseillons d'en parler avec votre médecin traitant ». Encore des foutaises! Vous savez quoi? Vous êtes tous pareils! Vous ne me croyez pas parce que je suis étiqueté psychiatrique!

Comment vous avez fait pour le savoir, hein? Comment? Ce n'est pas censé être confidentiel, votre site? Des beaux menteurs! C'est ça que vous êtes!

En tout cas, je vais me rappeler de vous quand on va me condamner à la chaise électrique ou à la mort par injection. À moins qu'on me laisse finir mes jours ici, comme ma mère, et que je devienne assez bollo pour me pendre...

J'ai un rendez-vous, ce matin. Avec les inspecteurs de la police. Un crime que j'aurais commis pendant la nuit qu'ils disent. C'est vrai que je suis sorti. J'ai foutu le camp par le jardin. Pour ne pas passer le nouvel an enfermé entre quatre murs.

Et vous savez, ici on peut presque faire tout ce qu'on veut. Sauf partir sans demander la permission et mettre le feu aux constructions.

Vendredi 1^{er} janvier, 8 h 55

À : catwoman@au-dela.com

De : polo@expressvideo.ca

Je n'en reviens pas encore. Dire que tu as tout raconté. À tout le monde en plus! Et ils ont cru tes mensonges. Tu n'as pas honte? Faire ça à papa? Salir sa mémoire? J'aimerais bien être là quand tu vas te retrouver face à face avec lui dans l'au-delà. Le père et la fille enfin réunis. Quel beau tableau! Mais Dieu ne permettra pas les écarts de conduite, cette fois. Tiens-toi tranquille, Clara!

Est-ce que je t'ai déjà dit que tu avais presque le même prénom que ma meilleure amie? Elle s'appelle Claire. Je lui écris pour lui parler de toi. Elle va probablement venir à mon procès. Elle va rectifier les choses et ils vont bien voir que je n'y suis pour rien!

Dis-moi, tu as peur de rencontrer maman? Elle doit être là, elle aussi. Si j'étais toi, je me méfiera. Elle t'en veut sûrement encore. Ça ne s'oublie pas si vite une enfant qui séduit son père...

Si au moins tu t'étais contentée de m'aimer comme une soeur aime son frère. Nous aurions pu retrouver notre complicité d'antan. Quand nous nous amusions à nous faire passer l'un pour l'autre. Tu te rappelles comme ça ne fonctionnait pas, Clara? Pareils physiquement, mais de sexe différent...

Comment j'en suis venu à te haïr? Comment tu en es venue à vouloir me séduire? Je ressemblais trop à papa? Tu étais déçue ne plus pouvoir le faire avec lui? Mais il était vieux, Clara! Et il t'avait mariée à André pour que tu cesses de t'intéresser à lui! Ma pauvre enfant... Pourquoi? Pourquoi? Tu sais que tu l'as payé cher? De ta vie, en fait. Et si tu veux savoir, je ne regrette rien. Je t'en veux encore, Clara. Je t'en voudrai toujours.

Ma très chère Claire,

Ils m'ont confisqué mon portable. Il paraît que j'ai fini de harceler les gens. Fini aussi de prendre la poudre d'escampette. Je suis un fou parmi les fous. J'ai le droit à un crayon et à une feuille de papier. Au cas où je voudrais signer un poème pour le psy. Moi, j'ai décidé que je préférerais t'écrire, même si je ne sais pas s'ils vont vouloir poster ma lettre.

Quand ils m'ont changé de département, j'ai pu entrevoir un reportage à la télé. C'était moi, Claire! J'ai passé à la télévision! Probablement à cause de l'incendie du Centre d'aide juridique. Trente personnes brûlées et asphyxiées. Clara. André. Les enfants. Et tous les autres. Tous morts.

Ce matin, j'ai rencontré la police et son bataclan. Eux, ils sont capables d'en inventer! Savais-tu qu'ils vont bientôt me coller une nouvelle étiquette? Pyromane dangereux. Comme si je passais mon temps à jouer avec le feu... Ils se sont payé ma tête pendant trois heures! «Vous savez ce qui vous attend? Vous allez finir votre vie derrière les barreaux. Avec les grands criminels de ce monde. » Blablabla. En plus, il paraît que je vais être accusé de viol. Une autre invention de Clara... Tu sais, cette histoire d'il y a trois ans... J'aurais commis l'acte sans son consentement. Pire : je l'aurais forcée au secret! Je te le dis, Claire, il s'en est fallu de peu pour qu'ils reviennent sur cette histoire d'inceste dans la famille. Comme si le paternel avait pu abuser d'un seul de ses enfants! Crois-tu qu'ils vont être assez tordus pour le déterrer et lui demander? Le rat, ça ne me surprendrait même pas... La police l'écoutait la bouche ouverte. Imagine-toi qu'il osé dire que je suis un homosexuel qui couche avec son beau-frère et – écoute bien ça – que j'ai une amie imaginaire avec laquelle je corresponds tous les dimanches! Il est temps que tu te montres, Claire. J'ai besoin de toi.

Polo

TROISIÈME PARTIE

Étude critique

CHAPITRE 5

RETOUR SUR LA DÉMARCHE D'ÉCRITURE

1. Retour aux nouvelles : *Le bras droit*

La première création du mémoire est celle qui a demandé le plus de travail et celle sur laquelle la présente étude critique sera davantage axée. Ce qu'il faut comprendre, c'est que la paranoïa est d'abord caractérisée par un délire de persécution « systématisé et interprétatif » tel que décrit dans cette première nouvelle. Les délires de jalousie et d'érotomanie sont, en quelque sorte, des variantes de ce premier délire; ils sont associés au délire paranoïaque, mais ne présentent que les caractéristiques générales de ce dernier. La paranoïa vue comme un délire de persécution est véritablement ce qui a mené notre étude. Par conséquent, les deux autres créations du chapitre quatre (*Louis* et *www.interné.com*) sont un peu moins « typiques » que celle dont il sera maintenant question.

1.1 L'élément déclencheur de la psychose

Pour que le psychotique sombre dans sa paranoïa, il lui faut un élément déclencheur; il lui faut un mot, une phrase, une parole insignifiante (mais toujours éminemment signifiante pour lui), un geste anodin à interpréter qui le fera basculer dans le délire.

Dans la nouvelle *Le bras droit*, une phrase est dite qui tient ce rôle : « Tu joues à faire le mort ou quoi? », phrase associée à une petite tape derrière la tête. Ce qui est ici demandé est simple : « Travaille donc au lieu de rêvasser ». S'il nous faut associer ce propos au schéma linguistique de Freud, voici ce à quoi nous pourrions nous attendre.

Dans le premier temps de la dénégation, la phrase donnée à entendre par le sujet ressemblerait à ceci : « Si tu m'aimes, tue-toi au travail », phrase à laquelle le sujet répondrait par : « Je t'aime, alors je me tue au travail. » Cependant, le processus de contradiction entre en jeu en opérant un renversement du verbe en son contraire : « Je ne t'aime pas, alors je ne me tue pas au travail. » Finalement, ce que le sujet reçoit comme une évidence; ce qu'il reçoit comme un coup de masse venant de l'extérieur, est plutôt une parole passée par l'étape inconsciente de la projection : « Tu ne m'aimes pas, alors tu m'obliges à me tuer au travail. » C'est cette proposition qui vient au jour du sujet et qui l'entraîne dans la démence. En relisant attentivement la nouvelle, il est aisé de constater que les différentes formes que prend la proposition de départ, incluant le « Si tu m'aimes, tue-toi au travail », se trouvent notamment aux épisodes du 13 octobre, des jours 4 et 5 et du 3 décembre. Bien sûr, il s'agissait de les faire

se représenter dans le récit, mais de les rendre imperceptibles, sauf pour les lecteurs avertis et familiers de la paranoïa.

1.2 « Ne reste que tuer »

« Tu ne m'aimes pas, alors tu m'obliges à me tuer au travail. » Le texte permet, à partir de cette simple phrase, de voir apparaître ce qu'on pourrait appeler «un jeu sur le verbe *tuer*». Lors de l'épisode du 31 octobre, le personnage d'Émile fait cette confidence troublante : « J'étais assis derrière le comptoir et j'attendais que ses pensées me viennent. Elles sont venues en même temps que la créature. Et, à ce moment, je ne sais pas, il y eu un déclic. Il y avait ce verbe, *tuer*. À sa place à lui. Il restait là, tout seul. La fille aussi. Mais moi, je n'y étais plus. Comme s'il m'obligeait à un autre travail. *Toi, David Émilien*. Moi, David Émilien, je devais montrer autrement que je n'étais pas un lâche. » Que doit-on saisir dans cet extrait?

En regardant de plus près la partie de la proposition «tu m'obliges à me tuer au travail» et ce que dit le personnage (qu'il ne reste que le verbe « tuer » ; que le « moi » s'efface), on se retrouve devant quelque chose ressemblant à : « Tu m'obliges à tuer au travail ». On doit donc en conclure que ce qui est aussi compris par le protagoniste, mis à part le fait qu'il se dit persécuté, c'est qu'il doit tuer au travail, ce dont il s'inspire pour écrire son journal.

Mais il y a plus. « Tu m'obliges à me tuer au travail » équivaut presque à «Tu me tues». Ainsi, si nous comprenons, selon ce qu'en dit le personnage, que le verbe *tuer* se substitue au

« tu », il en résulte ceci : « tuer me tue ». En tuant, Émile se tue donc lui-même, il s'efface pour laisser toute la place à son persécuteur.

Mais encore, « tuer » n'est-ce pas aussi « tu et » et « tu es »? C'est-à-dire « Tu et me tue » ou « Tu es me tue », comme si « Toi et moi, nous étions ensemble dans "tuer" »; comme si « Toi, Émile, "tu es" mon bras droit? » C'est bien ce que dit le personnage dans l'extrait donné plus haut : « Toi, tu es moi. Je suis Émile Davidson et David Émilien à la fois. » Et c'est bien aussi ce que dit le titre de la nouvelle... Un verbe donc, qui commande tout le récit.

1.3 L'intrigue

Il y a, dans cette nouvelle, deux histoires mises en parallèle : le journal d'Émile Davidson et un procès auquel viennent se greffer quelques passages d'une enquête policière. Pour mieux suivre le récit, remettons bout à bout les différents épisodes afin d'en constituer l'intrigue.

L'idée de l'homme derrière le comptoir d'un hôtel vient du film *Psychose* d'Alfred Hitchcock, idée maîtresse, si l'on veut, de la nouvelle. Cet homme, c'est Émile Davidson, un paranoïaque dont le père est un grand malade psychiatrique. Lorsqu'Émile était adolescent, il travaillait pour David Émilien, un ami de son père gérant de l'Hôtel Forêt Noire. Émile aimait David au point de vouloir lui ressembler un jour. Quand son patron meurt, Émile est victime d'une attaque de paralysie (ce dont David Émilien est lui-même décédé) et alors se présente

à lui cette phrase que lui a dite un jour David : « Tu joues à faire le mort, ou quoi? » S'ensuit un formidable jeu interprétatif. L'amour fait place à la haine. Émile bascule dans la psychose.

Au début de la nouvelle, on retrouve Émile travaillant au Forêt Noire où il a été engagé après un long séjour dans l'Ouest. Malade, il écrit depuis plusieurs années un journal dédié, tout autant que commandé, à/par David Émilien qui le persécute depuis sa paralysie. Émile pense aux femmes, au verbe *serrer*, puis au verbe *tuer*. Il kidnappe alors trois jeunes femmes, clientes de l'hôtel, qu'il cache dans une cabane, sans aucune nourriture. Il ne les tue pas, bien que le récit le laisse d'abord croire au lecteur. C'est d'ailleurs à ce dernier que revient la tentative de démêler le vrai du faux. Comme il lui échoue également de remarquer que les trois meurtres jouent avec l'expression « se tuer » : se suicider, mourir au volant d'une voiture, se fatiguer ou se donner du mal, compromettre sa santé, user de ses forces, etc.

Mais poursuivons. Émile écrit dans des moments de crise, lorsqu'il disparaît pour faire place à David Émilien. C'est également lors de moments de crise qu'il enlève les trois femmes. L'enquête débute avec l'interrogatoire du gérant du Forêt Noire. Ancien pédophile réhabilité, il est sur la liste noire des policiers. On questionne également le vieux cuisinier de l'hôtel, mais il n'apporte rien de nouveau. Un peu avant Noël, Émile Davidson se livre lui-même à la police. Pendant sa détention, il est reconnu par le cuisinier, venu lui rendre visite, comme étant l'adolescent qui travaillait autrefois pour David Émilien.

Le procès d'Émile débute quelque part entre la fin janvier et le début février. Sont alors livrés des pans de son histoire familiale et de sa vie personnelle. On y apprend, entre autres, qu'Émile ne se souvient pas de sa mère; qu'il a déjà été battu; qu'on l'a très vite retiré de l'école.

On y apprend la maladie de son père. L'existence de ses frères et de sa soeur. Cependant, le secret concernant le meurtre des trois jeunes femmes est bien gardé, de même que l'existence de son journal. Il faudra l'intervention de la femme de chambre, tout à la fin du procès, pour éclaircir l'affaire. Deux policiers se rendent alors à pied jusqu'au refuge d'Émile. Ils y découvrent les femmes, vivantes, enfermées dans le sous-sol de la cabane.

Le récit se termine par un dialogue entre Émile Davidson et David Émilien. Il y est question du journal d'Émile, de ce qu'il a fait et de ce qui lui arrivera. C'est dans ce dernier épisode que le lecteur découvre que certains passages de la nouvelle sont des fenêtres ouvertes sur le journal d'Émile. De plus, cette étrange conversation entre la victime et son persécuteur est en réalité la dernière page du recueil d'Émile Davidson. La signature qui clôt la nouvelle est en cela fort énigmatique parce qu'elle invite le lecteur à se poser des questions; à comprendre réellement le texte qu'il a sous les yeux.

1.4 Les personnages

D'abord, il y a Émile Davidson, l'homme à tout faire de l'Hôtel Forêt Noire. Gardien de nuit et portier, il est chargé d'assurer le service à la réception pendant la nuit et surveille les entrées et les sorties à la porte principale de l'établissement. Paranoïaque et fétichiste, il est victime d'hallucinations, vole des médicaments et kidnappe trois clientes de l'hôtel.

Ensuite, vient David Émilien, ancien propriétaire de l'hôtel où travaillait et travaille

toujours Émile Davidson. Une bonne partie du récit tente de faire croire au lecteur que David Émilien et Émile Davidson sont deux personnages distincts. En fait, David Émilien est depuis longtemps décédé et Émile Davidson se prend pour lui chaque fois qu'il est en instant de crise. Le lecteur a donc affaire à un seul et même personnage, mais aussi à deux personnages différents et David Émilien est ramené à des proportions mesquines en devenant le persécuteur d'Émile Davidson.

Albert Gilbert, lui, est un ancien pédophile. Réhabilité depuis quelques années, il passe par un interrogatoire en règle lorsque trois clientes de son hôtel disparaissent mystérieusement. Albert Gilbert apporte des précisions concernant Émile Davidson qu'il a engagé comme préposé à l'accueil quelque temps avant les événements que nous connaissons.

Autre personnage important dans le déroulement de l'enquête : Bastien Casgrain, qui travaille au Forêt Noire depuis 36 ans. Il a connu David Émilien, ainsi qu'Émile Davidson quand celui-ci était adolescent. C'est lui qui reconnaît en Émile Davidson le jeune homme qui travaillait avec lui il y a plusieurs années.

Finalement, la femme de chambre. Elle devait s'appeler Carmen Marmen, puis elle est devenue Marie Coulibaly. D'origine africaine, elle parle en omettant les « r » et se retrouve au procès bien malgré elle. Ayant remarqué les agissements parfois étranges d'Émile Davidson, elle le surveille discrètement. Elle est témoin d'une crise hallucinatoire et de l'enlèvement de la dernière cliente. Sa décision de suivre Émile Davidson jusqu'à son repère lui permettra de découvrir les autres victimes et de les nourrir. Mais puisqu'elle craint Émile Davidson, elle tarde avant de révéler ce qu'elle sait. Son témoignage déroute le lecteur en même temps qu'il

fait la lumière sur l'ensemble de l'intrigue.

1.5 La structure du récit

Beaucoup d'auteurs refusent de servir leur création sur un plateau d'argent. Ils évitent donc les structures simplistes qui donnent tout au lecteur sans lui laisser la chance de faire aller son esprit; de se poser des questions sur le texte. Il en va de même en ce qui concerne la nouvelle *Le bras droit*.

Les événements sont présentés sous forme de deux métarécits. Le premier fait référence au délire de David Émilien (alias Émile Davidson) auquel le lecteur a accès grâce à son journal. On peut y suivre ce qui se passe dans la tête du personnage principal, de même que ce que l'on croit être les meurtres de trois femmes. Le second métarécit relate une enquête policière, ainsi que le procès d'Émile Davidson, accusé de meurtres. Comme pour le récit présenté en annexe de ce mémoire, l'effet recherché par la mise en parallèle de deux récits est similaire : donner l'impression au lecteur qu'il est devant un minipolar.

Les deux métarécits sont divisés selon un nombre déterminé d'épisodes, quinze au total, disposés de façon très précise : un épisode du délire d'Émile Davidson est suivi par l'interrogatoire d'un travailleur de l'Hôtel Forêt Noire (que cet interrogatoire ait lieu ou non lors du procès) puis par une séquence du procès, séquence où Émile Davidson est bombardé de

questions par des avocats. À la fin du récit, la disposition des épisodes a été inversée afin de mettre en place la chute de la nouvelle et de créer l'effet de surprise attendu par le lecteur.

Les différents épisodes de la nouvelle sont encadrés par ce que l'on pourrait appeler « une narration première ». Cette narration est très dépouillée et se limite à sa plus simple expression : des jours, des dates et des heures indiqués en haut de la première page de chacun des épisodes. Cependant, ces indications sont primordiales, car elles permettent au lecteur de se situer dans le temps. En se référant à cette narration particulière, le lecteur peut reconstituer la trame narrative de la nouvelle; remettre en ordre les épisodes, en quelque sorte. Il est possible, par exemple, de savoir que l'histoire se passe entre le 13 octobre et le 13 février; que les meurtres racontés par Émile Davidson ont lieu entre le 31 octobre et le 23 novembre; que le procès s'étale sur six jours et qu'Émile Davidson clôt son journal le 3 décembre. De plus, vu la disposition en parallèle du récit, tous les épisodes d'un même métarécit pourraient être mis en relief et lus logiquement et chronologiquement. Ils sont liés entre eux (le procès par des jours, le délire par des dates seules et l'enquête par des dates et des heures) comme le sont les maillons d'une chaîne. En tirant sur l'un d'entre eux, le lecteur peut trouver une piste d'interprétation du texte; peut s'aventurer à construire la signification de la nouvelle. Cette façon de procéder est commune à tous les textes littéraires qui se présentent la plupart du temps comme des monticules de chaînons entassés les uns sur les autres. La nouvelle semble sans structure, pourtant, il suffit de tirer sur un fil, sur un épisode, pour arriver à visualiser l'histoire de A à Z. Le sens d'un texte est toujours à construire et le récit qui est ici notre objet

d'étude ne fait pas exception à la règle.

1.6 Le récit premier et les métarécits

Sans aucun doute, nous avons affaire, dans ce métarécit, à un personnage-narrateur autodiégétique racontant sa propre histoire. Émile Davidson écrit un journal de maladie. À travers les mots qu'il a jetés sur papier, son mal existentiel, son angoisse, sa peur sont palpables. Il essaie tant bien que mal de mettre un visage à ce je-ne-sais-quoi qui a bouleversé sa vie.

Nous pourrions dire que le journal d'Émile correspond, d'une certaine façon, à ce qu'on pourrait s'attendre de ce genre de prose. Il y a de l'auto-analyse, une quête de libération, une liberté de forme. En fait, son journal est comme une thérapie psychanalytique où le silence et les cris du cœur se partagent l'espace.

Mais nous pourrions affirmer, à l'opposé, que le journal d'Émile ne correspond en rien au modèle du véritable écrit intime. Alors que, normalement, le récit ne devrait pas être un élément important au sein du journal, il tient un rôle essentiel dans celui de notre paranoïaque. En effet, celui-ci prend un malin plaisir à raconter en détails les meurtres ou les tentatives de meurtres qu'il est supposé avoir commis. Le lecteur n'est pas épargné. Là où il s'attendait à trouver des faits, il en trouve. On pourrait presque dire qu'Émile Davidson écrit pour être lu, qu'il veut plaire au lecteur. D'ailleurs, son patron ne lui a-t-il pas demandé ce journal? En ce

sens, ce que le lecteur a sous les yeux se rapproche peut-être davantage des mémoires. Certains passages rappellent même Schreber... Mais ce n'est pas ici que nous ferons l'analyse du métarécit d'Émile Davidson. Après tout, ce n'est pas notre rôle, ni celui de cette brève étude critique.

Que dire maintenant du second métarécit? Celui que nous pourrions intituler *Lès échanges de l'enquête et du procès*? Des dialogues. Rien que des dialogues. Entre un policier et un gérant. Entre un avocat et un coupable. Entre un enquêteur et un cuisinier. Entre deux policiers. Pas même d'incursion. Sauf peut-être celle d'un juge. À peine remarquée. Parce qu'on ne parle pas, ici, de paroles échangées entre plusieurs personnages. Non. Le métarécit sur l'enquête et le procès est bien une suite d'entretiens qui se réalisent entre deux personnages. Point à la ligne. Le récit est en forme de conversation. Et tout passe par là. La colère, le mystère, la douleur, la peur, le souvenir. Tout. L'histoire est comprise à travers des questions et des réponses. À travers des silences aussi. Et des insinuations. En échangeant des répliques, les personnages échangent les informations essentielles à la bonne compréhension du récit. Le style direct donne plus de poids à ce qui est dit parce qu'il tente de reproduire ce qui pourrait être dit en réalité. C'est un procédé-choc qui offre une grande liberté au niveau de l'expression.

1.7 Les signes de la paranoïa

Ce qu'il y a de compliqué, lorsqu'on décide de créer un texte où le héros est un psychotique, c'est de se mettre dans la peau du personnage. Que se passe-t-il dans la tête d'un paranoïaque? Que doit-il dire? Que voit-il? Comment agit-il? À ce moment de la réflexion, des ouvrages comme les *Mémoires d'un névropathe*, dans lequel un paranoïaque se livre, ou comme *Principes d'une psychothérapie des psychoses*, présentant l'analyse de deux cas de paranoïa, peuvent être utiles. Il s'agit alors de se laisser inspirer.

Mais pour ce qui est d'Émile Davidson, quels signes laissent croire à son trouble? Sans doute, beaucoup de symptômes de sa maladie passent dans les pages du journal qu'il écrit pour son patron imaginaire. On pourrait alors croire qu'il a un discours insensé. Cependant, il ne faut pas oublier que tous les fous cachent derrière leur apparente désorganisation une solide structure. Nous l'avons vu lors des chapitres consacrés à l'étude de la psychose, les délires présentent un ordre, un arrangement particulier. Le défi est donc de faire passer pour désordre ce qui ne l'est pas en réalité.

Comment avons-nous procédé, ici? Par l'étude approfondie de la question du délire de persécution; par l'étude de la projection. En effet, une fois trouvé ce qui revient au sujet comme une signification monstrueuse, il ne restait qu'à laisser aller l'imagination. Le paranoïaque est persécuté par son ancien patron? Soit! De quelle manière? D'abord, par la sensation qu'il perd peu à peu l'utilisation de son cerveau du côté droit. Il ne réfléchit plus par lui-même. Ensuite, par la présence d'hallucinations. Des hallucinations auditives : il entend de

la musique, des paroles prononcées par son persécuteur; il entend les pensées et le raisonnement d'un autre. Et des hallucinations visuelles et tactiles : un jour, un bras droit sort du mur. Un bras qui ne vient que pour lui et qu'il est le seul à voir. Peu à peu, ce bras l'approche. Finalement, il prend la place du bras droit du paranoïaque en grimpant le long de son corps. Et puis, le héros de la nouvelle n'est pas fou. Ça, non! Comme Schreber dans ses *Mémoires*, il s'évertue à le dire aux autres personnages et aux lecteurs de son journal. C'est son père, le fou. C'est celui qui le persécute, le fou. Lui, il n'est pas malade. Il n'a pas décidé ce qui lui arrive. C'est venu de l'extérieur. Par la faute du meilleur ami de son père. Après tout, n'est-ce pas lui qui le harcèle? Qui ne le lâche pas d'une semelle? Et que dire encore? Qu'Émile Davidson a peur? Qu'il se sent traqué? Ce ne sont là que quelques-uns des signes visibles de la maladie présents chez le personnage principal. Il y en a sûrement d'autres, comme ce souvenir, qui ne vient jamais, de sa mère ou cette manie qu'il a de regarder sans cesse derrière son épaule... Il y en a sûrement d'autres parce qu'un auteur n'a jamais le contrôle absolu de ce qui se retrouve dans ses écrits. Et c'est bien là ce qui fait tout l'intérêt de ceux qui analysent ensuite le texte...

2. Retour aux nouvelles : *Louis*

Ce que donne *Le Petit Robert* comme définition du terme « jalousie » a servi de point de départ à l'élaboration de la deuxième nouvelle du mémoire. La jalousie y est d'abord décrite

en tant « qu'attachement vif et ombrageux ».(Robert, 1994 : 1218) Sentiment de défiance, elle est la crainte d'être évincé, trompé, plongé dans l'ombre de quelqu'un. Le jaloux est un inquiet. Un alarmiste. Intense dans l'amour qu'il voue, il peut aussi s'emporter facilement.

Le Petit Robert dit également que la jalousie est le « sentiment hostile qu'on éprouve en voyant un autre jouir d'un avantage qu'on ne possède pas ou qu'on désirerait posséder exclusivement ». C'est aussi « l'inquiétude qu'inspire la crainte de partager cet avantage ou de le perdre au profit d'autrui ».(Robert, 1994 : 1218) Proche de l'envie, la jalousie est le fait de convoiter, de désirer ce que le voisin a et qu'on n'a pas ou la peur de perdre ce qu'on a. Proche de l'égoïsme, elle invite à l'attachement excessif de crainte de devoir se séparer de ce qui nous revient exclusivement.

Finalement, la jalousie est ce « sentiment douloureux que font naître, chez la personne qui l'éprouve, les exigences d'un amour inquiet, le désir de possession exclusive de la personne aimée, la crainte, le soupçon, la certitude de son infidélité ».(Robert, 1994 : 128) L'amoureux jaloux vit dans l'affliction morale par peur de ne pas être le seul objet d'amour et cette crainte lui fait aimer de façon unique. Il croit qu'il possède totalement et exclusivement son objet d'amour. Il n'y a que l'autre pour lui et lui pour l'autre. Nous allons le voir, le jaloux en amour est un véritable paranoïaque. Persécuté par ses propres angoisses, il s'invente des peurs et se prend lui-même à son propre jeu...

2.1 Les personnages

Comment bien rendre compte de cette situation tordue que représente le délire de jalousie? Comment arriver à construire une nouvelle originale mettant en scène un homme, jaloux d'une femme, femme chargée d'aimer à sa place un autre homme? L'idée de «l'alter ego» défini comme un « autre soi-même » peut alors s'avérer intéressante. En fait, c'est cette idée qui a fait naître le personnage principal de la nouvelle : un travesti jaloux de la femme qu'il devient le soir venu. Cet homosexuel particulier ne s'aime pas lorsqu'il est homme. La solution: devenir une femme pour s'aimer soi-même et être en mesure d'aimer l'autre, l'homme. Or, cette femme jouée par le travesti est belle. Belle parce qu'elle permet désormais de montrer ce qui était auparavant rejeté, pour ne pas dire caché. La conclusion : notre « homme » est jaloux de sa douce-moitié.

Maintenant, au personnage pour le moins éclaté de Louis, il fallait opposer une figure davantage ancrée dans la réalité. Nous avons d'abord pensé au prêtre. Un prêtre pour écouter l'inintelligible. Pour comprendre l'incompréhensible. Pour reconnaître l'indescriptible. Un récit complet a même été tiré de cette première idée : Louis se confessait à un prêtre. Cependant, après avoir lu et relu la nouvelle, il fallait se rendre à l'évidence : quelque chose sonnait faux et rendait le texte un peu vieillot. Il a donc été convenu, en gardant toutefois les mêmes assises, de transformer la confession (celle-ci est cependant reprise à la toute fin de la nouvelle comme un fantasme chez le personnage principal) en séance d'analyse où pourrait davantage

s'éclater le délire. Et puisque l'occasion de travailler avec un tenant de la psychanalyse ne s'était encore jamais présentée, le choix du psychanalyste s'est véritablement imposé. Un psychanalyste pour son silence. Pour faire respecter les lois de l'analyse. Ce psychanalyste pose peu de questions, l'autre toujours répond. Et une discours naît où le lecteur prend connaissance du délire très étrange du personnage principal.

2.2 La structure du récit

Un homme homosexuel qui, certains soirs, s'habille en femme parle à un psychanalyste. Voilà l'idée de départ de la nouvelle. Mais, cet homme un peu particulier n'est pas seulement un travesti, il est aussi un jaloux délirant aux prises avec les frasques de la moitié féminine de sa personnalité. Cela, le récit ne le montre pas clairement; il le laisse plutôt deviner. En fait, la véritable nature du personnage se devait d'être sous-entendue. Le lecteur croit que le protagoniste est jaloux de sa partenaire jusqu'à la toute fin de la nouvelle. Il apprend, en même temps que le confesseur de son fantasme, au fur et à mesure, par bribes, les informations bizarres, les drôles d'éléments faisant partie de la vie de l'homme en analyse. Par ses déclarations, par ses aveux, le personnage de Louis se livre au compte-gouttes jusqu'au coup d'éclat final. Il parle de jalousie, bien sûr, mais aussi d'esthétique, de beauté, de péché, de folie. Son délire est exposé au lecteur tout autant qu'au psychanalyste.

Cette fois, par contre, le délire n'est pas mis au jour dans un journal. Il n'y a pas de

véritable dialogue, non plus. C'est un monologue en miroir, long d'une vingtaine de pages. Un héros étrange se heurte au silence par l'entremise d'un psychanalyste. Il raconte, l'autre l'écoute. Une question par-ci, par-là; des réflexions discrètes. Le discours se construit presque sans interruption. Une suite d'états de conscience que le personnage est censé éprouver s'étalent pour former la nouvelle. Et le résultat veut donner l'impression au lecteur d'avoir écouté la séance caché derrière le divan ou l'oreille collée à la porte du bureau...

2.3 Les idées délirantes

C'est en lisant l'analyse d'un patient aux prises avec des idées délirantes de jalousie dans l'ouvrage de Serge Leclaire, *Principes d'une psychothérapie des psychoses*, qu'il a été possible de mettre en place le point central de la nouvelle. Dans le discours de ce patient, appelé *Victor S.*, est présente une signification unique, signification qui « restait pour lui une forme étrangère, curieuse, indifférente, en un mot, lettre morte » (Leclaire, 1999 : 92) : « Suis-je le seul à être aimé, suis-je capable d'aimer? » Tout le délire de *Victor S.* se construit à partir de cette simple proposition. Parce qu'il répond à la question qui s'impose à lui, il sombre dans le délire.

La tentation était forte de se servir de la signification marquante du délire de *Victor S.* Ainsi, en modifiant quelque peu son contenu, il deviendrait plus aisé d'élaborer la psychose de notre personnage principal. C'est ce qui a été fait. Tout le problème du cas de Louis peut

s'exposer de la façon suivante: « Suis-je assez beau pour être aimé, suis-je assez beau pour être le seul aimé? » La réponse, pour Louis, est bien entendu « non ». Dès les premières lignes, le lecteur apprend que le protagoniste ne se trouve pas beau. Pourquoi est-ce ainsi? Qu'est-ce qui a déclenché son délire? En fait, les problèmes de Louis viennent de son enfance. D'une moquerie, d'un commentaire passé, un jour, sur son apparence : « Vous savez ce qu'on m'a dit, un jour, quand j'étais plus jeune : " Eh, mais tu as des seins! ". Je me suis regardé dans un miroir et j'ai vu que c'était vrai. » Dans son fantasme, Louis est un homme manqué, un hermaphrodite dans le jargon médical. Il croit avoir été élevé comme un garçon par une mère qui refusait de le voir comme une petite fille et c'est ainsi qu'il développe un véritable intérêt pour cette autre partie de lui-même à la suite de la remarque faite sur sa poitrine. Il découvre celle qu'il appelle Louise et qu'il apprête, chaque soir, à sa juste valeur. Il réussit à ce point que Louise a du succès. Son côté féminin « attire le regard des autres », exploit que Louis « homme » n'a jamais réalisé. Sa douce-moitié performe là où il a échoué. Cela renforce l'idée de Louis au sujet de sa supposée laideur. Lentement, sans vraiment s'en rendre compte, il développe envers la femme qu'il a créée un véritable sentiment de jalousie, jalousie qui le conduira jusqu'au délire.

Nous avons vu, lors de l'introduction, que le jaloux vit dans la crainte de ne pas être l'unique objet d'amour de l'être aimé; dans la peur de perdre l'amour au profit d'autrui. Le personnage de Louis n'échappe pas à cette inquiétude qui se transforme bientôt en une véritable obsession. Chez lui, il n'y a pas que le soupçon d'infidélité qui plane, il y a la

certitude d'être trompé.

Ici, il y a lieu de s'interroger précisément sur cette étrange infidélité. En effet, qui Louise trompe-t-elle avec « l'homme »? Et comment Louis peut-il se questionner sur quelqu'un qui est en fait lui-même? C'est en cela que le délire présenté dans la nouvelle est intéressant. Le personnage de Louis est jaloux d'une partie de lui-même. Or, il voit cette partie comme si elle était véritablement quelqu'un d'autre, un être à part entière en quelque sorte. Est-ce une hallucination? En partie sûrement, mais Louis devient cet « alter-ego » par le déguisement. Il est cependant aisé de constater que Louis ne reconnaît pas en Louise sa propre personnalité. Quand il est femme, il l'est totalement. Il s'efface pour laisser toute la place à la séductrice en lui. Il y a hallucination lorsque Louis s' imagine en train de manger avec Louise, lorsqu'il lui parle, lorsqu'il la suit, lorsqu'il a des rendez-vous amoureux avec elle. Peut-être a-t-il peur d'être complètement évincé par ce qu'il appelle sa douce-moitié? Peut-être craint-il de disparaître en tant qu'homme? Il s' imagine alors que Louise a besoin de lui pour exister. Qu'elle doit d'abord l'aimer, lui, avant d'aller vers l'autre. Ne lui doit-elle pas dévotion, après tout, puisqu'il lui a donné sa chance? Puisqu'il l'a découverte? Puisqu'il l'a créée? Louis redoute le choix qu'il aura à faire un jour : lui ou elle. Parce qu'il ne pourra pas vivre éternellement cette double vie. Et parce qu'il appréhende par-dessus tout la réaction « des autres » s'ils venaient à découvrir sa véritable « nature »...

La psychose du personnage principal ne se manifeste pas seulement dans son délire de jalousie. Si, imaginativement, il questionne la femme qui est en lui sur ses fréquentations; s'il

veut connaître les faits, les intentions, les arrière-pensées, les sentiments de son autre moi-même, c'est qu'il est à l'affût d'un changement. Son délire est alimenté par son angoisse de voir Louise devenir comme « les autres ». « Les autres » qu'il définit comme des êtres capables de voir à travers les vêtements et de repérer ceux qui sont différents d'eux. « Les autres » qui n'ont qu'un seul sexe et qui sont donc beaux. Ainsi, Louis s' imagine que Louise change. Que, lentement, elle devient « une autre ». Si elle a été attirée par « l'homme », c'est parce qu'elle a vu son corps parfait à travers ses vêtements. Et maintenant, que se passera-t-il si Louise le voit, lui, à travers ses vêtements? Si elle voit son « supposé » hermaphrodisme? Elle le délaissera. Ce sera la fin de Louis et le monde sera envahi par « les autres ». N'en pouvant plus de subir une telle torture, le protagoniste se confie à un psychanalyste, espérant ainsi une aide, un appui contre l'ennemi. Il raconte sa peur « des autres », sa certitude qu'on connaît sa double vie; qu'on le sait « féminin » et qu'on voit sa « fantasmatique » poitrine. Il dit ne chercher qu'à interpréter les gestes et les regards de ses semblables; il dit faire une montagne de presque rien; il dit mettre en doute la parole « des autres » (sa propre parole projetée, en vérité) et même celle de son analyste à un certain moment. À travers son discours, son délire est livré à ciel ouvert. Un délire qui, comme l'était celui du président Schreber, est aussi une folle croyance d'être appelé à sauver le monde.

En effet, comme beaucoup de psychotiques, le personnage de Louis se dit élu de Dieu. Être extraordinaire, il aurait été choisi afin de répandre la nouvelle selon laquelle la Terre serait maintenant envahie par « les autres ». Dieu lui aurait fait des confidences étonnantes au

sujet de la création de l'homme et de la femme et, après s'être excusé pour une erreur commise, lui aurait demandé de tenter de sauver le monde.

L'erreur dont s'accuse Dieu remonterait au temps de la Création. Voulant modeler l'homme à son image, Dieu lui aurait d'abord fait don des deux sexes. Le premier homme pouvait donc se reproduire lui-même. Or, comme ce qu'il avait sous les yeux ne lui plaisait pas (il trouvait laid l'être qu'il avait créé), Dieu a chassé le premier homme avant de se reprendre avec Adam et Ève. Ce qui s'est passé par la suite, la Bible en fait mention. Cependant, comme le passage menant à la naissance de l'hermaphrodite a été omis des saintes pages, nul ne sait ce qu'il est advenu de la première oeuvre du Père. Il a tout lieu de croire qu'elle s'est reproduite jusqu'à aujourd'hui. Enfin, jusqu'à la naissance de Louis.

Comme nous l'avons expliqué dans la partie précédente de cette étude critique, Louis n'est pas seulement différent parce qu'il possède les deux sexes; il est aussi un être à part parce qu'il ne voit pas comme « les autres »; parce qu'il ne voit pas ce que « les autres » voient. Cette différence remonte également à la Création. Adam et Ève, ayant mangé du fruit défendu, sont devenus des êtres imparfaits, salis par le péché. Ce qui n'est pas le cas du premier homme. Le choix de Dieu pour un hermaphrodite, celui pouvant l'aider à sauver le monde, s'explique donc. Constatant que sa deuxième et troisième création sont en train d'envahir la Terre et d'y répandre le mal, Dieu se repent auprès de son premier modèle et l'enjoint de l'aider à libérer l'humanité. Ce faisant, il révèle sa véritable nature à Louis par l'entremise d'un camarade (le fameux commentaire sur la poitrine) avant de s'adresser directement à lui (lorsque le délire est passablement avancé). Toutes les questions de Louis au sujet de sa laideur, sa découverte de

son double féminin, sa jalousie partent donc de l'appel de Dieu et se heurtent à l'idée qu'il se fait de lui comme un être supérieur « aux autres ». Et admettons-le : on deviendrait fou à moins...

3. Retour aux nouvelles : *www.interné.com*

Beaucoup croient que l'érotomanie est strictement réservée à la gent féminine. C'est une erreur. Bien que cela soit effectivement plus rare chez l'homme, le fait d'être préoccupé, voire obsédé par ce qui est de l'ordre du sexuel au point de sombrer dans le délire ne doit pas être accolé à un sexe en particulier.

La femme éblouie par un amour dont elle se croit fermement l'objet est dite *nymphomane*, c'est-à-dire « qui est trop désirante ». Il existe un équivalent chez l'homme, le mot *satyriasis*, que le dictionnaire *Robert* définit comme « l'exagération morbide des désirs sexuels chez l'homme ». (Robert, 1994 : 2039)

Pour les besoins de la troisième et dernière nouvelle traitant du délire érotomaniaque, il a été décidé de travailler avec un personnage de sexe masculin. Pas par bravoure. Par goût de la nouveauté. La femme érotomane a souvent été présentée, que ce soit au cinéma, dans les romans ou au théâtre. L'homme envahi par l'idée d'être aimé l'a été un peu moins. La question d'expérimenter l'érotomanie masculine n'a donc pas été longuement discutée. Et puis, pourquoi changer subitement le sexe du protagoniste quand les deux autres sont des hommes? N'est-ce

pas préférable, au contraire, de continuer dans la voie tracée afin de créer un ensemble? Travailler l'univers de l'homme, ses pensées, sa vie à travers les délires de deux d'entre eux s'était avéré fascinant, il n'en fallait pas plus pour nous décider à entreprendre une dernière fois le voyage de la psychose vue sous un angle masculin.

3.1 L'intrigant Polo

Polo, c'est bien sûr le personnage principal. Son véritable nom, personne ne le connaît. Pas même l'auteure de la nouvelle. Tout ce que nous connaissons de lui passe par les courriels qu'il envoie. Il écrit à son amie, Claire. À sa sœur, Clara. Et à un site de consultation psychologique.

Polo est malade. Ce n'est pas son homosexualité qui le rend ainsi, pas plus que le deuil dans lequel il est plongé à la suite du décès de son père. Non. Polo est un érotomane qui s'ignore. Il croit profondément que quelqu'un l'aime.

Dire que tout cela remonte à son enfance, comme pour les autres personnages, Émile et Louis, cela fait un peu répétitif. Pourtant, c'est encore le cas. Ce quelqu'un qui l'aime a déjà aimé son père avant. Il en est certain. Mais maintenant que son père n'est plus là pour servir d'objet d'amour, c'est lui qui est visé. Parce qu'il ressemble à ce paternel. Parce qu'il est comme lui.

Cependant, ce qui complique un peu les choses, c'est que Polo est appelé à fréquenter

cet être amoureux de lui. Au salon funéraire. Chez le notaire. À Noël. La seule façon de s'en protéger est de lui écrire pour le menacer, l'éloigner, le blesser. Et faire la preuve qu'il en aime un autre.

Polo a déjà plongé dans le délire il y a quelques mois. Assez pour être interné. Inutile de spécifier qu'il craint la rechute. Mais, lentement, parce qu'il réagit mal à la perte de son père, la psychose revient le hanter. Il se croit harcelé, alors qu'au fond, c'est lui qui harcèle. Et les psychologues sur internet ne font rien pour l'aider. Ils ne comprennent rien. Quant à Claire, elle est beaucoup trop loin pour apporter un véritable soutien. Polo s'enfonce donc. Bientôt, la solution s'offre à lui : tuer. Tuer celle qui le fait souffrir. Celle qui l'a forcé à retourner dans sa tourmente : sa soeur jumelle Clara. Alors Polo s'exécute. Pour sa propre perte.

3.2 La structure de la nouvelle

Au niveau structural, le texte *www.interné.com* ressemble quelque peu à la première nouvelle de la partie création de ce mémoire. D'abord, une narration que l'on pourrait qualifier « d'englobante » sert d'assise au récit intime d'un personnage principal. En effet, le contexte de l'histoire nous est transmis par trois types d'informations indiquées en haut de page : la date, permettant de situer l'intrigue dans le temps (du 30 octobre au 1^{er} janvier); l'adresse électronique d'un personnage destinataire (site de consultation psychologique, « catwoman » et Claire) et l'adresse du personnage principal qui expédie le courrier électronique (Polo).

Le lecteur se retrouve en quelque sorte devant le journal intime informatisé d'un homme érotomane ou, si l'on veut, devant la correspondance multiple de ce délirant. Plus précisément, la nouvelle met en scène, grâce à la narration première, un personnage-narrateur ayant un rôle important à jouer dans la diégèse puisqu'il raconte ce qui lui arrive par l'entremise d'internet. Le récit autodiégétique ainsi produit s'adresse donc autant au lecteur réel qu'aux différents destinataires virtuels du texte.

Mais, encore plus intéressante est la façon dont sont disposées les diverses scènes du récit. Il a ainsi été convenu que la nouvelle serait divisée en six blocs, chacun de ces blocs racontant en trois versions le même événement. En d'autres mots, le protagoniste envoie ses messages électroniques aux trois destinataires virtuels chaque fois qu'un nouvel incident bouleverse son existence.

Il y a d'abord la mort du père racontée selon trois points de vue : comment cette mort est survenue et comment le personnage de Polo s'en arrange; le début de la crise délirante, conséquence de la perte du père; les funérailles.

Ensuite, vient tout ce qui tourne autour de la lecture du testament: un billet est remis au protagoniste, ce qui le met davantage sur ses gardes; le délire est si bien enclenché qu'on le réfère à un psychiatre; la scène du testament est racontée froidement.

Quant au bloc central, il est celui de la visite de Clara et André chez Polo. Cette visite est décrite à Claire dans ses moindres détails. Il s'agit d'un passage pivot du récit, car il s'y passe alors quelque chose de l'ordre de la vengeance, vengeance tout à fait exprimée dans le courriel destiné à « catwoman ».

Finalement, il est question du secret de famille, soulevé par les événements de la visite au loft de Polo et le bloc quatre représente le point culminant du récit. C'est Noël, la crise du protagoniste est à son comble. Rien ne peut plus arrêter sa soif de faire cesser l'amour dont il est l'objet. L'agression dont est victime Clara est racontée en trois versions : une plus « repentante » adressée au site de consultation psychologique; une « ambivalente » dans le message destiné à Claire; une franchement « agressive » lancée au personnage de «cat woman».

Nous retrouvons ensuite le protagoniste à l'hôpital psychiatrique. Le courriel envoyé le mardi 29 décembre décrit des événements sur le point de se produire, alors que celui du 30 décembre raconte des événements qui surviennent. Quant au message du 31 décembre, il est une visualisation de ce qui se passera dans le dernier bloc de la nouvelle : une tuerie. Tous les courriels du bloc final sont écrits dans la même journée. Celui destiné aux psychologues raconte de façon cachée ce que le protagoniste a fait dans la nuit du jour de l'an. C'est aussi un message de révolte envers l'aide reçue de la part du site de consultation. Le dernier courriel à « catwoman » est, quant à lui, de la pure folie, puisque Polo écrit à quelqu'un qui est décédé. Finalement, la nouvelle se termine par une chute lors de la dernière lettre envoyée à Claire, qui est en fait l'amie imaginaire de Polo. Cette dernière page est pleine de surprises et elle fait la lumière sur quelques faits du récit demeurés jusque-là énigmatiques.

3.3 L'érotomanie

Polo, le personnage central de la nouvelle, a une soeur jumelle. Elle s'appelle Clara. L'histoire a été pensée de façon à ne pas mettre à découvert son identité. Du moins, pas au début. Polo envoie donc des courriels à une certaine « catwoman » et, petit à petit, le voile est levé sur cette femme secrète.

La haine qu'éprouve le protagoniste pour sa soeur remonte à très longtemps. Lorsqu'il était enfant, une scène (dont il est fait mention dans le récit) avait changé à jamais les relations qu'il entretenait avec elle. Une scène d'inceste entre un père et sa fille. Pour Polo, Clara est la grande responsable de ce qui est arrivé. C'est elle qui a séduit le paternel; c'est elle qui était amoureuse. Il faut dire, aussi, que le père avait lui-même donné raison à son fils en lui laissant croire, qu'effectivement, Clara était à l'origine des abus qu'il commettait. Ainsi, l'image de la nymphomane était bien fixée. Jusqu'à ce qu'arrive André, l'adjoint au bureau d'avocats. Sous prétexte de se protéger de l'amour qu'elle éprouve pour lui, le père organise alors le mariage de sa fille avec André. Tout est en place afin de construire le délire érotomaniac de Polo.

Que se passe-t-il et comment avons-nous procédé? D'abord, il faut comprendre la « prétendue homosexualité » du personnage principal. Bien sûr, Polo est un homosexuel avoué et amoureux du mari (André) de sa soeur, mais cette homosexualité « brute » n'est pas celle entrant en ligne de compte dans la construction du délire. Nous l'avons vu, l'homosexualité dont parle Freud dans sa théorie sur la psychose est une homosexualité de position qui n'a rien à voir avec celle du personnage de Polo. Ce n'est pas l'orientation sexuelle du personnage qui

le fait sombrer dans le délire. Il y a donc, dans cette nouvelle, une homosexualité prise dans son sens premier d'attrance, de tendance sexuelle d'un homme envers un autre homme, mais il y a aussi cette fameuse « homosexualité freudienne » au centre de toute psychose.

Il a donc été convenu que Polo serait un homosexuel avoué ayant un sérieux penchant pour le mari de sa soeur, André. Mais, pour une bonne raison, cet amour ne peut pas voir le jour : André n'est pas disponible. Que faire? Revenir sur cet amour unissant jadis Polo et sa soeur Clara? Après tout, « ce n'est pas lui que j'aime, c'est elle. » Finalement, dans un temps de projection propre au délire où le « je t'aime » devient « elle m'aime », Clara se transforme en persécutrice, son désir trop envahissant faisant de Polo la victime que nous connaissons.

Polo se défend de plusieurs manières, la première étant de harceler sa soeur par courrier électronique. Les « je ne t'aime pas », « laisse-moi tranquille » fusent. Et les menaces aussi. Polo prétend que Dieu lui a révélé les plans machiavéliques de Clara et qu'il lui a remis en mémoire les causes de l'internement de leur mère : l'inceste familial. Si Clara ne cesse pas son petit jeu, il dira ce qu'il sait à tout le monde, André inclus.

Ce qu'il y a d'intéressant dans l'histoire que raconte le personnage de Polo, ce sont les interdits, les barrières qu'il a érigés et la façon dont il fait fi, à deux reprises, de ce qui est banni. Clara est sa soeur, il ne peut pas l'aimer comme un objet sexuel. Pourtant, il la viole pour ensuite mieux l'accuser de harcèlement. André non plus n'est pas permis. Que penser alors de ce dîner qu'ils partagent et pendant lequel ils se retrouvent au lit? Est-ce un fantasme?

Il y a aussi cette fameuse tuerie à la fin du texte. Pas très explicite, mais pourtant présente. Que s'est-il passé dans la tête du héros? Une simple petite blague sur son identité

sexuelle a-t-elle fait tout basculer? Polo est un fou et ce passage le prouve bien. Le délire est à son point culminant, puisqu'il pense tuer celle qu'il rend responsable de tout, de son malheur comme de sa maladie. Au fond, la folie de Polo n'est pas si visible avant cet instant. Elle transpire un peu, certes, dans les messages envoyés aux psychologues virtuels et à «catwoman», mais jamais autant qu'à partir du jour de Noël. Et lorsque le lecteur apprend que Claire n'était, en fait, qu'une amie imaginaire, la psychose du protagoniste devient alors une évidence.

CONCLUSION

L'idée d'un mémoire en création s'est présentée lors de la rédaction d'une nouvelle littéraire dans le cadre d'un projet de recherche mettant fin au premier cycle universitaire. Le thème principal de la nouvelle : la psychose maniaco-dépressive éprouvée à l'aide d'un jeu focalisateur, d'une narration particulière et d'une structure textuelle représentant les différentes phases de la maladie. Que dire? Il y a eu un vide, un trou quand les derniers mots du texte ont trouvé leur place sur la feuille. Il fallait recommencer. Écrire est comme une drogue: tant qu'on n'y touche pas, tout va bien. Mais le besoin va grandissant dès que débute la rédaction.

L'idée était donc de poursuivre dans la même voie, d'autant plus que les maladies psychiatriques présentaient un réel intérêt. Il a d'abord été question de travailler la prochaine nouvelle à partir de la schizophrénie. Or, ce choix comportait trop de difficultés pour une néophyte et écrire sur la psychose maniaco-dépressive n'avait pas suffi à développer une réelle expertise.

Comme un enfant qui fait ses premiers pas, il a donc fallu avancer prudemment dans *Le Séminaire : livre III - Les Psychoses* de Jacques Lacan. De tout à fait obscurs, les concepts sont devenus de plus en plus clairs. Pour mieux comprendre les exemples, deux cas de psychanalyse par Sigmund Freud (*Le Président Schreber* et *L'Homme aux loups*) ont servi de

base. C'est ainsi qu'a été faite la distinction entre la psychose et la névrose, à même, notamment, l'éclaircissement des notions de rejet, de forclusion et de délire. *Principes d'une psychothérapie des psychoses* de Serge Leclaire nous a permis de comprendre le rôle du signifiant dans la psychose et de saisir ce que le délire avait en commun avec le langage. Finalement, c'est en revisitant le schéma « canonique » de Lacan qu'il a été possible de rendre compte de ce qui unit le *moi*, l'*autre* et l'*Autre* au coeur de la psychose.

La paranoïa, psychose par excellence de Freud et Lacan, s'est imposée. Une étude de la question a même été réalisée préalablement, à la maîtrise, à partir d'une nouvelle d'Edgar Allan Poe : *William Wilson*.

Mais fallait-il faire le tour de la paranoïa en une seule nouvelle? Ou était-ce préférable de faire se représenter différentes paranoïas à l'aide de différents récits? La réponse est venue de la définition même de la paranoïa : « Psychose caractérisée par un délire de persécution systématisé et interprétatif auquel on adjoint notamment les délires de jalousie, d'érotomanie, de grandeur. » (Chemama, 1995: 225) La paranoïa devenait dès lors un prétexte à l'étude des délires. Après avoir pris connaissance de l'analyse linguistique de Freud qui permettait de rendre compte de la formation des délires de persécution, d'érotomanie et de jalousie, la façon de procéder devenait plus claire. Il fallait introduire les deux étapes que sont la dénégation et la projection à l'intérieur de nouvelles mettant en scène le délire de persécution, l'érotomanie et la jalousie. Plus précisément, parce que le délire représente en quelque sorte l'irruption d'un signifiant forclos, il fallait trouver le moyen d'écrire ce signifiant manquant; d'écrire ce qui revient au sujet comme une signification énigmatique, d'où le titre donné au mémoire : « Trois

nouvelles délirantes. Écrire le signifiant manquant de la psychose ».

I. POUR EN FINIR ICI AVEC LA PSYCHOSE

Nous l'avons vu, il n'y a pas, à proprement parler, de définition psychanalytique de la psychose. Ce que les recherches ont permis de comprendre, c'est plutôt « comment » fonctionne la psychose et ce qui la distingue de la névrose. Freud parlait de perte de la réalité, de régression de la libido sur le moi (retour au narcissisme) et de construction du délire comme tentative de guérison. Quant à Lacan, sans nier ce que Freud avait théorisé, il a imposé la forclusion comme mécanisme fondamental dans la constitution du délire paranoïaque.

1. La perte de la réalité

Avant de démontrer ce que l'on entendait par perte de la réalité au sein du phénomène psychotique, il convenait de définir ce qu'est la réalité. Bien des gens confondent ce concept avec le réel. Ce sont pourtant deux choses différentes. En psychanalyse, le réel est toujours situé en deçà de la réalité et ne peut être défini que par rapport au symbolique et à l'imaginaire. Le sujet ne le rencontre jamais. La réalité, elle, est plutôt une construction propre au sujet. Le lieu de la tromperie.

Quand on dit que le psychotique « perd la réalité », il faut bien comprendre qu'il se retrouve en quelque sorte devant un trou, une ouverture dans la réalité causée par ce que Lacan appelle la « forclusion », « un mécanisme psychique – différent du refoulement – par lequel des représentations insupportables sont rejetées avant même d'être intégrées à l'inconscient du sujet ». (Robert, 1994 : 949) En d'autres mots, c'est ce qui n'est pas *dans* le sujet. Si nous voyons le refoulement comme un sac caché à l'intérieur du psychotique, le forclos est tout ce qui gravite autour de ce sac sans jamais y être enfoui. C'est un déchet qui a été expulsé du « sac ».

Or, la déchirure que la forclusion a produit dans la réalité ne peut pas rester ainsi. Elle doit être recousue; le trou doit être bouché. C'est alors qu'apparaît l'hallucination. Pour le sujet, il s'agit d'une sorte de cadeau qui lui arrive de l'extérieur. Cette partie de la réalité qu'il avait rejetée revient, tel un fantôme, pour reprendre sa place. Elle vient solliciter le sujet qui se sent alors appelé, lui, et personne d'autre. Lacan dira que ce qui n'a pas été admis dans l'ordre du *symbolique*, reparaît du *réel* grâce à l'*imaginaire* du sujet.

2. Le signifiant manquant dans la psychose

La perte de la réalité joue un rôle prépondérant dans le développement des psychoses, une réalité, ne l'oublions pas, « composée de signifiants ».

Nous avons vu ce qu'est le signifiant, terme de linguistique employé par Lacan qui insiste sur son autonomie, car celui-ci peut exister sans signification. Nous avons vu aussi que le signifiant se situe au niveau du symbolique. Ce qui est cependant à retenir, c'est que le sujet construit toujours sa réalité en fonction du symbolique, réalité vue par Lacan comme « un tabouret supporté par des pieds-signifiants ». Pour que l'équilibre soit vraiment « parfait », le tabouret a besoin de ses quatre pieds. Or, chez le pré-psychotique, il n'y en a que trois. Faut-il en déduire que le sujet est alors en « état d'équilibre très instable »? Pas nécessairement. En fait, le pré-psychotique s'arrange très bien de « ces trois pattes » et celle qui manque ne lui fait défaut en rien. L'équilibre est là, mais, bien évidemment, il ne faudrait pas qu'une patte de plus vienne à manquer...

Quand ce qui était « rejeté » fait retour dans le réel du pré-psychotique, il y a ce qu'on appelle émergence d'une *signification énorme*. Cette signification n'est jamais entrée dans le système de la symbolisation et elle est, pour le sujet, d'une totale étrangeté. C'est la quatrième patte du tabouret qui s'impose alors à lui comme une présence/absence dont il ne peut plus dorénavant faire l'économie.

3. La langue en psychanalyse

L'inconscient a son langage propre et c'est *dans la parole qu'il se fait jour*. Lacan dit que le sujet se sert de la langue pour faire passer une signification dans le réel. Donc, si le matériel du signifiant se trouve dans le symbolique, la signification, elle, est dans l'imaginaire et le discours qui en résulte, dans le réel.

Quand l'hallucination apparaît dans la psychose, le sujet ne peut plus communiquer avec l'*Autre* parce que la signification qui se présente à lui ne peut plus être rattachée au monde extérieur, au symbolique. Alors, le sujet n'a d'autre choix que de rencontrer l'*autre*, celui qui est aminci, déchu, purement imaginaire et avec lequel il ne peut avoir qu'un rapport de frustration. C'est ainsi que nous assistons à la construction d'une langue propre au psychotique. Pour répondre au manque de signifiant de ses hallucinations, le psychotique construit son délire qui est un langage en soi. La signification qui se présente à ses yeux (le pied manquant du tabouret dont il ne sait quoi faire) crée du sens mais il n'est pas capable de rendre compte de ce sens, de ce signifiant. Autrement dit, *il ne « sait » pas les mots pour le dire*.

La cure psychanalytique d'un psychotique cherchera à faire se déplier le signifiant pour l'amener lentement vers le symbolique sur l'axe fondamental de la parole et à ramener le sujet vers l'*Autre*.

II. UN DERNIER MOT SUR LE DÉLIRE

Le délire chez le psychotique commence lorsqu'une hallucination, le plus souvent auditive ou visuelle, apparaît de l'extérieur du sujet et s'adresse à lui. Nous l'avons déjà vu, cette hallucination est l'apparition dans le réel de quelque chose qui avait été rejeté antérieurement par le sujet. Le psychotique se sent toujours concerné par cette signification qui se présente à lui. Même s'il ne la comprend pas et qu'il se doute qu'elle vient de nulle part, elle a pour lui un caractère forcément réel. Il ne peut donc pas passer outre son existence. Rappelons-nous l'exemple de l'Annonciation...

Toute maladie psychique ou nerveuse trouve ses racines dans la vie sexuelle. La paranoïa ne fait pas exception à la règle. Le délire paranoïaque est une construction servant à nier une posture homosexuelle et à la diriger vers l'extérieur par un mécanisme qui lui est propre : la projection. En effet, c'est en rendant acceptable pour son *moi*, sa conscience, la pulsion « Moi, un homme, je l'aime, lui, un homme » , en la transformant, que le sujet « s'auto-guérit » en délivrant son *moi* du narcissisme. Il va même plus loin en projetant sur l'autre ce qu'il ressent lui-même. Ceci est particulièrement vrai en ce qui concerne le délire paranoïaque « Il me déteste » et le délire d'érotomanie « Elle m'aime ». Nous ne reviendrons pas davantage sur ce mécanisme déjà passablement exploité au coeur de l'ensemble du mémoire. Rappelons simplement qu'il a servi à construire la structure de chacun des récits du chapitre quatre et à dresser le profil des trois héros de ces récits : Émile, un paranoïaque

imaginant qu'il tue des femmes; Louis, un travesti jaloux de la femme qu'il devient et Polo, un érotomane persuadé que sa soeur est amoureuse de lui.

Pour nous, qui voyons les choses de l'extérieur, le délire paranoïaque est un peu comme une langue étrangère que nous n'arrivons pas à comprendre. Qu'un sujet entende des voix que nous n'entendons pas, qu'il voit des choses que nous ne voyons pas demeure un mystère.

C'est pour tenter de saisir quelque chose (à défaut de pouvoir comprendre de l'intérieur) de la « dramaturgie » psychotique que cette démarche créatrice a été menée. Et pour conclure de façon toute simple sur ce que représente dorénavant pour nous le délire, et comme le dit si bien l'adage populaire, « ce n'est peut-être pas aussi fou qu'on le pense ».

BIBLIOGRAPHIE

CHEMAMA, Roland (1995), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 356 p.

FREUD, Sigmund (1977), *Cinq psychanalyses* (8^e édition traduite par Marie Bonaparte et Rudolph M. Loewenstein), Vendôme, Imprimerie des Presses Universitaires de France, 422 p.

GOURDEAU, Gabrielle (1993), *Analyse du discours narratif*, Boucherville, Gaëtan Morin éditeur, 129 p.

GREEN, Julien (1930), *Le Voyageur sur la terre*, Paris, Éditions Plon, 242 p.

LACAN, Jacques-Marie (1966), *Les Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 924 p.

LACAN, Jacques-Marie (1981), *Le Séminaire : livre III, Les Psychoses*, Paris, Éditions du Seuil, 368 p.

POE, Edgar (sans date), *Oeuvres complètes*, traduit par Ch. Baudelaire, Paris, Gilbert Jeune, 452 p.

SCHREBER, Daniel-Paul (1903), *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Éditions du Seuil, 389 p.

ANNEXE

La tache

Février 95
Robert-Giffard, Québec

C'est en me dirigeant vers les soins intensifs que je l'ai vue. Pour la première fois. Elle se tient debout au milieu du couloir. À quelques mètres de moi. Immobile.

Sans m'en rendre compte, je me suis arrêté, je suis là à l'épier.

Des gens passent devant elle, derrière elle.
Des patients, des préposées, des médecins aussi.
Elle ne les voit pas. Moi non plus elle ne m'a pas vu. Pas encore.
Pour cela, il faudrait qu'elle tourne la tête.

Mais elle ne le fait pas. Elle est immobile.

Ses bras longent son corps filiforme habillé d'un mince peignoir. Je remarque ses pieds chaussés de bas de laine trop grands, ses cheveux nattés. Elle a l'air d'une enfant. D'une enfant négligée. Sous son maxillaire inférieur, une tache sombre. Je plisse les yeux. Ce que j'avais d'abord pris pour une ecchymose se révèle être un grain de beauté de la grosseur d'une pièce de cinq sous.

J'avance de quelques pas. J'aimerais voir en entier ce visage qu'elle me présente de profil, mais à cet instant, l'immobilité se casse. Elle marche vers l'infirmerie. Le lainage de ses bas glisse lentement sur le sol.
Devant le poste, elle plaque ses mains et son regard sur le panneau de verre. Attend.

Un infirmier se présente :

- Que voulez-vous encore ?
- Mes pilules.
- Je vous l'ai dit tout à l'heure. Pas maintenant. Il est trop tôt.
- Mes pilules.
- Retournez à votre chambre maintenant.

Une lamentation. Une plainte qui prend forme au fond de sa gorge et éclate en un hurlement quand elle ouvre la bouche.

Je la vois prendre sa tête à deux mains et tirer sur ses cheveux. Je la vois se jeter sur la vitrine pour la fracasser de ses poings. Ce cri sauvage.

L'infirmier revient.

Je l'entends lui parler. Il choisit ses mots. Prononce calmement mais fermement.

Elle, elle hoche la tête. Ses doigts s'enfoncent dans la chair de ses joues, blessent la peau délicate.

– Que se passe-t-il ?

Une femme s'est approchée d'eux. Elle porte un vison et de la neige brille encore sur sa chevelure blonde. Elle entoure la malade de ses bras.

– Que s'est-il passé ?

– Elle voulait ses médicaments.

– Je vois. Ça va aller. Je vais m'en occuper.

Les voilà qui font demi-tour et se dirigent vers moi. Instinctivement, je reprends le mouvement suspendu, je marche pour qu'elles ne découvrent pas ma contemplation passive.

Quand elles passent près de moi, je peux enfin voir la totalité de son visage.

Il est à ma portée.

Une balafre traverse sa joue gauche et descend jusqu'à la tache sombre de sa mâchoire. Ses yeux noirs sont inexpressifs. Morts.

Devant l'accès aux soins intensifs, en attendant qu'on vienne m'ouvrir, je pense qu'elle a dû être belle. Autrefois. Avant de se retrouver ici.

– Bonjour, docteur.

Je salue d'un faible signe de tête. On me dit que je suis attendu. Je presse le pas.

Un médecin légiste ne doit jamais faire attendre.

Juillet 94

Sa main s'est posée sur le bouton de la porte. Elle va partir. Bientôt. Elle est prête. D'ailleurs, il y a longtemps qu'elle aurait déserté ce foutu endroit si cet homme assis derrière son bureau ne la retenait pas.

Elle lui a pourtant dit plus tôt, voilà bien une demi-heure : monsieur, je déteste les sermons, je ne vais pas à l'église. J'ai les sermons en horreur, vous pigez ? Elle était cinglante.

Alors assise sur le bord du fauteuil, elle n'attendait que le moment propice pour se lever et s'élancer vers la sortie. Mais l'homme derrière son bureau l'en empêchait. Comme maintenant, elle qui n'a qu'à ouvrir cette porte pour fuir. Elle a la nette impression de perdre son temps. L'autre désire en gagner. Il lui parle de gros bon sens. De traitement à finir. De santé encore fragile. Il lui dit, madame, madame Tessier, soyez donc raisonnable.

Il ne comprend vraiment rien, cet homme assis derrière son bureau. Elle le lui dit. D'abord, elle refuse qu'il l'appelle madame Tessier. Depuis le temps qu'il la connaît. Il devrait savoir. Marie. Tout le monde l'appelle ainsi et c'est ainsi que cela doit être. Marie. Ensuite, elle répète pour la énième fois. Il devrait saisir. Je vais numéro un. Et elle ne peut s'empêcher de penser qu'il n'est qu'une tête de chat.

Le temps presse maintenant. Et elle ne peut plus sentir l'atmosphère oppressante du bureau. Elle va partir. Elle est plus que prête.

L'homme se lève, contourne son bureau et s'approche d'elle. Il enlève ses lunettes. La regarde. Vous êtes certaine de ce que vous faites ? Elle ne baisse pas les yeux. Relève la tête. Il aurait beau prêcher à genoux qu'elle ne changerait pas d'idée. Elle répond. Je n'y retournerai pas.

Elle sort.

25 juin 95

Lac du Délaiisé, Saint-Jean-de Boischatel

Le temps chaud, je ne peux plus le supporter. À la radio, l'annonceur a dit : « Trente-sept beaux degrés Celsius ! » C'est assez pour me faire suer. Retenant mon chapeau d'une main, je lève les yeux au ciel.

Désespoir. Voilà le mot.

Le ciel est désespérément vide de ses nuages et le soleil désespère de ne jamais perdre sa brillance.

Je reprends les manches de mes rames. Lentement, elles s'enfoncent dans l'eau. Lentement, je les ramène vers moi. Lentement la barque glisse. Je pense que je vais rentrer avant de cuire.

Ce temps chaud. J'ai voulu lui échapper en venant ici. Je me suis leurré. Le temps chaud est partout. Même sur le lac.

C'est comme pour le silence. Lui aussi est partout aujourd'hui. Les gens sont bercés par une douce oisiveté et, à part cette bande d'adolescents que j'entends rire sur la grève, pas un bruit ne me parvient des environs.

D'ailleurs, ils font un sacré boucan ces jeunes. Je dois m'être rapproché de leur point de ralliement.

Parce que leurs voix s'amplifient, que leurs cris me dérangent.

Je sais que je suis près d'eux. Dans quelques instants, je les verrai.

Les rames s'enfoncent un peu plus rapidement. Je les ramène vers moi un peu plus rapidement. Jusqu'à ce que je sois à leur hauteur.

Alors la barque cesse de glisser.

Car je suis curieux. Un médecin légiste doit toujours être curieux.

Je baisse le volume de la radio et je regarde l'autre côté du lac.

Ils sont là. Deux garçons et une fille. Ils se chamaillent amicalement.

Soudain, la fille chute. Elle a buté sur quelque chose. Je plisse les yeux.

Un sac. Un sac vert qu'un des garçons envoie dans l'air et qui retombe sur l'eau stagnante et poisseuse du lac.

Je reprends mes rames. Il fait chaud. Je pense que je vais rentrer avant de cuire.

31 décembre 94
Saint-François, Ile d'Orléans.

Je n'aime pas Noël. Je n'aime pas me promener dans les allées bondées des centres commerciaux. Je n'aime pas les cadeaux. Je n'aime pas les sapins. Je n'aime pas les lumières ridicules posées le long des toitures.

J'entends ma tête. Elle chante :

*Oh! nuit de paix.
Sainte nuit.
Dans le ciel.
L'astre luit.*

Je n'aime pas cette nuit de paix. Je n'aime pas la sainte nuit. Je n'aime rien de tout cela.

Ni ce que je vois par cette fenêtre.
Le ciel sans astre qui luit.
Le fleuve figé par ses glaces.

Je n'aime pas Noël.
Et encore moins le nouvel an.
Celui-là, je l'exècre plus que tout.

J'entends sa voix. Elle dit :

– Allez Laure, viens passer la veillée avec nous.

Elle pense m'avoir en m'appelant ainsi. Laure, viens ma petite Laure. Il y a un beau buffet, ma belle Laure. Nous t'attendons, Laure chérie. Laure... Laure... Laure...

J'entends ma tête. Elle crie:

Non !

J'entends ma voix. Elle murmure :

Non.

Je n'aime pas le nouvel an.

Ni les buffets.

Je vomirais les sandwiches que j'ai avalés. Je vomirais les chocolats que j'ai croqués. Je vomirais les bonbons que j'ai sucés. Je vomirais les pâtés que j'ai mangés. Je vomirais l'alcool que j'ai ingurgité.

Je vomirais tout.

Sauf.

Ce qu'il y a dans ma dosette.

Pour dormir. M'engourdir. Oublier.

Ma dosette.

Celle-là, je l'adore plus que tout.

Et ce je vois dans le reflet de la fenêtre aussi.

Ma berceuse.

Une table.

Ma dosette sur la table.

J'aime que mes pantoufles glissent sur le sol. J'aime que mes fesses retrouvent le confort du coussin. J'aime que mes mains se posent en douceur sur les accoudoirs. J'aime sentir mes jambes donnant le mouvement. J'aime me bercer.

J'entends ma tête. Elle chante :

Bonne nuit, cher trésor. Ferme tes yeux et dors.

J'aime me bercer.

Pour oublier que j'exècre le nouvel an.

28 juin 95, 11h10

Lac du Délaissé, Saint-Jean-de-Boischatel

Une maison d'été. Des cris d'enfants. Une brise légère.

Je suis assis sur la véranda et je regarde le lac. Depuis ce fameux après-midi où il a fait quarante degrés, je n'y suis pas retourné.

– Papa ! Le chien est parti nager ! Il ne veut pas revenir, papa !

L'enfant tire sur mon bermuda. Je ne l'ai pas entendu approcher.

– Mais bien sûr qu'il va revenir. Il revient toujours. Tu le sais bien, mon Alexandre.

Toby revient toujours.

Comme s'il voulait prouver mes dires, un jappement se fait entendre. L'enfant se précipite. Je n'ai pas le temps de le retenir. Une main en visière, je regarde en direction de la rive. Je vois le chien.

Et entre ses pattes, quelque chose qui ressemble à un sac.

Août 94

La pluie tombe sur le pare-brise, éclabousse la transparence de la paroi, brouille le temps d'une seconde sa perception du monde extérieur.
Je n'en peux plus.

Devant elle, les phares rouges d'une voiture indiquent un ralentissement de la circulation. Elle freine.
Je n'en peux plus.

Depuis une semaine, personne n'a vu le moindre fragment de ciel bleu.
Depuis un mois, tout le monde lui fait perdre son temps.
À commencer par ce médecin qui la harcèle. De questions, de demandes, de mises en garde.

Et elle n'en peut plus.

Elle est sortie du bureau. Ce n'est pas assez. Elle doit sortir du pays.
Pour fuir. Pour se dérober devant toutes ces têtes de chats qui miaulent pour l'empêcher d'être libre.

Elle les voit bien. Ils sont assis sur une clôture. Leurs queues fouettant l'air et leurs grands yeux phosphorescents fixés sur elle.
Elle leur dit : je vous hais. Le concert a assez duré. Je vous hais.
Et elle ferme la fenêtre pour ne plus voir leurs regards mauvais.

Les phares rouges de la voiture s'éteignent. La circulation reprend.
Comme cette idée de partir lui revient.
Des vacances. Longues et bénéfiques. Des vacances. Pour s'éclater, s'enivrer, vivre.
Elle dira : je prends des vacances.
Et le sujet sera clos.
Elle veut reprendre ce temps qu'on lui a volé. Le mettre dans un sac et l'emprisonner par une série de noeuds que jamais personne ne pourra plus délier.

Les phares rouges de la voiture se rallument. Elle frappe violemment le volant.
Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus !
Et la pluie tombe, encore plus drue et serrée, comme pour brouiller ses plans et les faire tomber à l'eau.
Elle relève la tête. Elle ne changera pas d'idée.
Elle dit tout haut : je pars. Sa décision est définitive.

Janvier 95
Robert-Giffard, Québec

5h29

Penser. À quoi est-ce que je pourrais penser ? Qu'il y a des fêlures au plafond ? Que ma tête est pleine de fêlures ? C'est ça. Oui.
Mon crâne s'est fendu. Puis mon cerveau. Puis mes cellules.

Je ne suis qu'un tas de fêlures, de brisures, de cassures.
Oui.

5h30

Tic-tac, tic-tac, tic-tac, tic-tac, tic-tac
Tôt.
C'est le temps qui passe. Le temps qui file.
Me dépasse.
Ah ! Il est si tôt ?

5h31

Ce lit. Il n'est pas confortable. Maudit hôpital. Maudit.

Je pleure. Je pleure beaucoup. Je ne peux pas m'empêcher de pleurer.
De pleurer encore et toujours.

Ma dosette.
Ils me l'ont prise.

- Pour ta sécurité, ma belle Laure.
- Oui.
- Et vu ton état.
- Oui.

Je pleure. Je pleure beaucoup. Je ne peux pas m'empêcher de pleurer.
De pleurer encore et toujours.

Ma dosette.
Mon lit.
Ma chambre.

Me berceuse.
Ils me les ont pris.

Et dans ce lit. Maudit.
Inconfortable. Maudit hôpital.

Si je pleure trop fort, et que je gémiss, est-ce qu'elle va dire quelque chose ?
La grosse qui ronfle. Là. Juste à côté. La grosse.
Malodorante.

– Ferme-la, la névrosée ! Arrête de brailler comme un veau ! T'as la morve au nez !

Un de ces jours, elle va finir par me déranger. Je vais lui sauter à la gorge. Pour qu'elle devienne bleue. Pour que son regard se révulse. Pour qu'elle bave. Pour qu'elle meure.

Parce qu'elle aura dérangé ma vie.
La puante.

Qu'elle scrute un peu mon regard.
Elle verra que j'ai les yeux fous.

5h32

Août 94

Sa main s'est posée sur le bouton de la porte. Elle va partir. Bientôt. Elle est prête. D'ailleurs, il y a longtemps qu'elle aurait déserté ce foutu endroit si cet homme assis derrière son bureau ne la retenait pas.

Elle lui a pourtant dit plus tôt, voilà bien quinze minutes : je dois y aller maintenant. Je veux prendre l'avion en fin de journée. J'ai des valises à préparer, vous comprenez ? Elle était mielleuse.

Alors assise sur le bord du fauteuil, elle n'attendait que le moment propice pour se lever et s'élancer vers la sortie. Mais l'homme derrière son bureau l'en empêchait. Comme maintenant, elle qui n'a qu'à ouvrir cette porte pour fuir. Elle a la nette impression de perdre son temps. Encore. Et elle n'en peut plus. L'autre lui parle d'un voyage qu'il a fait l'an dernier. Un endroit qu'il a particulièrement apprécié. Il lui dit madame, madame Tessier, c'est là que vous devriez aller.

Il est vraiment aimable, cet homme derrière son bureau. Elle le lui dit.

D'abord, elle refuse qu'il l'appelle madame Tessier. Depuis le temps qu'il la connaît. Il a l'autorisation. Marie. Tout le monde l'appelle ainsi. Marie.

Ensuite, elle le remercie pour les vacances accordées. Elle ne va pas encore numéro un. Et cette tête de chat devant elle doit la croire.

Le temps presse maintenant. Elle ne peut plus sentir l'atmosphère trop chaleureuse de la pièce. Elle va partir. Elle est plus que prête.

L'homme se lève, contourne son bureau et s'approche d'elle. Il remet ses lunettes. Bon voyage ! Elle soutient son regard. Relève la tête. Elle répond : merci. Puis elle sort.

Avec cette impression de déjà vu.

28 Juin 95, 11h17

Lac du Délaiissé, Saint-Jean-de-Boischatel

– Toby, viens ici mon gros!

Au son de ma voix, le chien se calme un peu. Je fais quelques pas dans sa direction. Le grondement reprend de plus belle, pareil à un moteur qui ne cesse de tourner.

Je ramasse un bâton oublié sur la plage. En le brandissant, je m'efforce d'approcher suffisamment de la bête.

Elle aboie féroce. De la bave coule en filets sur le sac qu'elle tient toujours entre ses pattes. Démentiel. Voilà le mot. Une scène absurde et folle se joue ici, maintenant, sous le soleil ardent qui atteindra bientôt son zénith.

Je sais que je ne pourrai pas maîtriser le chien. Je le sais à ses yeux. J'y vois une rage qui se déchaînera si j'ose le toucher, si j'ose effleurer sa trouvaille.

«Viens voir papa ! Il y a un bébé sur la plage! »

Ces paroles de l'enfant, je les entends encore.
Parce qu'il avait raison.

Il y a un bébé sur la plage. Un nourrisson. Dans un sac. Celui que le chien protège et qu'il a déchiré de ses crocs.

Je vois une main minuscule, encore crispée, s'échappant du contenant souple. Je vois de petits yeux ouverts, aveugles, qui ne verront jamais autre chose que le néant. Je vois le sang séché, collé sur sa peau délicate. Le cordon ombilical qui le rattache encore au placenta.

Je fais demi-tour pour ne plus voir. Funèbre spectacle.

Ma femme attend sur le parterre, retenant l'enfant par la main.
Je lui fais signe :

Michèle, appelle la police.

Février 95
Robert-Giffard, Québec

Je ne sais pas. Non. Vraiment. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela. C'est probablement pour cette raison que je suis ici. Je fais des choses. Vraiment. Sans savoir pourquoi.

La femme.
Je ne sais pas si je la connais. Vraiment. Je ne sais pas.

Haldol 5 mg intramusculaire . Au besoin.

Ma dosette.
Je pense que c'est elle que je voulais.
Parce que c'est la seule et unique chose que je n'exècre pas.

Et peut-être ma berceuse.
Parce qu'elle ne grince pas.
La femme.
Elle a dit :

- Calme-toi, Laure.
- Oui.
- C'est pour ta sécurité.
- Oui.
- Et vu ton état.
- Oui.

Je comprends. Oui. Vraiment. Je comprends tout cela. Ce n'est pas parce que je ne comprends pas que je suis ici. Vraiment. C'est parce que je fais des choses sans savoir pourquoi.

La femme.
J'aimerais lui crever les yeux.

Cela je le sais.

28 juin 95, 12h03
Lac du Délaissé, Saint-Jean-de-Boischatel

Je vois déjà le titre :

« Un nouveau-né trouvé mort dans un sac. »

Les journalistes sont friands de ce genre de misère humaine. Moi, ça me lève le cœur. Depuis dix minutes qu'ils sont là. Ils ont déjà essayé de filmer le cadavre, de parler à l'enfant et d'approcher le chien. Chaque fois, je m'interpose. Ils n'ont pas l'air d'apprécier ma présence.
Je m'en fous.

– On va devoir tranquilliser votre chien. Le museler, aussi.

Le gars de la SPCA me regarde. Je soulève les épaules en signe d'impuissance. S'ils veulent récupérer le sac et son contenu, ils n'ont pas vraiment le choix.

– Faites votre travail.

Sur la véranda, ma femme converse avec un inspecteur. Le même qui m'a interrogé plus tôt. Je le connais bien pour avoir travaillé avec lui. Il ferme son carnet et se dirige vers moi.

– Sale affaire, docteur !

Je passe une main sur ma nuque. Je sens la sueur qui perle à mon front. Imbibe ma chemise. Il fait chaud. La brise est tombée.

– Oui, sale affaire.

– Et l'autopsie ?

– J'ai décidé de m'en charger.

Septembre 94

Je l'ai vu à son sourire quand elle est descendue de l'avion.
Elle avait fini de perdre son temps.
Il était là, dans un sac, emprisonné par une série de noeuds que jamais personne ne pourrait plus délier.

Elle se disait : j'ai réussi. Les têtes de chats ne miaulent plus. Elle pensait : j'ai triomphé. Désormais, elle était maîtresse d'elle-même. Et c'est pourquoi elle souriait.
Je le sais.

Elle passe prendre ses valises. À sa sortie de l'aéroport, elle hèle un taxi.
Et toujours ce même sourire.

Le chauffeur la regarde. Il dit que la *senorita es feliz ahora*.
Elle répond qu'il a raison et qu'elle le sait. *Gracias*.

Elle a demandé un hôtel au bord du Pacifique. Une chambre d'où elle pourrait apercevoir la plage, d'où elle pourrait contempler le déclin du jour. C'est là qu'elle veut aller. Maintenant. Avant de manger. Elle aimerait prendre un bain, se changer, se faire belle. Pour qu'ils la voient. Pour que rien ne l'arrête plus et qu'elle puisse enfin aller au bout de sa vérité.

Ce soir, elle ne dormira pas.
Cela aussi je le sais.

29 juin 95
L'Hôtel-Dieu, Québec

– Mort par strangulation. Écris ça dans le rapport. Les petits poumons ont manqué d'air. Et puis les marques sur sa gorge ne trompent pas.

Le corps est étendu sur la table devant moi. Ses yeux aveugles toujours ouverts. C'est une fille. Elle n'a pas vécu bien longtemps. Deux minutes tout au plus.

– Ecris ça aussi. Durée de vie très abrégée.

J'ai trouvé des ecchymoses dispersées un peu partout sur le corps. Du sang aussi. Parce qu'on ne l'avait pas lavée, qu'on ne l'avait pas aseptisée de sa vie utérine. Non. Elle n'a pas vécu longtemps. Elle est née. On l'a étranglée. On l'a mise dans un sac. Je me demande même si elle a eu le temps de devenir rose.

– Elle a des traces de dents au flanc gauche. Une morsure. Le chien l'a égratignée en voulant fouiller le sac.

C'est un homicide. Volontaire. Un infanticide d'une violence démesurée.

– « Cette femme avait tué son enfant, l'infanticide a été prouvé. » Victor Hugo. Tu connais ?

Mon collègue hoche la tête.

– Mais qui te dit qu'elle a été tuée justement par sa mère?

Je regarde le corps. Je pense que le pire a été de couper le cordon qui la rattachait encore au placenta. Je pense aussi que je ne me trompe jamais. Je réponds:

– Mon instinct.

Mai 95
Saint-François, Île d'Orléans

Ils sont entrés dans ma chambre. La femme aussi. Mais la grosse, elle, elle est sortie.

- Vous pouvez retourner chez vous.
- C'est vrai, ma Laure, tu peux retourner chez toi.

Ma dosette.
Ils me l'ont remise.

Et moi je l'ai remise sur la table.
Ma berceuse à côté de la table.

Dans le reflet de la fenêtre.

Une femme-enfant.
Grosse.
Parce que j'étais maigre.

Moi.
Grosse.
Parce que j'étais maigre.

Et je les ai bien eus.
Parce que j'étais maigre.
Et que là je suis.

Grosse.

- Tu vas t'en sortir.
- Oui.
- Dans un mois tu seras complètement rétablie.
- Oui.

J'aime le mois de mai. On dit que c'est le mois de Marie.
Marie. Ce nom m'irait bien aussi. Quelques fois.

J'entends ma tête. Elle chante :

C'est le mois de Marie.

*C'est le mois le plus beau.
À la Vierge chérie.
Disons un chant nouveau.*

Vierge.
Il y a longtemps que je ne le suis plus.
Douce.
Je ne le suis plus non plus.

Ils auraient dû le voir.
Les imbéciles.
Ils auraient dû scruter un peu mon regard.
Que j'ai les yeux fous.

Fous fous fous fous fous.

Complètement.
Totalement.

Un creux qui descend trop bas.
Je suis au fond du gouffre.

– C'est vrai, ma Laure, tu peux rentrer chez toi.

J'aime que mes pantoufles glissent sur le sol. J'aime que mes fesses retrouvent le confort du cousin. J'aime que mes mains se posent en douceur sur les accoudoirs. J'aime sentir mes jambes donnant le mouvement.
J'aime me bercer. J'aime le mois de mai.

J'entends ma tête. Elle fredonne :

*Do do, l'enfant do, l'enfant dormira bien vite.
Do do, l'enfant do l'enfant dormira bientôt.*

Septembre 94

L'homme s'est approché d'elle. Lentement. Elle ne le voit pas tout de suite. Elle est étendue sur une chaise-longue, la toile bleue du siège contrastant avec la blancheur laiteuse de sa peau. Je ne crois pas qu'elle ait remarqué qu'il l'épiait. Ni depuis combien de temps.

Lui savait sûrement.

Hier soir. Quand elle est venue dîner. Elle s'est arrêtée dans l'embrasement de la porte de la salle à manger. Elle souriait dans la lumière déclinante du jour. Est-elle passée près de cet homme sans le voir? A-t-il senti l'odeur du chèvrefeuille?

Elle a choisi une table près d'une fenêtre. Il a dû penser qu'elle attendait quelqu'un. Mais personne n'est jamais venu. Elle a mangé seule. Dans la fraîcheur de son parfum et de la fenêtre ouverte.

Aujourd'hui aussi il doit remarquer sa solitude.

Sur la plage, elle s'isole. Elle ne semble pas voir les couples qui l'entourent. Elle ne semble pas entendre les enfants qui se querellent bruyamment. Elle est aveugle. Elle est sourde.

L'homme l'a observée pendant une heure avant de s'en approcher. Je sais qu'il la regardait quand elle s'est déparée de sa chemise; quand elle a retiré son chapeau et ses sandales.

Il l'a vue couvrir sa gorge de crème, ses bras, ses jambes. Son long corps habillé d'un paréo.

Puis l'homme s'est levé. Il s'est approché d'elle. Lentement. Elle ne le voit pas tout de suite. Ses yeux sont clos. Il se place au pied de la chaise longue.

Alors seulement, une ombre passe sous mes paupières. Je les ouvre. Je vois un homme. Je le connais. C'est le même qui était à la salle à manger hier soir et que j'ai remarqué en arrivant sur cette plage il y a une heure.

Cet homme, c'est à moi qu'il s'adresse. Il me demande mon nom. Je réponds: Marie.

Parce que tout le monde m'appelle ainsi.

30 juin 95, 10h30

Bureau des enquêtes criminelles, Sûreté du Québec

Je ne l'ai pas reconnu parce qu'il me tournait le dos. Mais encore. S'il avait été devant moi, son visage à quelques centimètres du mien, je ne crois pas que je l'aurais davantage identifié.

Sincèrement, je ne le crois pas.

Notre première rencontre ne remontait pourtant pas à plus de cinq jours.

M'avait-il vu alors? Cela, j'en doute.

S'il m'avait vu, il ne l'aurait pas fait. Il n'aurait pas posé ce geste qui me revient maintenant et dont ma mémoire avait effacé les traces.

Mais peut-être n'envisageait-il pas les conséquences? Cela j'en suis presque certain.

L'adolescent ne savait pas que le sac qu'il a négligemment jeté sur l'eau, en cette chaude journée de juin, contenait cette petite chose morte. Non. Il ne pouvait pas le savoir. Et moi non plus je ne le savais pas.

Parce que ce n'est pas moi qui ai ramassé ce sac.

Qui l'ai balancé dans le lac sans m'inquiéter de sa lourdeur.

C'est ce que j'explique maintenant à l'inspecteur. Je me suis souvenu d'eux après la déposition. Pas avant.

J'étais dans ma barque. Il faisait chaud. La fille a buté sur ce sac et elle est tombée.

Pour le reste, la déclaration du jeune devrait suffire. L'inspecteur me dit qu'il est venu après la couverture de l'événement dans les journaux. Il a pensé à l'éventuelle utilité de ce qu'il savait. De ce qu'il avait fait.

J'acquiesce.

J'ai vu le jeune tout à l'heure au comptoir du commissariat, puis dans le bureau du détective.

Je ne l'ai pas reconnu.

La distance a sans doute joué son rôle lors de notre première rencontre.

Pourtant, il me semble, j'aurais dû faire le lien. J'ai vu le nouveau-né entre les pattes du chien.

J'ai vu le sac. Les adolescents.

Rien.

Je n'ai pensé à rien.

Et cela m'étonne. Comme à chaque fois que j'oublie.

Sacrée mémoire.

Septembre 94

Le stationnement de l'hôtel est désert. Il est tard. J'avance en titubant, mes sandales dans une main, mon chapeau dans l'autre. Un instant, je crois que je vais tomber.

Mais une portière claque quelque part derrière moi.

J'entends des pas qui se précipitent.

Un homme me soutient. Le même. Celui du restaurant. De la plage. Puis du bar. Je pense que c'est aussi lui qui m'a offert à boire. Il me demande si je n'ai pas peur d'être pieds nus en pleine nuit. De marcher sur un scorpion.

Je ris.

Je suis ivre.

23 juin 95, 16h20
Saint-François, Ile d'Orléans

La femme.
Elle est partie.

J'ai vu la voiture s'engager sur le chemin.
Je l'ai regardée jusqu'à ce que je ne la vois plus.

- Comment ça va, ma Laure?
- Ça va.
- Prends soin de toi, ma Laure. Je reviens vendredi prochain.

La femme.
C'est ce qu'elle a dit.

« Vendredi prochain. »

Et pourquoi pas tout de suite, hein?
POURQUOI PAS TOUT DE SUITE!?

L'orage gronde.
Je ne veux pas.
JE NE VEUX PAS L'ENTENDRE!

NON!
Je ne veux pas.
NOOOON!

L'orage gronde.
Je l'entends.

Il a recouvert l'île.
Et il s'accroche à mon ventre.

NOOOON!
Je ne veux pas.
Non!
Pas maintenant.

Il y a une plainte au fond de ma gorge.
Un déchirement dans mon sein.

Comme un hurlement.

Et les eaux du fleuve qui se déchaînent.
Sont en furie.

Je les perdrai ces eaux.

L'orage gronde.

Et je suis au beau milieu.

DONNEZ-MOI QUELQUE CHOSE POUR QUE JE NE L'ENTENDE PLUS!

IL NE FAUT PAS.

NOOOON!

IL NE FAUT PAS.

La colère des dieux me l'envoie.
Mais je n'en veux pas.
Non!

Cela dérangera ma vie.
Surtout.
Que j'ai les yeux fous, fous, fous , fous, fous.

FOUS!

M'ENTENDEZ-VOUS, VOUS?!

JE VOUS DIS QUE J'AI LES YEUX FOUS!

M'ENTENDEZ-VOUS???

NOOOON!

Et je prends ma tête à deux mains.
Et mes doigts s'enfoncent dans la chair de mes joues.

Blessent ma peau délicate.

Mes doigts courent.
Sur mes seins.
Touchent ce ventre de la Vierge Mère.

L'orage gronde.
La tempête.

Au dehors comme en dedans.

La pluie mouille les carreaux.
NON!
JE NE VEUX PAS!

Cogentin 2 mg. BID.

Elle est encore là, celle-là?
La dosette.

Je la vois dans le reflet de la fenêtre.
Sur la table.
Puis sur le mur.

Parce qu'elle s'y est écrasée.
Maudite.

Septembre 94

Le hall de l'hôtel est aussi désert que le stationnement. L'homme s'engouffre à ma suite dans l'ascenseur; me suit sans bruit le long du couloir menant à ma chambre.

Près de la porte, il me pousse fermement contre le mur. Je sens sa main qui presse mon entrejambe. Je ne résiste pas.

Il me dit que mon odeur, que le chèvrefeuille l'a rendu fou la première fois qu'il m'a vue.

Je ris.

Je suis ivre.

L'homme se colle davantage contre moi. Il respire dans mon cou. Sa main se balade sur mes hanches. Il me veut. Je le sais. Il n'a pas de temps à perdre.

Nous entrons dans la chambre. Il fait chaud. La brise tiède soulève le voile des rideaux; ne suffit pas à alléger l'atmosphère pesante de la pièce.

Je sens le regard de l'homme sur ma nuque. Je lui demande s'il désire boire quelque chose. Parce qu'il fait chaud. Il me répond que non. Que ce qu'il veut, c'est moi.

En disant cela, il s'est rapproché. Son corps derrière le mien; ses mains sous ma chemise. Je me retourne et j'embrasse ses lèvres. Je regarde sa peau de terre, ses yeux eau de mer.

Des vacances. Oui. Pour s'enivrer, s'éclater, vivre. J'ai dit: je prends des vacances. Et le sujet a été clos.

Son sexe tendu contre mon bas-ventre. Je le veux. Il le sait. Sur le lit, sa bouche sur mon corps nu. Je sens ses cuisses entre les miennes. Et quand il glisse en moi, je pense que les têtes de chats ne miauleront plus.

Jamais.

Je suis libre.

30 juin 95, 1h03

Bureau des enquêtes criminelles, Sûreté du Québec

En fouillant le boisé près de la rive où j'avais aperçu les trois adolescents, les policiers ont trouvé un flacon.

Sur l'étiquette, un nom.

Le directeur des opérations policières a logé un appel à la pharmacie où l'on avait vendu les comprimés. Il a demandé des renseignements, une adresse. Il a aussi communiqué avec le médecin. Cela lui a pris une heure.

Quand il a raccroché, il m'a demandé si je voulais accompagner les policiers.

Je ne voulais pas.

– J'ai vu la petite. Même après quinze ans dans le métier, on ne s'habitue pas. J'aurai bien assez du procès.

En sortant, je me suis retourné vers le directeur:

– C'est sa mère?

Je ne sais pas pourquoi j'ai posé la question.

Au fond, je connaissais déjà la réponse.

Octobre 94

Ma main s'est posée sur le bouton de la porte. Je suis entrée sans attendre de réponse. Elle était assise derrière son bureau, sa lourde chevelure blonde relevée en chignon.

Elle s'est retournée. Quand elle m'a vue, elle a dit : tu es revenue! J'ai répondu que oui.

Depuis trois jours.

L'autre s'est levée. Elle souriait. Elle a contourné son bureau, s'est approchée et m'a embrassée sur la joue.

Tu as l'air en forme, ma belle.

J'ai dit que j'allais numéro un. Que là-bas j'avais repris le temps qu'on m'avait volé. Elle n'a pas eu l'air de comprendre. Elle me regardait et je me plaisais à croire qu'elle était jalouse du hâle de ma peau. Je le voulais même.

Au Mexique, j'avais réussi à attirer sur moi les regards des hommes. Aujourd'hui, je voulais qu'on m'envie. Je voulais que cette femme devant moi souhaite être à ma place.

Je pense que c'est pour cela que je lui ai dit.

Que j'ai parlé de mon aventure.

L'autre a poussé une exclamation de surprise. Je me suis amusée de la réaction que je provoquais chez elle. Une tête de chat. Voilà ce qu'elle était. Une tête de chat que j'empêcherais de miauler comme je l'avais fait pour toutes les autres.

Elle se disait mon amie alors que je n'avais besoin de personne. Oui. Elle irait rejoindre les autres derrière la fenêtre.

Et de mon aventure, elle ne saurait que ce qu'elle devait savoir. Le reste, je le garderais pour moi. Pour moi toute seule.

Quand elle a voulu en savoir davantage, je suis restée muette. Elle a insisté. C'est là que j'ai décidé de fermer la fenêtre. Je ne voulais pas voir sa queue fouetter l'air et ses grands yeux phosphorescents fixés sur moi. J'ai dit : non. Et le sujet a été clos.

L'autre a ajouté : je suis tout de même heureuse que tu ailles bien, Marie. Vraiment. J'ai répondu que je n'avais pas l'intention de retourner là-bas. Jamais.

Puis je suis sortie.

23 juin 95, 23h20
Saint-François, Ile d'Orléans

L'orage.
Il n'est pas parti.

C'est une perturbation atmosphérique violente.

JE SUIS PLIÉE EN DEUX POUR NE PLUS L'ENTENDRE.

NOOOON!

AIDEZ-MOI! AIDEZ-MOI QUELQU'UN!

J'AI BESOIN D'AIDE!!!

Caressez-moi...

J'ai mal. J'ai tellement mal! Affreusement mal!

Je me berce pour oublier mon mal.

Zoloft 50 mg. Une fois par jour.

Je vois ma dosette.
Les comprimés épars sur le sol.

MAIS QU'EST-CE QUE J'EN AI À FOUTRE? HEIN?!

QUAND LE TROUBLE MENACE
POUR MIEUX ME SURPRENDRE.

Il revient.

NOOOON!!!

Je vous en prie! Ne me forcez pas à quitter ma berceuse!

M'appuyer sur la table et relever la tête pour voir mon reflet.

Dans la fenêtre.

Une femme-enfant.
Grosse.

PARCE QU'ELLE ÉTAIT MAIGRE.

NOOOON!!!

Une prière.

Je vous salue Marie, pleine de grâce.

Le Seigneur est avec vous.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

NOOOON!!!

JE ME DÉCHIRE.

Je sens.

Le déferlement des eaux.

Sur mes cuisses.

Mes jambes.

L'orage n'est pas parti.

C'est une perturbation atmosphérique violente.

Qui revient et me dérange.

Toujours.

Je vais me coucher pour oublier la tempête.

Je vais relever mon peignoir, écarter mes cuisses...

NOOOON!!!

AIDEZ-MOI MON DIEU! JE VOUS EN PRIE!

AIMEZ-MOI JUSTE UN PEU!!!

J'AI MAL!

J'AI TELLEMENT MAL!!

AFFREUSEMENT MAL!!!

JE N'AI PAS VOULU CETTE SOUFFRANCE.
NI CETTE DÉLIVRANCE.
JE N'AI RIEN VOULU DE TOUT CELA...

Mais je sens qu'elle naît en moi.
PAR MOI.

ET JE LA HAIS PLUS QUE TOUT.
Cela, je le sais.

24 décembre 94

Trois mois. Cela ne paraît pas encore assez. J'ai quand même mis une chemise plus ample pour être certaine que personne ne me posera de questions.

Surtout, je ne voulais pas que leurs yeux de chats m'observent, fixent cette partie de moi qui ne veut pas, ne doit pas être regardée.

Je sais que je leur mens. Je le sais mais je m'en fiche. Je n'ai jamais cessé de les tromper.

Depuis le jour où ils ont appris. Il y a huit ans.

Je n'étais plus celle qu'ils avaient connue, alors ils ont ouvert les yeux. Pour moi aussi ils n'étaient plus les mêmes.

Ils étaient devenus des têtes de chats qui m'examinaient.

Sans cesse, ils me demandaient comment je me sentais. Je mentais. Pour qu'ils me laissent tranquille. Je disais: je vais numéro un.

Parfois ils me croyaient, parfois ils devinaient ma contrevérité. Surtout cet homme assis derrière son bureau. Lui, ce n'était pas des yeux de chats qu'il avait, c'était des yeux de lynx.

Je n'avais qu'à entrer pour qu'il sache.

Alors il m'envoyait là-bas pour un temps.

Il disait: Marie, cela vous fera du bien. Vous en avez grandement besoin.

Le plus souvent, je ne disais rien. Je me laissais conduire, enfermer sans un mot. Mais il m'arrivait aussi de fermer la fenêtre pour ne plus voir les chats assis sur la clôture.

C'étaient eux qui miaulaient pour m'empêcher d'être libre.

Ils disaient m'aimer. Moi, je les haïssais. Comme cette nuit, la nuit de Noël. La fenêtre s'est de nouveau ouverte et j'exècre leurs regards qui me scrutent plus que jamais.

Plus que jamais aussi, ils ne doivent pas savoir. Je cache ma vérité depuis trop longtemps. Et j'ai peur de ce qui se passera s'ils apprennent.

J'ai peur aussi de me réveiller demain et de ne plus être la même.

Ils iront voir l'homme derrière son bureau.

Mais je ne veux pas retourner là-bas. Jamais. Non. Jamais.

24 juin 95, 00h02
Saint-François, Ile d'Orléans

L'orage est parti.
À la place, il y a cette chose.

Gluante.

Elle me regarde cette chose.
Aveugle.
Cette chose est aveugle.

Cette chose aveugle et gluante ne peut pas voir.
Que j'ai les yeux FOUS
FOUS, FOUS, FOUS, FOUS, FOUS.

Un vagissement?
Et bientôt, ce sera quoi?
J'entends ma tête.
Elle chante.

Un enfant nous est né.
Un fils nous est donné.

Un fils?
Ce n'est pas un fils!
C'EST UNE FILLE DE PUTE!!!

JE LA HAIS. JE LA HAIS DEPUIS QU'ELLE A PRIS CETTE PLACE DANS MA VIE.
Je la hais parce que c'est SA FAUTE si je suis retournée là-bas.

M'ENTENDEZ-VOUS, VOUS?
JE VOUS DIS QUE JE LA HAIS!

Pourquoi tu es là toi, hein?
Pourquoi?

Ma main.
Je n'ai qu'à la lever.
L'abaisser.

ET FRAPPER.

Tu n'oses pas crier, hein?

Tu n'oses pas?

JE VAIS T'APPRENDRE À PLEURER, MOI!

PARCE QUE TA MÈRE ELLE PLEURE, ELLE,

QUAND ÇA LUI FAIT MAL!

Mais c'est une douce, la petite!

Mon poing.

Je le lève, comme ça.

Je l'abaisse. Oui, c'est bien.

JE FRAPPE.

IL FAUT AVOIR DU CARACTÈRE DANS LA VIE, MA FILLE!

J'entends un hurlement.

Je m'entends hurler.

Je l'entends hurler.

Je nous entends hurler.

HURLE, MA FILLE! TU TE DÉCIDES ENFIN?

HURLE!!!

Serax 30 mg. Deux fois par jour.

Oh! Mais le petit bébé à sa maman a faim peut-être?

J'ouvre mon peignoir.

Regarde ce sein, ma petite.

Que je donne.

Que la bouche ne veut pas prendre.

Que je retire.

TU N'EN VEUX PAS DE LAIT?

SALE BÉBÉ!

Et tout ce sang...
 Dans la glace.
 Une femme-enfant.
 Ensanglantée.

TU VAS TE TAIRE, OUI!

JE VAIS M'ARRACHER LES CHEVEUX.
 A PLEINES MAINS.
 JE LES ARRACHE.

**TU VAS TE TAIRE! TU VAS TE TAIRE!
 TU VAS TE TAIRE!
 JE TE LE JURE!!
 MAUDITE!!!**

Je savais qu'un de ces jours, elle finirait par me déranger.
 Mes mains sur sa gorge minuscule.
 Serrent.
 Lentement. Elle devient bleue.
 Ses petites mains, ses petites jambes.
 Tu vois comme elles s'agitent?
 Elle bave, ce bébé.
 Son regard chavire.
 Elle va mourir.
 Vite et bien.

*Do do, l'enfant do, l'enfant dormira bien vite.
 Do do, l'enfant do, l'enfant dormira bientôt.*

30 juin 95, 16h35

Bureau des enquêtes criminelles, Sûreté du Québec

– Vous vouliez me voir?

L'inspecteur m'invite à entrer. Il m'indique un fauteuil.

Je suis désolé de vous rappeler ainsi en fin de journée, docteur, mais j'ai des choses importantes à vous communiquer. C'est au sujet de cette mère qui a tué son bébé.

– C'était bien elle?

– Oui. Nos policiers ont perquisitionné chez elle. Elle habite l'île. Ils ont trouvé d'autres flacons. La maison était dans un désordre épouvantable. Elle a accouché dans une chambre à l'étage. Elle n'avait rien lavé. Ils sont partis avec les draps. Ça pourrait servir, même si toutes les preuves sont là.

– Et la femme?

– Ils l'ont trouvée sur la grève. Elle n'a eu aucune réaction, paraît-il. Même quand elle a vu son amie avant de monter dans l'auto-patrouille, elle n'a pas bronché.

– Son amie...

– Une femme qui travaillait avec elle. Elle venait la voir chaque vendredi. Elle ne savait rien de l'histoire. Elle est à l'Hôtel-Dieu en ce moment. Choc nerveux.

– Je vois. Et en ce qui concerne la maladie...

– C'est justement pour cela que je vous ai fait appeler.

24 juin 95, 4h52
Lac du Délaissé, Saint-Jean-de-Boischatel

Haldol 5 mg. Deux fois par jour.

Partout.
Partout, il y a des drapeaux fleurdelisés.
Partout.

Cette chose.
Cette sale mère.
Elle est née à la Saint-Jean-Baptiste.

Québec. Beaucoup. Passionnément.
À la folie.

Tiens, mon beau bébé.
Ici, il y a peu de chance qu'on te trouve.

Surtout.
Surtout dans ce sac vert.
Surtout parce que moi.

Je ne veux pas qu'on te trouve.

Je hais Noël. Tu le savais, ça? Je hais aussi le nouvel an. Ça, je te l'apprends peut-être.
Et maintenant.
J'exècre la fête nationale.

À cause de toi, Peau Basanée!
Qui a dérangé ma vie.
Mais pas pour longtemps, tu as vu !?

Peut-être que je vais aller en enfer...

Et toi, la frimousse, tu iras au paradis...
Au paradis des bébés.

30 juin 95

J'étais sur la grève. Je regardais le fleuve. Avec une lunette d'approche, on voit parfois le dos des rorquals communs. Il faut être attentif. Ils sont rapides.

Le temps de voir le puissant nuage de vapeur qui se forme quand ils libèrent l'air de leurs poumons, ils ont déjà replongé.

Un homme s'est approché de moi. Il portait un uniforme. Jamais je n'avais vu une pareille tête de chat. Il me faisait peur. Ses yeux étaient mauvais.

Il a sorti un petit porte-cartes de la poche intérieure de son veston et me l'a mis sous le nez. Puis il a miaulé bien lentement, en appuyant sur chacun des sons:

Madame Tessier, vous êtes en état d'arrestation.

Août 95
Palais de Justice, Québec

C'est en me dirigeant vers la salle d'audience que je l'ai vue. Pour la deuxième fois. D'abord, je ne l'ai pas reconnue. Mais quand elle est passée près de moi et qu'elle a pris sa place dans le banc des accusés, j'ai su que c'était elle.

La femme-enfant de l'Institut Robert-Giffard.

Je la vois de biais.
Elle est immobile.

Ses bras longent son corps filiforme habillé d'un chic tailleur noir et ses cheveux coiffés sont impeccables. Elle n'a plus l'air d'une enfant négligée. De celle que j'avais aperçue il y a quelques mois, il ne reste rien. Sauf peut-être cette tache sombre sous son maxillaire inférieur. Un grain de beauté de la grosseur d'une pièce de cinq sous qu'elle exhibe en se tournant pour regarder son avocat.

Je pense qu'elle est belle. Très belle. Qu'elle n'a pas l'air d'une meurtrière, d'une mère capable de tuer son bébé.

Le juge se penche vers elle, la regarde un instant et, doucement, lui demande son nom. Je la vois approcher ses lèvres du micro. Une voix. Douce et claire.
Elle répond calmement:

– Marie-Laure, Marie-Laure Tessier.

En levant la main droite, elle jure de dire la vérité, toute la vérité. Rien que la vérité.

Octobre 95
Robert-Giffard, Québec

Le juge.
Le Judas.
Il m'a trahie.

Je ne voulais pas revenir.
Ici.
Je suis revenue.
Ici.

Et pour longtemps.

Ils avaient TOUS des yeux de lynx.
MAUDITS.

Le juge, il a dit:

– Madame Tessier, vous avez tué votre enfant. Savez-vous ce que cela veut dire?
LE SAVEZ-VOUS?

Je ne savais pas.

– J'ai les yeux fous, m'entendez-vous quand je vous dis que j'ai les yeux fous???

La grosse, elle.
Elle a compris.

Dans le lit à côté.
Elle dit:

– T'as les yeux fous, Tessier. Un jour, on va te tuer, Tessier.

Ouais, on va te tuer qu'elle a dit.

– Comme t'as tué ton bébé, Tessier.

Moi je pense que la grosse elle a une belle grosse gorge. Elle doit baver quand on l'étrangle.

Lithium 300 mg. BID.

La psychose maniaco-dépressive est un désordre mental se caractérisant par l'alternance de périodes euphoriques hyperactives et d'états dépressifs sévères. On estime qu'elle atteint environ huit personnes sur mille sans distinction de sexe.